Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

THÉATRE
ALLEMAND.

TOME SECOND.

THÉATRE ALLEMAND, OU RECUEIL DES MEILLEURES PIECES DRAMATIQUES,

Tant anciennes que modernes, qui ont paru en Langue Allemande; précédé d'une Dissertation sur l'Origine, les Progrès & l'Etat actuel de la Poësie Théatrale en Allemagne.

Par MM. JUNKER & LIEBAULT.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

L'ESPRIT FORT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

DE M. LESSING.

ACTEURS.

ADRASTE.

THÉOPHANE, jeune Théologien Protestant.

LISIDOR.

JULIE. } filles de Lisidor.
HENRIETTE. }

Madame PHILANE.

ARASPE, Oncle de Théophane.

JEAN, Valet d'Adraste.

MARTIN, Valet de Théophane.

LISETTE.

Un BANQUIER.

La Scene est dans une salle de la maison de Lisidor.

L'ESPRIT FORT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ADRASTE, THÉOPHANE.

THÉOPHANE.

SOUFFREZ, Adraſte, que je me plaigne enfin de la froideur inſultante avec laquelle vous me traitez depuis long-temps. Il y a deux mois que nous logeons dans la même maiſon : nous aſpirons au même bonheur ; deux ſœurs aimables conſentent à combler nos vœux ; tout paroît nous inviter à

mer entre nous le lien d'une tendre
nitié. J'ai tenté mille fois . . . . .

ADRASTE.

A chaque fois vous avez dû voir
e je ne voulois avoir aucune inti-
té avec vous. De l'amitié entre
us ? . . . . Savez-vous ce que c'eſt
e l'amitié ?

THEOPHANE.

Si je le ſais ?

ADRASTE.

Toute demande à laquelle on ne
attend pas, étonne. Eh bien donc,
ous le ſavez. Mais vous connoiſſiez
ſſi ma façon de penſer & la vôtre.

THEOPHANE.

Je vous entends ; c'eſt-à-dire que
us voulez que nous ſoyons enne-
s ?

ADRASTE.

Vous me comprenez mal. Ennemis ?
l'y a donc point de milieu ? Quoi,
faut-il que l'homme aime ou qu'il haïſ-
ſe ? Reſtons indifférents. Je ſais qu'au
fond vous le deſirez vous-même : ap-
prenez au moins la ſincérité de moi.

THEOPHANE.

M'apprendrez-vous cette vertu dans toute ſa pureté ?

ADRASTE.

Commencez donc par vous demander à vous-même, ſi elle vous plairoit dans toute ſa pureté.

THEOPHANE.

Certainement elle me plairoit ; & pour vous en convaincre, permettez-moi d'en faire un eſſai.

ADRASTE.

Très-volontiers.

THEOPHANE.

Écoutez donc, Adraſte..... Mais ſouffrez que je commence par dire un peu de bien de moi. J'ai, de tout temps, attaché quelque prix à mon amitié ; j'en ai uſé avec circonſpection ; j'en ai même été avare. Vous êtes le premier à qui je l'aye offerte, & le ſeul que je veuille forcer de l'accepter.... En vain vos regards dédaigneux me diſent que je n'y réuſſirai pas ; aſſurément j'y réuſſirai. Votre propre cœur m'en eſt garant : oui, votre cœur qui

eſt infiniment meilleur que votre eſprit qui ſe plaît en certaines opinions, grandes en apparence .....

ADRASTE.

Je n'aime pas les éloges, Théophané, & ſur-tout ceux qu'on donne à mon cœur aux dépens de ma raiſon. Je ne ſais par quelles foibleſſes mon cœur a le bonheur d'intéreſſer le vôtre ; mais ce que je ſais, c'eſt que je ne ſerai tranquille qu'après les en avoir délogées par le ſecours de ma raiſon.

THEOPHANE.

A peine j'ai commencé l'eſſai de ma ſincérité, que votre ſenſibilité eſt bien en mouvement : je prévois que je n'irai pas loin.

ADRASTE.

Auſſi loin que vous voudrez : continuez.

THEOPHANE.

Sérieuſement ? ..... Votre cœur eſt donc le meilleur que je connoiſſe. Il eſt trop bon pour obéir à votre eſprit qu'a ébloui le nouveau, le ſingulier ; qu'une apparence de ſolidité en-

traîne dans des erreurs brillantes, & qui, par l'envie de ſe faire diſtinguer, vous fait ambitionner un titre qui ne devoit être donné qu'aux ennemis de la vertu ou aux ſcélérats. Vous le nommerez comme il vous plaira : *Eſprit Fort*, & ſi vous oſez même abuſer des noms les plus reſpectables, nommez-le *Philoſophe* : c'eſt un monſtre, c'eſt la honte de l'humanité. Et vous, Adraſte, que la nature avoit formé pour être un de ſes ornements & qui, pour l'être en effet, n'aviez beſoin que de ſuivre vos propres ſentiments ; vous êtes né pour tout ce qui eſt véritablement noble, véritablement grand ; vous vous dégradez de deſſein prémédité, pour acquérir, aux yeux de la multitude de petits eſprits, une gloire à laquelle je préférerois le mépris de l'Univers.

ADRASTE.

Vous vous oubliez, Monſieur ; & ſi je ne vous interromps pas, vous croirez à la fin vous trouver à cette place d'où vos pareils outragent im-

punément le genre-humain pendant des heures entieres.

THEOPHANE.

Non, Adraſte, non; ce n'eſt point un Prédicateur incommode que vous interrompez; c'eſt un ami..... C'eſt malgré vous que je me donne ce nom..... Et cet ami vous devoit une preuve de ſa ſincérité.

ADRASTE.

Et il vient d'en-donner une de ſon adulation.... mais de cette adulation adroite qui ſe déguiſe ſous une certaine amertume, pour ne pas paroître flatterie.... Vous ferez tant, Théophane, qu'à la fin vous me forcerez de vous mépriſer... Si vous connoiſſiez véritablement la franchiſe, vous m'auriez dit en face tout ce que vous penſez de moi au fond de votre cœur, vous ne m'auriez pas prêté un beau côté que vous me refuſez intérieurement, & vous m'auriez prodigué tous les noms odieux que vos ſemblables donnent ſi libéralement à ceux qui ne penſent pas comme eux. En un mot, vous vous ſeriez montré tel qu'un

Théologien doit ſe montrer envers ceux qui mépriſent ſes ſuperſtitions, & par conſéquent ſon autorité.

THEOPHANE.

Pouvez-vous avoir de pareilles idées ?

ADRASTE.

Elles ſont confirmées par mille exemples..... Mais nous nous engageons trop avant. Je ſais ce que je ſais ; & j'ai appris depuis long-temps à diſtinguer les maſques du viſage.

THEOPHANE.

Vous voulez dire par-là.....

ADRASTE.

Je ne veux rien dire, ſinon que je n'ai encore aucune raiſon pour vous excepter des gens de votre état. Il faudroit vous avoir connu long-temps, vous avoir éprouvé dans différentes circonſtances, pour.....

THEOPHANE.

Pour rendre à mon viſage la juſtice de ne pas le prendre pour un maſque. Fort bien ! Mais comment y parvenir par un chemin plus court, que par la

liaiſon que je vous propoſe ? Soyez mon ami, mettez-moi à l'épreuve....

ADRASTE.

Doucement ! Il ne ſeroit plus temps d'en venir aux épreuves, ſi je vous avois fait mon ami : j'ai cru qu'elles devoient précéder.

THEOPHANE.

Il y a des degrés dans l'amitié, Adraſte ; & je ne demande pas encore celui de la plus grande intimité.

ADRASTE.

Vous n'êtes pas même ſuſceptible du plus bas degré.

THEOPHANE.

Je n'en ſuis pas ſuſceptible ? Où eſt donc l'impoſſibilité ?

ADRASTE.

Connoiſſez-vous un livre qui, dit-on, eſt le livre de tous les livres, qui renferme les préceptes les plus ſûrs de toutes les vertus, & qui cependant ne fait aucune mention de l'amitié ? Connoiſſez-vous ce livre ?

THEOPHANE.

Je vous vois venir, Adraſte. A quel

nouveau Collins avez-vous emprunté cette miſérable objection ?

ADRASTE.

Emprunté ou non, cela eſt égal. Il n'y a qu'un petit eſprit qui rougiſſe d'emprunter des vérités.

THEOPHANE.

Des vérités !..... Vos autres vérités ſont-elles du même poids ?..... Mais êtes-vous capable de m'écouter un moment ?

ADRASTE.

Allez-vous encore prêcher ?

THEOPHANE.

Ne m'y forcez-vous pas ? ou bien prétendez-vous qu'on laiſſe vos railleries ſuperficielles ſans réplique, & qu'il paroiſſe qu'on ne peut pas y répondre ?

ADRASTE.

Et qu'avez-vous à y répondre ?

THEOPHANE.

Le voici. La charité eſt-elle compriſe dans l'amitié, ou l'amitié dans la charité ? C'eſt ſans doute le dernier.

Celui qui commande la charité dans ſa plus grande étendue, ne commande-t-il donc pas en même-temps l'amitié ? Je le croirois, au moins ; & il eſt ſi peu vrai que notre Légiſlateur ait trouvé l'amitié indigne d'entrer dans ſes commandements, que toute ſa doctrine n'a pour but que de nous inſpirer de l'amitié envers tout le monde.

ADRASTE.

Vous ne vous appercevez pas que vous le chargez d'une abſurdité. Qu'eſt-ce qu'une amitié qui a tout le monde pour objet ? Il ne faut pas que mon ami ſoit celui de tout l'Univers.

THEOPHANE.

Ainſi vous ne donnez le nom d'amitié qu'à cet accord des tempéraments, ce rapport des eſprits, cet attrait ſecret & mutuel, cette chaîne inviſible qui lie deux ames qui penſent & qui veulent les mêmes choſes ?

ADRASTE.

L'amitié n'eſt que cela.

THEOPHANE.

Elle n'eſt que cela ? Vous êtes donc en contradiction avec vous-même ?

ADRASTE.

Vous avez la fureur, vous autres, de trouver des contradictions par-tout, excepté où il y en a en effet !

THEOPHANE.

Faites-y réflexion, Adraſte. Si cette harmonie des ames, qui ſans doute n'eſt pas volontaire, cet accord mutuel qui ſe rencontre dans pluſieurs individus, forment néceſſairement l'eſſence de l'amitié, comment pourriez-vous prétendre qu'il ſoit l'objet d'une loi ? Où elle ſe trouve, cette harmonie, elle n'a pas beſoin d'être ordonnée ; & où elle n'eſt pas, on la commanderoit en vain. Comment pouvez-vous donc blâmer le Légiſlateur, de n'avoir pas fait mention de l'amitié priſe dans ce ſens ? Il en a ordonné une plus noble & plus digne de l'homme que cet inſtinct aveugle dont les brutes même ne ſont pas privées ; une amitié qui ſe communique après avoir reconnu des perfections, qui ne ſe

laiſſe pas diriger par la ſeule nature, mais qui au contraire dirige la nature même.

ADRASTE.

Quel galimatias !

THEOPHANE.

Vous ſavez ces choſes-là auſſi-bien que moi, Adraſte ; & je ne vous les répete que pour juſtifier la Réligion du blâme que vous voudriez lui imputer, de faire mépriſer l'amitié..... Je ne dois vous laiſſer aucun prétexte de la haïr, cette Religion que vous devez aimer..... Vous avez beau me regarder avec dédain & vous détourner de moi d'une maniére offenſante....

ADRASTE (*à part.*)

La vilaine race !

THEOPHANE.

Je vois qu'il vous faut laiſſer le temps de calmer l'humeur qu'a dû néceſſairement vous donner la réfutation d'une erreur qui vous étoit chere. Adieu ; je vais au devant d'un de mes parents qui vient d'arriver, & que je vous demande la permiſſion de vous préſenter.

SCENE II.

ADRASTE.

..... PUISSÉ-JE ne le revoir jamais ! Et qui de vous autres Gens d'Egliſe ne ſeroit pas hypocrite ! ..... C'eſt à eux que je dois mon malheur ! Ils m'ont opprimé, perſécuté, ſans reſpect pour les liens du ſang qui les uniſſoit à moi ! ..... Oui, Théophane, je te voue une haine immortelle, ainſi qu'à tous ceux de ton Ordre ! ..... Faut-il que la fatalité m'amene ici, pour m'allier avec un Membre du Clergé ! ..... Quoi ! ce fourbe, cet imbécille qui a abjuré la raiſon, deviendra mon beau-frere ? ..... & mon beau-frere par Julie ? .... Par Julie ? ... Quel cruel deſtin me pourſuit ? Un ancien ami de mon pere m'offre une de ſes filles ; j'accours, & j'arrive trop tard : celle qui avoit touché mon cœur, celle avec qui ſeule je pouvois être heureux, eſt déjà pro-

miſe à un autre. Ah Julie ! tu n'étois donc pas deſtinée pour moi ? toi que j'adore ! & il faudra que je m'uniſſe à ta ſœur que je ne ſaurois aimer ?

SCENE III.

LISIDOR, ADRASTE.

LISIDOR.

AH te voilà enfin ! Quoi, toujours ſeul ! Dis-moi donc, eſt-ce l'uſage des Philoſophes d'être toujours ainſi relégués dans quelque coin ? J'aimerois mieux être je ne ſais quoi ..... Mais ſi j'ai bien entendu, il me ſemble que tu parlois à toi-même. Il eſt bien vrai que vous autres Meſſieurs les Spéculateurs vous ne pouvez gueres vous entretenir avec des gens qui vous vaillent ; vous prenez le reſte pour des bêtes : cependant .....

ADRASTE.

Pardonne-moi, ...

LISIDOR.

Et de quoi me demandes-tu pardon ? Tu ne m'as point fait de mal..... J'aime qu'on ſoit gai. Je croyois te retrouver tel que tu étois autrefois quand tu demeurois dans ma maiſon, pétulant, vif : & je me faiſois un plaiſir d'avoir un gendre de ce caractere. Il eſt vrai que l'âge, les voyages & la connoiſſance du monde ont dû mûrir ton eſprit ; mais je ne me ſerois jamais douté que tu puſſes changer à ce point. Tu n'as plus d'autre occupation que de rêver ſans ceſſe ſur ce qui eſt..... & ſur ce qui n'eſt pas..... ſur ce qui pourroit être..... ſur ce qui pourroit ne pas être..... ſur la néceſſité abſolue..... ſur la néceſſité..... non néceſſaire.... ſur les a... a.... comment appelles-tu ces petites machines qui voltigent...comme cela... dans les rayons du ſoleil ? des a.... a.... dis donc, Adraſte.....

ADRASTE.

Vous voulez dire des atomes ?

LISIDOR.

Juſtement, des atomes. On les ap-

pelle ainſi, parce qu'un homme peut en avaler des milliers à chaque fois qu'il reſpire.

ADRASTE.

Ha, ha, ha!

LISIDOR.

Vous riez, Adraſte? Tu t'imagines donc, mon pauvre garçon, que je ne ſais rien de ces belles choſes-là? Ne t'ai-je pas entendu diſputer aſſez ſouvent là-deſſus avec Théophane? Quand vous êtes aux priſes, je vous écoute & je fais mon profit de ce que vous dites; je prends un peu de l'un, un peu de l'autre, & de cela je fais un tout.....

ADRASTE.

Qui doit être bien monſtrueux.

LISIDOR.

Pourquoi donc?

ADRRASTE.

Vous réuniſſez le jour & la nuit, ſi vous réuniſſez mes idées avec celles de Théophane.

LISIDOR.

Mon Dieu! vous n'êtes pas ſi oppo-

ſés que vous le croyez. Combien de fois ne vous ai-je pas dit que vous aviez raiſon tous deux ? Je ſuis convaincu qu'au fond les honnêtes-gens ont la même croyance.

ADRASTE.

Devroient, devroient avoir la même croyance ! Et cela eſt vrai.

LISIDOR.

Voyez la belle diſtinction ! Croire ou devoir croire, cela ne revient-il pas au même ? Je gage que quand vous ſerez beaux-freres, vous aurez la même façon de voir & de penſer.....

ADRASTE.

Théophane & moi ?

LISIDOR.

Aſſurément. Vous ne ſavez pas encore ce que c'eſt que la parenté. En ſa faveur, l'un cédera d'un pouce, l'autre d'un pouce : or, un pouce & un pouce, cela fait deux pouces ; & deux pouces... je parierois que vous n'en êtes pas éloignés l'un de l'autre..... Mais ce qui me plaît le plus, c'eſt de voir que le caractere de mes filles ſympathiſe & s'accorde ſi bien avec les vôtres.

On diroit que Julie eſt faite exprès pour être la femme d'un Miniſtre ; & Henriette..... je défie dans toute l'Allemagne qu'on en trouve une qui te convienne mieux. Jeune, jolie, pleine d'enjouement, toujours danſant, toujours chantant, c'eſt mon véritable portrait en tout : au lieu que Julie, en comparaiſon d'elle, eſt la ſimplicité même, une bonne, un ſainte bête.

ADRASTE.

Julie ? Ne dites pas cela. Son mérite frappe moins, ſa rare beauté n'éblouit pas : mais on aime à ſe laiſſer enchaîner par des charmes paiſibles, on ſe plie avec réflexion ſous le joug qu'elle impoſe ; on le chérit, on le reſpècte. Elle parle peu, mais ce qu'elle dit eſt dicté par la raiſon.....

LISIDOR.

Et Henriette ?

ADRASTE.

Henriette, il eſt vrai, s'exprime avec graces ; ſes diſcours pleins d'eſprit ſemblent annoncer une ame libre & enjouée. Julie auroit les mêmes

avantages, ſi elle ne préféroit pas la juſteſſe, le ſentiment & la vérité à ce brillant faſtueux. Toutes les vertus ſemblent s'être réunies dans ſon ame.....

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

Je lui crois auſſi toutes ſortes de ertus : mais vous conviendrez qu'il a un certain extérieur qui le feroit ifficilement ſuppoſer, ſi d'ailleurs on 'avoit pas de fortes preuves qu'elles xiſtent en effet. La dignité de Julie, modeſtie naturelle, ſa joie douce & iſible, ſa.....

LISIDOR.

Et Henriette?

ADRASTE.

Sa vivacité, ſon air décidé qui lui ied à merveille, la franchiſe & la ſorte le pétulance avec laquelle elle ſent & peint ce qui lui fait plaiſir, contraſent admirablement avec les qualités olides de ſa ſœur; mais Julie y gagne.....

LISIDOR.

Et Henriette ?

ADRASTE.

N'y perd pas, ſi ce n'eſt que Julie...

LISIDOR.

Ho ! ho ! Monſieur Adraſte ! allez-vous me faire croire que vous avez, comme tant d'autres, la maladie de ne trouver bon & beau que ce que vous ne pouvez avoir ? Qui diable vous paye donc pour tant élever Julie ?

ADRASTE.

Je n'ai d'autre intérêt que celui de vous prouver que mon attachement pour Henriette ne m'aveugle pas ſur le mérite de ſa ſœur.

LISIDOR.

Paſſe pour cela. Julie eſt une bonne enfant, c'eſt l'idole de ſa grand-maman ; cette bonne femme ne ceſſe de répéter que la ſatisfaction que lui donnoit Julie, la faiſoit vivre.

ADRASTE.

Ah !

LISIDOR.

Tu ſoupires, je crois! Quel mal te prend? Garde tes ſoupirs pour quand tu auras une femme.

SCENE IV.

JEAN, ADRASTE, LISIDOR.

JEAN, (*dans l'éloignement.*)

PST, pſt!

LISIDOR.

Eh bien?

JEAN.

Pſt, pſt!

ADRASTE.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

JEAN.

Pſt, pſt!

LISIDOR.

Au diable avec des pſt, pſt! ne peux-tu pas approcher, faquin?

JEAN.

Pſt ; Monſieur Adraſte ! un mot en particulier.

ADRASTE.

Viens donc ici.

LISIDOR (*va à lui.*)

Eh bien, que veux-tu ?

JEAN (*paſſe de l'autre côté.*)

Pſt ; Monſieur Adraſte ! un ſeul mot n particulier.

ADRASTE.

Viens donc, & parle.

LISIDOR.

Parle ! parle ! Le gendre peut-il voir des ſecrets que le beau-pere oive ignorer ?

JEAN.

Monſieur Adraſte ! (*Il le tire de côté ar la manche.*)

LISIDOR.

Coquin ! je vois bien que tu veux bſolument que je m'en aille. Parle onc, parle ! je m'en vais.

JEAN.

JEAN.

Oh vous êtes trop bon ! Si vous vouliez ſeulement paſſer un moment de ce côté-là, vous pourriez reſter.

ADRASTE.

Reſtez, je vous en prie.

LISIDOR.

A la bonne heure. Si vous penſez.... (*en allant vers eux.*)

ADRASTE.

Eh bien, que me veux-tu ?

JEAN, (*qui voit que Liſidor s'eſt approché.*)

Rien.

ADRASTE.

Rien ?

JEAN.

Non, Monſieur, rien du tout.

LISIDOR.

As-tu donc oublié.....

JEAN (*affectant de la ſurpriſe.*)

Eh vous voilà, Monſieur ? Je vous croyois dans ce coin.

LISIDOR.

Ne vois-tu pas que le coin s'eſt approché ?

JEAN.

Il a tort.

ADRASTE.

Ne me fais pas languir plus longtemps, & parle.

JEAN.

Monſieur Liſidor ! mon Maître s'impatiente.

ADRASTE.

Parle, je n'ai point de ſecret pour lui.

JEAN.

Je n'ai donc rien à vous dire.

LISIDOR.

Pendart ! Je vois bien qu'il faut faire ta volonté..... Je vais dans mon cabinet; quand vous voudrez y paſſer....

ADRASTE.

Je vous ſuis à l'inſtant.

SCENE V.

ADRASTE, JEAN.

JEAN.

EST-IL parti ?

ADRASTE.

Qu'as-tu donc à me dire ? Je gagerois que c'eſt quelque ſottiſe, & le bon-homme va croire qu'il s'agit de choſes importantes.

JEAN.

Quelque ſottiſe ?.... En un mot, Monſieur, nous ſommes perdus ! Et vous vouliez que je vous annonçaſſe cette nouvelle devant Liſidor ?

ADRASTE.

Perdus ? & comment donc ? Explique-toi.

JEAN.

Cela n'a pas beſoin d'explication : nous ſommes perdus, vous dis-je....

Et vous vouliez que je vous l'appriſſe devant votre beau-pere ?....

ADRASTE.

Apprends-le moi donc.....

JEAN.

Ma foi, il auroit perdu l'envie de le devenir..... un pareil tour.....

ADRASTE.

Eh bien, quel tour ?

JEAN.

Un tour affreux !.... Ah ſi les Valets n'étoient pas quelquefois plus prudents que les Maîtres, on verroit de belles choſes !

ADRASTE.

Que le D.....

JEAN.

Ah je me ſoucie bien de lui, ma foi ! J'aurois bien peu profité à votre école, ſi je le craignois encore.

ADRASTE.

Je crois, Dieu me pardonne, que tu fais l'Eſprit Fort ? Les honnêtes-gens s'en dégoûteront bien-tôt, ſi des valets veulent les imiter.... Va-t'en

je te défends de me dire un mot : je sais que ce n'est rien.

JEAN.

Et je vous laisserois courir, tête baissée, à votre perte ? C'est ce qui n'arrivera pas.

ADRASTE.

Ote-toi de devant mes yeux.

JEAN.

Un moment !.... Vous vous souvenez, sans doute, dans quel état vous avez laissé nos affaires en partant de chez vous ?

ADRASTE.

Je ne veux rien savoir.

JEAN.

Aussi ne vous dis-je encore rien..... Vous vous souvenez, sans doute, aussi des billets à ordre, que vous avez faits à M. Araspe il y a plus de deux ans ?

ADRASTE.

Tais-toi ! je ne veux rien entendre.

JEAN.

Apparemment parce que vous voulez les oublier..... Plût-à-Dieu que

ce fût le moyen de les acquitter ..... Mais ſavez-vous qu'ils ſont échus ?

ADRASTE.

Je ſais que ce ne ſont pas tes affaires.

JEAN.

Vous êtes fort, parce que vous croyez le danger éloigné ..... mais que diriez-vous, ſi Monſieur Araſpe...

ADRASTE.

Quoi donc ? ....

JEAN.

Étoit ici.

ADRASTE.

Que dis-tu ? Tu m'étonnes...

JEAN.

Je l'ai bien été davantage en le voyant deſcendre de la diligence.

ADRASTE.

Tu as vu Araſpe ?

JEAN.

De mes propres yeux.

ADRASTE (*après avoir rêvé.*)

Je ſuis perdu !

JEAN.

C'eſt ce que je vous diſois d'abord.

ADRASTE.

Que faire ?

JEAN.

Plier bagage, & nous en aller.

ADRASTE.

Cela n'eſt pas poſſible....

JEAN.

Préparez-vous donc à payer.

ADRASTE.

Cela ne ſe peut pas ; la ſomme eſt trop forte..... mais qui ſait s'il eſt venu ici exprès pour moi : il peut avoir d'autres affaires.

JEAN.

A la bonne heure ! Mais il n'en fera pas moins la vôtre en paſſant, & nous ſerons toujours bernés.

ADRASTE.

Tu as raiſon..... J'enrage quand je penſe à tous les tours qu'un injuſte deſtin ne ceſſe de me jouer.... Mais contre qui murmuré-je ? Contre un hazard aveugle qui nous accable ſans vo-

lonté, ſans deſſein ? Ah ! déplorable vie humaine ! . . . .

JEAN.

Ne maudiſſez pas la vie. Quoi, ſe brouiller avec elle pour une pareille miſere ? cela n'en vaut pas la peine.

ADRASTE.

Conſeille-moi donc . . . . .

JEAN.

Eſt-il bien vrai qu'il ne vous vienne aucun expédient pour vous tirer d'embarras ? . . . . Je ne vous croirai bientôt plus tout l'eſprit que je vous ſuppoſois. Vous ne voulez pas vous en aller ; vous ne pouvez pas payer : que reſte-t'il donc ?

ADRASTE.

Je me laiſſerai aſſigner.

JEAN.

Fy donc, Monſieur, vous n'y penſez pas. J'aimerois mieux employer un moyen auquel je ne balancerois pas d'avoir recours, quand même je ſerois en état de payer . . . . .

ADRASTE.

Quel eſt-il ?

JEAN.

Affirmez que vous ne devez rien. Voilà une belle bagatelle !

ADRASTE, (*avec le mépris le plus amer.*)

Maraut !

JEAN.

Comment, Maraut ? Un avis si salutaire . . . . .

ADRASTE.

Que tu ne devrois donner qu'à tes semblables, qu'aux gens de ta trempe.

JEAN.

Etes-vous Adraste ? vous que j'ai si souvent entendu vous mocquer des serments ?

ADRASTE.

Des serments, comme serments, oui ; mais jamais comme d'une simple protestation de notre parole. Celle-ci doit être sacrée pour un honnête homme, quand même il seroit convaincu qu'il n'y a ni Dieu ni châtiment. Je rougirois toute ma vie d'avoir nié ma signature, & je n'oserois plus signer mon nom, sans me mépriser moi-même.

JEAN.

Superſtition ! Superſtition ! Vous l'avez chaſſée par une porte, & vous la faites rentrer par l'autre.

ADRASTE.

Tais-toi : ne me révoltes pas davantage de tes indignes propos. Je vais trouver Araſpe : je lui repréſenterai ma ſituation ; je l'inſtruirai de mon mariage ; je lui promettrai intérêts ſur intérêts.. .... C'eſt à la diligence, dis-tu, que je le trouverai ?

JEAN.

Peut-être bien.... Le pauvre garçon me fait pitié : il n'eſt brave que de la langue ; & quand il eſt queſtion d'agir, il tremble comme une femme. Heureux celui qui ſait ſe conduire d'après ſes principes ; il y a des occaſions où il en peut tirer parti.... Ah ſi j'étois à ſa place !.... Mais il faut cependant que je voye où il va.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

AVANT de décider votre différend, Meſdemoiſelles, convenons d'abord à laquelle de vous deux j'appartiendrai aujourd'hui. Vous ſavez que votre commandement eſt alternatif, & que Monſieur votre pere, qui ſent qu'il eſt impoſſible d'obéir à deux Maîtres la fois, a ſagement ordonné que chacune de vous ſeroit ma maîtreſſe à ſon tour ; ainſi il faut que je ſois un jour la Suivante modeſte de la dame Julie ; & l'autre jour la folle Suivante de la gaie Henriette : mais depuis que ces deux Meſſieurs ſont à la maiſon . . . .

HENRIETTE.

C'eſt de nos Adorateurs que tu parles, n'eſt-ce pas ?

LISETTE.

Oui, oui, de vos Adorateurs, qui ſeront bientôt vos impérieux maris.... Depuis, dis-je, qu'ils ſont à la maiſon, tout y va ſens deſſus deſſous, & le bel ordre qui régnoit auparavant, eſt confondu. Rétabliſſons-le ! & voyons comme je ſuis avec vous.

HENRIETTE.

Ce calcul ſera bientôt fait : tu te ſouviens bien du dernier jour de fête, que ma ſœur te traîna au Prêche, malgré l'envie que j'avois que tu vinſſes avec moi à notre maiſon de campagne ?

LISETTE.

Cela eſt juſte ; je ne me ſouviens que trop de cette fête : hélas ! ce fut le dernier jour que l'ordre regna chez nous ; car Théophane arriva le ſoir.

HENRIETTE.

Ainſi, avec la permiſſion de ma ſœur, tu es aujourd'hui à moi.

JULIE.

Sans conteſtation.

LISETTE.

Allons, Meſdemoiſelles, racontez-moi à préſent votre différend.

JULIE.

Notre différend? En vérité il eſt bien important! Vous êtes folles toutes deux; je ne veux plus en entendre parler.

HENRIETTE.

Preuve évidente que tu as tort!... Ecoute, *Liſette! nous nous ſommes* querellées au ſujet de nos Adorateurs.....

LISETTE.

Je m'en doutois; car à quelle occaſion deux ſi bonnes ſœurs pourroient-elles ſe quereller? En effet, il eſt déſagréable d'entendre mal parler de ce qu'on aime.....

HENRIETTE.

Tu donnes à gauche, mon enfant: aucune n'a mal parlé de l'Amant de l'autre; & c'eſt tout le contraire: no-

tre querelle eſt venue de ce que l'une vantoit trop l'Amant de l'autre.

LISETTE.

Voilà un genre de querelle tout-à-fait nouveau.

HENRIETTE.

Peux-tu dire autrement, Julie?

JULIE.

Oh! diſpenſe moi, je te prie.....

HENRIETTE.

Point de grace, à moins que tu ne te retractes.... Réponds, Liſette; t'es-tu jamais amuſée à faire la comparaiſon de nos Epoux futurs? Julie dépriſme ſon pauvre Théophane, comme ſi c'étoit un petit monſtre.

JULIE.

Méchante Henriette! quand cela m'eſt-il arrivé? Faut-il que tu tires de pareilles conſéquences d'une remarque faite en paſſant, & que tu n'aurois pas dû relever?

HENRIETTE.

Je vois bien qu'il faut te mettre un peu de mauvaiſe humeur pour te

faire parler.... Une remarque faite en paſſant, dis-tu ? Pourquoi as-tu donc combattu pour en prouver la ſolidité ?

JULIE.

Tu as des expreſſions ſingulieres ! N'eſt-ce pas toi-même qui as commencé cette diſcuſſion ? Je croyois t'obliger en diſant qu'Adraſte étoit l'homme le mieux fait que je connuſſe. Il me ſemble que tu devois plutôt me remercier que me contredire.

HENRIETTE.

Mais, c'eſt bien toi qui es ſinguliere ! Ce que tu appelles contradiction, n'étoit en effet qu'un remercîment de ma part ; & pouvois-je t'en faire un plus flatteur, qu'en appliquant à Théophane un éloge qu'Adraſte ne ſembloit pas mériter ?

LISETTE

Elle a raiſon.

JULIE.

Non, elle n'a pas raiſon ; & j'ai dû trouver mauvais qu'elle me traitât

comme un enfant qui ne dit une choſe obligeante que pour qu'on lui en diſe une autre.

LISETTE.

Maintenant, c'eſt vous qui avez raiſon.

HENRIETTE.

Voilà un drôle de Juge! As-tu donc oublié que tu m'appartiens aujourd'hui?

LISETTE.

C'eſt une raiſon de plus pour être ſévere envers vous; il faut éviter l'air de partialité.

JULIE.

Crois, ma chere Henriette, que je ſais eſtimer dans un homme des qualités ſupérieures à celles de la figure; & je trouve ces qualités dans Théophane. Son eſprit.....

HENRIETTE.

Mais il n'étoit pas queſtion de ſon eſprit, il s'agiſſoit de ſa figure; & quoique tu en diſes, celle de Théophane l'emporte. Adraſte eſt mieux fait, j'en conviens; il a l'air plus dégagé, plus noble; mais pour la phyſionomie...

JULIE.

Je ne ſuis pas entrée dans ce détail.

HENRIETTE.

Voilà juſtement en quoi tu as eu tort.... L'orgueil & le mépris ſe caractériſent dans tous les mouvements de ſon viſage. Tu appelleras cela de la nobleſſe, ſi tu veux; mais cela ne rend pas beau : ſes traits, à la vérité, ſont réguliers, mais ſon rire dédaigneux & mocqueur y répand une impreſſion qui bleſſe mes yeux..... Théophane, au contraire, a la phyſionomie la plus aimable; ſon air doux & ſerein.....

JULIE.

Tu me dis des choſes que j'ai remarquées auſſi-bien que toi. Ce que cette douceur a de plus touchant, c'eſt qu'elle eſt moins l'effet de la combinaiſon de ſes traits, que la ſuite du calme dont il jouit intérieurement. La beauté de l'ame donne des charmes au corps même le plus difforme, comme ſa laideur communique au corps le mieux fait je ne ſçais quoi de rebutant qui cauſe un déplaiſir inexplicable. Si

Adraſte étoit auſſi réligieux que Théophane ; ſi ſon ame étoit éclairée & remplie de cette vérité divine qu'il s'efforce de méconnoître, il ſeroit un Ange, & à peine il eſt un homme. Ne te fâches pas, Henriette, ſi je m'explique ſur ſon compte avec ſi peu de ménagement. S'il tombe en de bonnes mains, il deviendra un jour ce qu'il doit être & ce qu'il n'a pas voulu être. Ses principes ſur l'honneur, ſur l'équité naturelle, ſont vraiement reſpectables.....

HENRIETTE, (*d'un air de raillerie.*)

Ah, tu dis trop de mal de lui.... Je ne prétends pas que tu te donnes la peine de me tranquilliſer à ſon ſujet : il eſt comme il eſt, & tel qu'il eſt, il me vaut bien..... Qu'entends-tu par les bonnes mains dans leſquelles tu dis qu'il faudroit qu'il tombât ? S'il tombe dans les miennes, il ne changera guere ! Le ſeul ſecret que je ſache pour nous rendre la vie ſupportable, ce ſera de me conformer à ſon humeur : la ſeule choſe que j'exigerai de lui, c'eſt qu'il ſe défaſſe de ſon air

mélancolique, & qu'il prenne l'air enjoué de Théophane.....

JULIE.

Encore Théophane ?....

LISETTE.

Chut, Mademoiſelle.....

SCENE II.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, THÉOPHANE.

HENRIETTE, (*courant au devant de Théophane.*)

VENEZ, venez, Théophane.... Croiriez-vous qu'il m'a fallu prendre votre parti contre ma ſœur ? Admirez mon déſintéreſſement ; je vous ai élevé juſqu'au ciel, quoique je ſache que vous ne ſerez pas à moi. Imaginez-vous que ma ſœur ſoutient qu'Adraſte eſt d'une plus belle figure que vous : je ne la comprends pas ; j'ai beau regarder Adraſte avec les yeux

d'une Amante, & me le faire dix fois plus beau qu'il n'eſt, je ne peux pas convenir cependant que vous lui cédiez en rien. A la vérité, Julie avoue que du côté de l'ame vous avez l'avantage; mais nous autres femmes, jugeons-nous de l'ame?

JULIE.

La cauſeuſe! Vous la connoiſſez, Théophane; ne la croyez pas.

THEOPHANE.

Moi ne la pas croire, belle Julie? Pourquoi voulez-vous m'ôter la douce perſuaſion que vous avez parlé avantageuſement de moi? Je vous remercie, charmante Henriette, d'avoir bien voulu prendre ma défenſe, & je vous en ſuis d'autant plus obligé, que je ſuis convaincu que vous aviez une mauvaiſe cauſe à ſoutenir.

HENRIETTE.

Vous êtes trop modeſte!

THEOPHANE.

Je ne ſuis que juſte: il eſt naturel que renfermé toute ma vie dans le petit eſpace de mon cabinet avec des livres, j'aye trop négligé mon exté-

sieur qui, peut-être, demande à être cultivé comme l'esprit; au lieu qu'Adraste élevé dans le grand monde, y a acquis tout ce qui rend aimable....

HENRIETTE.

Quand même ce seroit des défauts...?

THEOPHANE.

Ce n'est pas à moi à faire ces remarques. Mais laissez agir le temps; avec le fond de raison que possede Adraste, s'il a des défauts, il s'en corrigera bientôt.... Je suis si convaincu de son retour, que je le chéris déja d'avance... Que vous vivrez heureuse avec lui, aimable Henriette!

HENRIETTE.

Adraste ne parle pas aussi noblement sur votre compte, Théophane....

JULIE.

Voilà une mauvaise observation, ma chere Sœur..... Quelle est ton intention en tenant un pareil propos à Théophane? Qu'avoit-il besoin de savoir qu'Adraste a mal parlé de lui? Quelque généreux que soit un homme, il lui est bien difficile de ne pas

garder une eſpece de reſſentiment contre celui qui l'a offenſé injuſtement !

THEOPHANE.

Je vous admire, vertueuſe Julie ; mais ſoyez ſans inquiétude : toute la vengeance que je veux tirer d'Adraſte, & le ſeul triomphe que je me propoſe, c'eſt de le forcer à bien penſer de moi. Je lui pardonne de me mépriſer ; il ne me connoît pas. Mais peut-être trouverai-je l'occaſion..... N'en parlons plus, & permettez-moi, Meſdemoiſelles, de vous annoncer l'arrivée d'un de mes parents qui a voulu ſe donner le plaiſir de me ſurprendre ici.....

JULIE.

Un parent ?

HENRIETTE.

Qui eſt-ce ?

THEOPHANE.

C'eſt Araſpe.

JULIE.

Araſpe ?

HENRIETTE.

Où eſt-il donc ?

THEOPHANE.

Il m'a promis d'être ici tout-à-l'heure.

HENRIETTE.

Mon pere le ſait-il ?

THEOPHANE.

Je ne crois pas.

JULIE.

Et la grand'Maman ?

HENRIETTE.

Viens, ma ſœur, portons-leur les premieres cette nouvelle..... Tu n'es plus fâchée contre moi, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Qui pourroit garder du reſſentiment contre toi ?

THEOPHANE.

Vous permettez que je l'attende ici ?

HENRIETTE.

Oui; mais vous l'amenerez auſſi-tôt qu'il ſera arrivé : entendez-vous ?

SCENE III.

THÉOPHANE, LISETTE.

LISETTE.

JE reſte exprès, Monſieur, pour vous faire mon petit compliment. En vérité, vous êtes l'homme le plus heureux que je connoiſſe au monde; & ſi Monſieur Liſidor avoit encore deux autres filles, elles ſeroient, je crois, toutes quatre amoureuſes de vous.

THEOPHANE.

Que Liſette entend-elle par là?

LISETTE.

J'entends que ſi elles l'étoient toutes les quatre, deux doivent l'être à préſent.

THEOPHANE, (*en ſouriant.*)

Voilà qui eſt plus obſcur encore!

LISETTE.

Votre ſourire ne dit pas cela.....

Mais

Mais ſi en effet vous ne connoiſſez pas ce que vous valez, vous n'en êtes que plus eſtimable. Julie vous aime, & en cela il n'y a rien que de naturel; car elle doit vous aimer : c'eſt ſeulement dommage que ſon amour ait l'air un peu trop raiſonnable. Mais, que dirai-je de Henriette ? Aſſurément elle vous aime auſſi ; & ce qu'il y a de déſolant, c'eſt qu'elle vous aime ..... d'amour ..... Si vous pouviez les épouſer toutes deux !

THEOPHANE.

Vous avez de bien bonnes intentions, Liſette.

LISETTE.

Oui, & alors vous me garderiez par-deſſus le marché .....

THEOPHANE.

Encore mieux ! Liſette a de l'eſprit, & je vois .....

LISETTE.

De l'eſprit ? je ne m'en doutois pas.

THEOPHANE, (*après avoir rêvé un moment.*)

Vous pourriez me rendre un ſervice.

en me disant votre sentiment sur Julie. Je suis sûr que même dans vos conjectures ..... vous ne frapperiez pas loin du but. ..... Il y a certaines choses où l'œil d'une femme voit mieux que celui d'un homme, & .....

LISETTE.

Peste! ce ne sont pas les livres qui vous ont donné cette expérience ..... Mais si vous y aviez fait attention, vous auriez vu tout ce que je pense sur Julie, dans le peu que j'ai dit d'elle. Ne vous disois-je pas que son Amour me paroissoit avoir un air trop raisonnable? Tout est contenu dans ce peu de mots. Elle ne parle que de devoir, de qualités estimables ..... Un Amant doit toujours se défier de ces choses-là ..... Une autre observation qui ne sera pas déplacée ici non plus, c'est qu'elle étoit moins prodigue de toutes ces belles expressions, quand Monsieur Théophane étoit seul à la maison.

THEOPHANE.

Vraiment!

LISETTE (*après l'avoir regardé un moment.*)

Monſieur Théophane ! Monſieur Théophane ! vous dites ce *vraiment* d'une maniere.... d'une maniere....

THEOPHANE.

De quelle maniere donc ?

LISETTE.

Oh les hommes ! les hommes même les plus réligieux.... mais ne perdons pas le fil de notre diſcours. Depuis qu'Adraſte, allois-je dire, eſt à la maiſon, il y a de temps en temps entre lui & Julie des regards....

THEOPHANE.

Des regards ? Vous m'inquiétez, Liſette.

LISETTE.

Et vous pouvez prononcer ce mot *inquiéter* ſi tranquillement, ſi tranquillement !... Oui, des regards, vous dis-je; des regards qui ne different pas de ceux que j'ai ſurpris quelquefois entre Mademoiſelle Henriette & Monſieur Théophane.....

THEOPHANE.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous; ne vous étonnez pas....

THEOPHANE.

Vous voulez me punir de ma curioſité, Liſette, & je l'ai bien mérité. Mais vous vous trompez; vous vous trompez beaucoup....

LISETTE.

Fy donc, Monſieur! Tantôt vous me diſiez que j'avois de l'eſprit: à préſent vous me dites que je n'en ai point. Car ſi je me trompe ſi fort.....

THEOPHANE (*inquiet & diſtrait.*)

Vous me confondez.... & je ne comprends pas ſur quoi....

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur: mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Adraſte eſt fort mal en cour auprès de Henriette. Elle a beau faire pour s'accommoder à ſa façon de penſer; elle ne peut ſupporter l'idée d'être peu eſtimée, & elle ne voit que trop que Monſieur Adraſte ne regarde

les femmes que comme des créatures deſtinées aux plaiſirs des hommes : & c'eſt penſer très-vilainement ! Voilà les erreurs abominables où tombent les incrédules.... Vous ne m'écoutez pas... Vous êtes diſtrait, inquiet....

THEOPHANE.

Je ne ſais pas où demeure mon Oncle....

LISETTE.

Oh il viendra....

THEOPHANE.

Je ne peux me diſpenſer d'aller au devant de lui.... Adieu, Liſette.

SCENE IV.

LISETTE.

VOILA ce qu'on appelle trancher... Se ſeroit-il fâché de ce que j'ai voulu le ſonder ? Je ſuis curieuſe de voir ce que ceci deviendra. Quoi qu'il en ſoit, il ne peut lui arriver rien d'heureux que je ne lui ſouhaite ; & ſi j'avois

à disposer.... je saurois bien ce que je ferois.... (*En se retournant.*) Mais qui vient donc ici?.... Ah! c'est ce couple de faquins, le valet d'Adraste & celui de Théophane: ces singes ridicules de leurs Maîtres. L'un est fripon par irréligion, & l'autre bête par dévotion. Il faut que je me procure le plaisir de les épier. (*Elle se retire.*)

SCENE V.

JEAN, MARTIN, LISETTE (*cachée à moitié derriere une coulisse.*)

JEAN.

COMME je te dis!

MARTIN.

Tu me crois donc bien bête. Ton Maître un Athée? A d'autres! N'est-il pas fait comme toi & moi? Il a des mains, des pieds; il a la bouche en travers & le nez en long comme un

homme ; il parle comme un homme.... il mange comme un homme.... & tu veux qu'il ſoit Athée ?

JEAN.

Eh bien, les Athées ne ſont-ils pas des hommes ?

MARTIN.

Des hommes ? ah, ah, ah ! je vois bien à préſent que tu ne ſais pas ce que c'eſt qu'un Athée.

JEAN.

Diantre ! Tu le ſais mieux, ſans doute ? inſtruis-moi donc.

MARTIN.

Ecoute .... un Athée eſt ...., une engeance des enfers, ... qui, comme le diable, peut prendre mille formes différentes. Tantôt c'eſt un renard, tantôt c'eſt un ours..... tantôt un âne ..... tantôt un philoſophe ..... tantôt c'eſt un chien, tantôt un poëte impudent ; enfin, c'eſt un monſtre qui brûle déja tout vif en enfer ....., une peſte ſur la terre ..... une créature abominable ..... une bête plus bête

que ..... les bêtes féroces .... un cannibale d'ames..... un anté-christ.....

JEAN.

Cela a des pieds de bouc, n'eſt-ce pas? deux cornes, une queue? ....

MARTIN.

Cela ſe peut .... L'enfer l'a engendré par un inceſte avec la ſageſſe de ce monde.... c'eſt .... oui, voilà ce que c'eſt qu'un Athée : c'eſt ainſi que nous l'a dépeint notre Curé, & il les connoît!

JEAN.

Imbécille que tu es! .... regarde-moi.

MARTIN.

Eh bien?

JEAN.

Que vois-tu en moi?

MARTIN.

Rien que je ne voye dix fois meilleur en moi-même.

JEAN.

Me trouves-tu quelque choſe de ter-

rible, d'effroyable ? Ne ſuis-je pas homme comme toi ? As-tu jamais vu que j'aye été un renard, un âne, un cannibale ?

MARTIN.

Mets l'âne à part.... Mais pourquoi me demandes-tu cela ?

JEAN.

C'eſt que tel que tu me vois, j'ai l'honneur d'être Athée ! c'eſt-à-dire, un Eſprit Fort, comme doit être tout joli garçon qui veut ſuivre la mode. Tu dis qu'un Athée brûle déja tout vif dans l'enfer ? Tiens, fleure un peu : ſens-je le brûlé ?

MARTIN.

Voilà préciſément ce qui prouve que tu n'es pas un Athée.

JEAN.

Je ne ſuis pas Athée ? Ne me fais pas l'injure d'en douter...., ou bien.... mais en vérité, la pitié m'empêche de me fâcher. Que je te plains, mon pauvre garçon !

MARTIN.

Pauvre ? voyons qui de nous deux

a plus d'argent dans ſa poche. (*Il met la main dans ſa poche.*) Tu es un libertin ; tu dépenſes tout ce que tu as au cabaret ...

JEAN.

Laiſſe ton argent, mon ami, laiſſe ton argent : ce n'eſt pas de cette pauvreté-là que je veux parler, c'eſt de celle de ton eſprit qui ne ſe nourrit que des miſeres de la ſuperſtition, & n'eſt enveloppé que des haillons de la ſtupidité .... Voilà comme vous êtes tous, vous autres imbécilles caſaniers, qui n'avez jamais vu que le clocher de votre village. Si tu avois voyagé comme moi ....

MARTIN.

Tu as voyagé ? .... Où as-tu donc été ?

JEAN.

J'ai été .... en France.

MARTIN.

En France ? avec ton Maître ?

JEAN.

Oui, mon Maître étoit du voyage.

MARTIN.

C'eſt le pays où demeurent les François ?.... comme j'en ai vu un ?.... C'étoit un drôle de corps ! Sous un clin d'œil il faiſoit ſept pirouettes ſur le talon, & ſiffloit en même-temps.

JEAN.

Oui : il y a de grands génies parmi eux ! C'eſt chez eux que j'ai commencé à voir clair.

MARTIN.

As-tu auſſi appris à parler François ?

JEAN.

Si je l'ai appris !

MARTIN.

Oh ! parle donc un peu.

JEAN.

Je le veux bien. *Quelle heure eſt-il ? Hola, maman ! La petite fille ! Cent coups de bâton à ce maraut ! Comment coquin ?*

MARTIN.

Voilà qui eſt drôle ! Et ces gens-là te comprenoient ? Dis-moi, je te prie, ce que cela ſignifie en Allemand ?

JEAN.

En Allemand ? Cela ne ſe rend pas en Allemand : ces choſes fines ne peuvent avoir de graces qu'en François.

MARTIN.

Peſte ! .... Où as-tu été encore ?

JEAN.

Encore ? En Angleterre ....

MARTIN.

En Angleterre ? ..... Sais-tu auſſi l'Anglois ?

JEAN.

Et que ne ſais-je pas ?

MARTIN.

Dis-m'en quelques mots.

JEAN.

Quand je t'en dirai, tu n'y entendras pas plus qu'en François : mais revenons à notre ſujet. Tu es donc aſſez ſot, mon ami, pour croire qu'un Athée eſt une choſe bien terrible ? Détrompe-toi ; un Athée n'eſt qu'un homme qui ne croit point de Dieu ....

MARTIN.

Point de Dieu ? Ah voilà qui eſt

bien pis ! Point de Dieu ! & que croit-il donc ?

JEAN.

Rien.

MARTIN.

Cela paroît assez commode de ne rien croire.

JEAN.

Si cela ne l'étoit pas, mon Maître & moi nous croirions tout ; mais nous sommes ennemis nés de tout ce qui donne de la sujétion & de la peine. L'homme n'est au monde que pour y vivre gai & content. La joie, les ris, le vin, *l'amour : voilà* ses devoirs. Or, comme la peine est un obstacle à ses devoirs, il est donc nécessairement de son devoir aussi, de fuir la peine.... Tiens, mon pauvre Martin, il y a plus de solidité dans ce raisonnement que dans toute la Bible.

MARTIN.

Je le voudrois bien : mais, dis-moi, qu'a-t-on dans le monde sans peine ?

JEAN.

Tout ce dont on hérite : tout ce

qu'on ſe procure par un bon mariage. Mon Maître a eu de ſon pere & de deux de ſes oncles riches, une ſucceſſion qui n'étoit pas peu de choſe, & je lui dois le témoignage qu'il l'a mangée en galant homme. Il eſt à la veille d'épouſer une fille riche; & s'il a de l'eſprit, il recommencera à vivre comme il a fait auparavant. Mais depuis quelque temps je le trouve bien différent de lui-même; il eſt tout abruti, & je vois que l'Athéiſme même n'a plus le ſens commun quand il viſe au mariage. Je le remettrai dans la bonne voie..... Ecoute, Martin, je veux faire ta fortune. Il me vient une idée.... Je ne pourrai bien te l'expliquer qu'en buvant une bouteille de vin.... Tantôt tu faiſois ſonner ton argent: allons boire, mon ami.

MARTIN.

Voyons auparavant quelle fortune j'ai à eſpérer de toi?

JEAN.

Quand mon Maître ſe mariera, il lui faudra un domeſtique de plus..... Une bouteille de vin, & je te donne

la préférence. Tu ne fais que végéter auprès de ton imbécille de manteau noir. Chez Adraſte tu auras de meilleurs gages & plus de liberté ; & pardeſſus cela, je te rendrai Eſprit Fort ; je te mettrai en état de braver le Diable & ſa grand-mere *s'il y en avoit.*

MARTIN.

S'il y en avoit? ho ! ho ! n'eſt-ce donc pas aſſez que tu ne croyes point de Dieu ? Veux-tu encore ne pas croire qu'il y ait un Diable ? Prends y garde ; le bon Dieu eſt trop bon : il rit d'un fou comme toi : mais le Diable.... ne t'y joue pas.... on n'a pas beau jeu avec lui..... Tu me fais trembler..... Je n'oſe plus reſter avec toi : auſſi m'en vais-je....

JEAN.

Ah coquin, je vois ta fineſſe : tu as plus peur de payer la bouteille de vin, que tu n'as peur du Diable. Arrête..... J'ai compaſſion de toi, & je ne veux pas te laiſſer plus long-temps dans cette ſuperſtition..... Penſe-y ſeulement.... Le Diable.... le Diable.... ha, ha, ha

Et cela ne te paroît pas ridicule ? Eh, ris donc !

MARTIN.

S'il n'y avoit point de Diable, où iroient donc ceux qui se mocquent de lui ? ... Voilà où je t'attends ; voyons ta réponse ; voyons comment tu te tireras de là ?

JEAN.

Nouvelle erreur, mon ami ! nouvelle erreur, que la philosophie moderne, cet Oracle de la raison, a détruite & anathématisée. Il est prouvé dans d'excellents livres, qu'il n'y a ni Diable ni Enfer .... Connois-tu Balthazar (*), ce fameux Boulanger de Hollande.

MARTIN.

Je me soucie bien des Boulangers de Hollande : ils ne font peut être pas d'aussi bons gâteaux que les nôtres.

JEAN.

C'étoit un Boulanger savant, celui-là ! Son *Monde enchanté* .... ah, c'est-là un livre. Il faisoit les délices de mon Maître : je te renvoie à ce Livre con-

(*) *Becker*, ce mot signifie *Boulanger*.

me on m'y a renvoyé. Je te dirai en attendant qu'il n'y a que les imbécilles ou les vieilles femmes qui croyent au Diable. Veux-tu que je te jure qu'il n'y en a point ; je veux être un.....

MARTIN.

Ah ! voilà un beau jurement, ma foi !

JEAN.

Eh bien..... je veux..... je veux devenir aveugle tout-à-l'heure, s'il y en a un.

(*Liſette arrive & lui met les mains ſur les yeux en faiſant en même-temps ſigne à Martin.*)

MARTIN.

Ce ſeroit quelque choſe, Mais tu ſais bien que cela n'arrivera pas.

JEAN, *avec inquiétude.*

Ah Martin.... Martin....

MARTIN.

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

JEAN.

Martin, qu'ai-je ? qu'ai-je, Martin ?

MARTIN.

Eh bien, qu'as-tu ?

JEAN.

Vois-je... ou bien... Ah! Dieu... Martin! Martin..... eſt-ce qu'il fait nuit?

MARTIN.

Nuit? Que veux-tu dire avec ta nuit?

JEAN.

Ah! il ne fait donc pas nuit? Au ſecours, Martin, au ſecours!

MARTIN.

Quel ſecours? qu'as-tu donc?

JEAN.

Ah! je ſuis aveugle! Je ſuis aveugle!.. J'ai ſur les yeux..... Je tremble.....

MARTIN.

Tu es aveugle?.... attends, je te donnerai un coup de poing, & tu verras bientôt clair.

JEAN.

Ah! me voilà puni, me voilà puni; & tu as la cruauté de te mocquer encore de moi? Secoure-moi, Martin, ſecoure-moi. (*Il ſe met à genoux.*) Je veux me convertir; oui, je veux me convertir: ah quel ſcélérat j'ai été.

LISETTE, (*le lâche bruſquement & paſſe devant lui en lui donnant un ſoufflet.*)

Maraut!

MARTIN.

Ha, ha, ha!

JEAN.

Ah! je reſpire. (*en ſe levant.*) Coquine de Liſette!

LISETTE.

Oh le poltron! comme il a eu peur. Ha, ha, ha!

MARTIN.

J'étoufferai à force de rire. Ha, ha, ha!

JEAN.

Riez, riez.... Vous êtes de grands imbécilles, de croire que je ne m'en étois pas apperçu..... (*à part.*) La maudite Carogne, quelle peur elle m'a fait! (*Il s'en va lentement.*)

MARTIN.

Tu t'en vas donc; & la bouteille, la bouteille..... Ha, ha, ha! Ma foi, Mademoiſelle Liſette, vous avez fait cela à merveilles..... Venez, que je vous embraſſe.

LISETTE.

Tais-toi, imbécille !

MARTIN.

Si vous voulez, je vous régalerai de la bouteille que ce drôle me vouloit escroquer ....

LISETTE.

Il ne faudroit plus que cela ! Je vais conter cette avanture à nos Dames.

MARTIN.

Et moi à mon Maître.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARASPE, THÉOPHANE.

ARASPE.

Le plaiſir de vous ſurprendre & l'envie d'aſſiſter à votre mariage ont été les premiers motifs de mon voyage : mais je ne vous diſſimule pas qu'Adraſte y eſt pour quelque choſe auſſi. J'ai découvert qu'il étoit ici, & j'ai été bien aiſe, comme on dit, de faire d'une pierre deux coups. Ses billets ſon échus, & je ne me ſens pas la moindre diſpoſition de lui accorder le plus petit délai. J'ai été ſurpris de le trouver établi dans la maiſon de votre futur beau-pere, ſur le même pied que vous. Mais malgré cela ..... &

quand même il pourroit par hazard s'unir à moi d'une façon plus étroite encore....

THEOPHANE.

N'achevez pas, mon cher Oncle.

ARASPE.

Vous ſavez que je ne ſuis pas homme à opprimer mes débiteurs d'une maniere cruelle....

THEOPHANE.

Je le ſais....

ARASPE.

Mais Adraſte ſera excepté. On ne doit rien à un homme qui cherche à ſe diſtinguer des autres, par des principes auſſi ridicules que monſtrueux. Il n'eſt pas digne qu'on le laiſſe jouir des avantages qu'un galant homme ſe fait un devoir d'accorder à ſes ſemblables, quand ils ſont dans la peine. En rendant la vie un peu amere à un Déiſte inſolent qui veut nous enlever juſqu'à l'eſpoir d'une vie à venir plus heureuſe, nous ne lui rendrons pas, à beaucoup près, le mal qu'il voudroit nous faire..... Je ſens que je vais

porter le coup mortel à Adraſte, & que je le mettrai dans l'impuiſſance de ſe relever jamais. Cette conſidération ne m'arrête pas ; je voudrois même faire manquer ſon mariage. Vous comprenez bien que ſi l'argent étoit mon objet, je le favoriſerois plutôt que de le faire manger, puiſqu'il ſeroit par ce moyen en état de me payer. Mais non ; & quand même je devrois perdre ce qui m'eſt dû, je veux le réduire à l'extrêmité. Oui ; & tout conſidéré, je regarde cette cruauté comme un ſervice que je lui rendrai. Une ſituation pénible, l'éclaircira peut-être ſur des vérités qu'il n'a pas encore voulu voir, il changera de caractere, en changeant de fortune.

THEOPHANE.

Je vous ai laiſſé tout dire, mon cher Oncle ; oſerois-je eſpérer que vous voudrez bien auſſi m'entendre à mon tour ?

ARASPE.

Volontiers..... Je ne me ſerois pas douté que je trouverois dans Théophane un protecteur d'Adraſte.

THEOPHANE.

Je le ſuis peut-être moins que je ne le parois ; & il y a ici un concours de tant de circonſtances, que c'eſt plus pour moi que pour lui que j'agis. Je ſuis convaincu qu'Adraſte eſt une eſpece d'Eſprit Fort, qu'on doit plus plaindre que condamner. Il a été égaré dans ſa jeuneſſe ; mais l'âge & la raiſon le rameneront. Il eſt à préſent dans ce moment de criſe ; il ne faut qu'un ſouffle pour le pouſſer du bon côté : mais croyez-moi, mon cher Oncle, le malheur dont vous le menacez, l'en détourneroit peut-être pour toujours : vous le réduiriez au déſeſpoir ; & dans ſa fureur aveugle, il croiroit avoir raiſon de maudire & de déteſter une Réligion dont les zélés Sectateurs ne ſe ſeroient fait aucun ſcrupule de le perdre.

ARASPE.

Ce que vous dites-là eſt quelque choſe : mais.....

THEOPHANE.

Quelque choſe ? Ce doit être tout pour un homme comme vous. Je vois que

que vous n'aviez pas encore conſidéré votre procédé ſous ſon véritable aſpect. Vous n'aviez conſidéré Adraſte que comme un homme perdu & qu'on ne pouvoit eſpérer de guérir que par un remede violent. Cette erreur juſtifie votre vivacité ; mais vous allez juger de lui ſans partialité, quand je vous aurai appris qu'il eſt déja beaucoup plus réſervé dans ſes propos aujourd'hui qu'il n'étoit autrefois. A la place de la raillerie & de la dériſion qu'il mettoit dans la diſpute, il tâche d'y mettre des raiſons ; il commence même à répondre à celles qu'on lui oppoſe ; & j'ai remarqué qu'il éprouve une ſorte d'humiliation, quand ſes propres réponſes ne le ſatisfont pas. Il tâche bien encore un peu de diſſimuler ſa confuſion dans l'air du mépris & de la hauteur : mais c'eſt beaucoup que ce mépris ne tombe plus ſur les objets reſpectables qu'on défend contre lui, mais ſeulement ſur ceux qui les défendent. Son dénigrement pour la Réligion ſe change inſenſiblement en mépris pour ceux qui l'enſeignent.

ARASPE.

Ce que vous me dites, eſt-il vrai, Théophane ?

THEOPHANE.

Vous aurez occaſion de vous en convaincre vous-même ... Vous verrez, à la vérité, que ſon mépris pour les gens d'Egliſe s'eſt principalement raſſemblé ſur moi ; mais je vous prie d'avance de n'y être pas plus ſenſible que je ne le ſuis moi-même. J'ai pris la réſolution de ne lui oppoſer que de la douceur & de la modération, & je veux le forcer à devenir mon ami, quoiqu'il puiſſe m'en coûter.

ARASPE.

Si vous avez tant de généroſité ſur des offenſes perſonnelles ....

THEOPHANE.

N'appellons pas cela généroſité ; c'eſt peut-être intérêt ; c'eſt peut-être l'ambition de le confondre & de le faire rougir de ſes préventions contre les gens de mon état : mais, quoi qu'il en ſoit, je ſais que vous êtes trop bon pour vouloir y mettre obſtacle. Si

Adraſte vous voyoit le pourſuivre vivement, il croiroit cela concerté entre nous. Sa fureur retomberoit ſur moi, & il me peindroit par-tout comme un homme noir & abject, qui ne l'auroit accablé de proteſtations d'amitié que pour lui plonger, après, le poignard dans le cœur. Je ſerois au deſeſpoir de lui avoir donné un prétexte plauſible de me confondre avec les hypocrites.

ARASPE.

C'eſt ce que je ne veux pas plus que vous, mon cher Neveu....

THEOPHANE.

Permettez donc que je vous faſſe une propoſition..... ou plutôt une priere.

ARASPE.

Parlez, mon Neveu; vous connoiſſez mon amitié pour vous.

THEOPHANE.

C'eſt que vous conſentiez à me remettre les billets d'Adraſte, & que vous en acceptiez le payement.

ARASPE.

Le payement ? Vous m'offenſez.

Quand je ne vous aurois pas déja dit que l'argent n'étoit pour rien dans ma demarche, ne devriez-vous pas ſavoir au moins, que ce qui eſt à moi eſt à vous?

THEOPHANE.

Je reconnois mon Oncle.

ARASPE.

Et je n'aurois preſque pas reconnu mon Neveu .... Mon plus proche parent, mon ami, mon ſeul héritier, me regarde comme un étranger avec qui il doive marchander?.... (*en tirant ſon porte-feuille.*) Tenez, voilà les billets, ils ſont à vous: vous en ferez ce que vous voudrez.

THEOPHANE.

Mais, avec votre permiſſion, mon chèr Oncle, je n'oſerai pas en uſer librement, ſi je ne les ai pas acquis de la maniere convenable.

ARASPE.

Je ne connois de maniere convenable entre nous que celle de vous donner, & que vous acceptiez.... Cependant, pour vous ôter toute dé-

licateſſe, je conſens que vous me faſſiez une reconnoiſſance par laquelle vous vous engagerez de ne pas demander une ſeconde fois cette ſomme après ma mort. (*en ſouriant.*) Neveu ſingulier! Ne voyez-vous donc pas que je ne fais que payer à compte....

THEOPHANE.

Vous me confondez....

ARASPE (*tenant encore les billets dans ſa main.*)

Défaites moi donc de ces chiffons.

THEOPHANE.

Daignez recevoir les remerciments...

ARASPE.

Que de paroles perdues! (*en regardant derrierre.*) Vîte, mettez-les dans votre poche: voici Adraſte lui-même.

SCENE II.

ADRASTE, ARASPE, THÉOPHANE.

ADRASTE (*avec étonnement.*)

CIEL! Araſpe ici?

THEOPHANE.

Souffrez, Adraſte, que j'aie le plaiſir de vous préſenter mon Oncle.

ADRRASTE.

Araſpe votre Oncle?

ARASPE.

Oh! nous nous connoiſſons déja. Je ſuis charmé, Monſieur Adraſte, de vous retrouver ici.

ADRASTE.

J'ai couru toute la ville pour vous découvrir. Vous ſavez où nous en ſommes, & je voulois vous épargner la peine de me chercher.

ARASPE.

Cela n'étoit pas néceſſaire : nous parlerons de nos affaires une autrefois ; Théophane s'en eſt chargé . . .

ADRASTE.

Théophane ? Ah ! maintenant la choſe eſt claire . . . . .

THEOPHANE (*avec tranquillité.*)

Qu'eſt-ce qui eſt clair, Adraſte ?

ADRASTE.

Votre fauſſeté, votre fourberie . . . . .

THEOPHANE (*à Araſpe.*)

Nous nous arrêtons trop long-temps ici, mon cher Oncle ; Liſidor vous attend ; permettez que je vous conduiſe chez lui . . . . (*à Adraſte*) Oſerois-je vous prier de m'attendre ici un moment ? Je ne ferai que conduire Araſpe & je reviendrai dans la minute.

ARASPE.

Si j'ai un conſeil à vous donner, Adraſte, c'eſt de ne pas être injuſte à l'égard de mon Neveu . . . .

THEOPHANE.

Il ne le ſera pas. Venez, mon cher Oncle. (*Ils ſortent.*)

SCENE III.

ADRASTE (*avec amertume.*)

NON, aſſurément, je ne le ſerai pas. De tous ceux de ſon Ordre que j'ai connus, c'eſt le plus déteſtable. Voilà la juſtice que je lui rendrai. Il a fait venir Araſpe tout exprès, cela n'eſt pas douteux.... Je me ſais bon gré à préſent, de n'avoir jamais été ſa dupe, & d'avoir toujours pris ſes propos miellés pour ce qu'ils étoient...

SCENE IV.

ADRASTE, JEAN.

JEAN.

EH bien, Monſieur, avez-vous trouvé Araſpe?

ADRASTE, (*avec la même amertume.*)
Oui.

JEAN.

Les choſes vont-elles bien?

ADRASTE.

A merveille.

JEAN.

Je lui aurois conſeillé de faire le méchant!.... Sans doute qu'il a déja pris ſon congé?

ADRASTE.

Attends un moment; tu verras que c'eſt lui qui va nous apporter le nôtre.

JEAN.

Le nôtre? Lui?... Où eſt Araſpe?

THEOPHANE.

Chez Liſidor.

JEAN.

Araſpe chez Liſidor ? Araſpe ?

ADRASTE.

Oui, l'Oncle de Théophane.

JEAN.

Je me ſoucie bien de l'Oncle de cet Imbécille ! C'eſt d'Araſpe que je parle.

ADRASTE.

Et moi auſſi.

JEAN.

Mais.....

ADRASTE.

Mais.... mais ne vois-tu pas que tu m'impatientes. Pourquoi me tourmentes-tu ? N'entends-tu pas qu'Araſpe & Théophane ſont parents ?

JEAN.

Parents ? Eh bien, tant mieux ! Vos billets reſteront dans la famille, & votre beau-frere ſollicitera pour vous auprès de ſon cher Oncle....

ADRASTE.

Butor que tu es !.... Oui, oui, il

ſollicitera pour me perdre ſans reſſource & ſans pitié..... Es-tu donc aſſez bête pour croire que ce ſoit le haſard qui a conduit Araſpe ici ? Ne vois-tu pas que Théophane a eu connoiſſance des affaires que j'ai avec ſon Oncle ? qu'il lui a donné avis de ma ſituation ? & qu'il ne l'a obligé de faire un ſi long voyage que dans l'intention de rendre public le dérangement de ma fortune & d'anéantir, par-là, ma derniere reſſource, la bienveillance de Liſidor ?

JEAN.

Ma foi, vous m'ouvrez les yeux ; vous avez raiſon. Je ſuis bien âne auſſi, de ne pas toujours imaginer ce qu'il y a de plus pervers, quand il eſt queſtion d'un homme d'Egliſe..... Oh ! que ne puis-je réduire tous ces gens-là en poudre à canon, & les faire tous ſauter en l'air à la fois ! Combien de tours ils nous ont déjà joués ! L'un nous a déja fait perdre pluſieurs milliers d'écus ..... c'étoit le vénérable Epoux de votre très-chere ſœur ; l'autre....

ADRASTE.

Oh ! ne te mets pas à me raconter mes malheurs ; ils finiront bien-tôt. Quand je n'aurai plus rien, la fortune n'aura plus rien à m'enlever.

JEAN.

Elle n'aura plus rien à vous enlever ? Vous vous trompez, Monsieur.

ADRASTE.

Quoi donc ?

JEAN.

C'est moi qu'elle vous enlevera encore.

ADRASTE.

Je t'entends, Maraut.....

JEAN.

N'exercez pas votre courroux sur moi ; voici quelqu'un contre qui vous pourrez l'employer plus à propos.

SCENE V.

THÉOPHANE, ADRASTE, JEAN.

THEOPHANE.

Me voilà de retour, comme je vous l'avois promis, Adraſte. Il vous eſt échappé tantôt, par haſard, des imputations de fauſſeté, de fourberie.....

ADRASTE.

Il ne m'échappe rien par haſard, Monſieur; & quand je riſque des imputations, je le fais avec deſſein, avec réflexion.

THEOPHANE.

Mais une explication ....

ADRASTE.

Vous n'avez qu'à vous la demander à vous-même.

JEAN, (*à part.*)

Attiſons le feu. (*haut.*) Oui, oui

Monſieur Théophane, on ne ſait que trop que mon Maître eſt votre bête noire.

THEOPHANE.

Lui avez-vous commandé de répondre pour vous, Adraſte ?

JEAN.

Lui enviez-vous juſqu'à ma défenſe ? Nous verrons qui m'empêchera de prendre le parti de mon Maître.

THEOPHANE.

Faites-le lui donc voir, Adraſte.

ADRASTE.

Tais-toi !

JEAN.

Je me tairois....

ADRASTE. (*avec menace.*)

Si tu dis encore un mot....

THEOPHANE.

Puis-je maintenant vous demander une explication ? Je ne ſaurois me la donner moi-même.

ADRASTE.

Et vous, aimeriez-vous à vous expliquer ?

THEOPHANE.

Quand on me le demande.

ADRASTE.

Expliquez-moi donc, à l'occaſion de ce que vous ſavez, ce qu'Araſpe entendoit, quand il m'a dit : Théophane s'en eſt chargé.

THEOPHANE.

Il me ſemble que c'étoit à Araſpe même, que vous auriez dû demander une explication là-deſſus. Cependant, je puis vous la donner. Il vouloit dire qu'*il m'avoit remis vos billets.*

ADRASTE.

Sur vos ſollicitations ?

THEOPHANE.

Cela peut être.

ADRASTE.

Et qu'avez-vous réſolu d'en faire ?

THEOPHANE.

Ils ne vous ont pas encore été préſentés ; ainſi nous ne pouvons point prendre de réſolution avant de ſavoir ce que vous ferez.

ADRASTE.

Mauvais ſubterfuge ! Votre Oncle ſait depuis long-temps ce que je peux faire.

THEOPHANE.

Il ſait que vous pouvez le ſatisfaire ; & alors ne ſerez-vous pas quitte l'un envers l'autre.

ADRASTE.

Vous vous moquez.

THEOPHANE.

Je n'y penſe pas.

ADRASTE.

Mais ſuppoſez, & vous ne riſquez rien en le ſuppoſant, que je ne ſuis pas en état de payer : qu'avez-vous réſolu pour lors ?

THEOPHANE.

En ce cas, il n'y a encore rien de réſolu.

ADRASTE.

Mais que pourriez-vous réſoudre ?

THEOPHANE.

Cela dépend d'Araſpe. Cependant je ne doute pas que la moindre démar-

che, la moindre priere ne fît beaucoup ſur un homme comme Araſpe.

JEAN.

C'eſt ſelon les Souffleurs....

ADRASTE.

Faut-il encore te dire de te taire ?

THEOPHANE.

Je me ferois un vrai plaiſir ſi par ma médiation je pouvois vous rendre ce petit ſervice.

ADRASTE.

Et vous imaginez que je vais vous en prier, vous en conjurer ?... Non, je n'augmenterai pas votre joie perfide à ce point-là. Après m'avoir aſſuré de l'air le plus ſincere, que vous allez faire votre poſſible, vous reviendriez bientôt avec un air de compaſſion me dire combien vous ſeriez fâché que les peines que vous vous ſeriez données aient été inutiles. Avec quel plaiſir vous jouiriez alors de ma confuſion !

THEOPHANE.

Voulez-vous me donner l'occaſion

de vous prouver le contraire ?.... Il ne vous en coûtera qu'un mot.

ADRASTE.

Non, je ne perdrai pas même ce mot. Car enfin .... & voici l'explication que vous m'avez demandée.... Araſpe n'eſt ſûrement venu ici qu'à votre inſtigation : & maintenant que vous avez dreſſé vos machines pour me perdre, un ſeul mot de ma part vous empêcheroit de les faire jouer ? Allez, Monſieur, allez ; achevez un ſi bel ouvrage.

THEOPHANE.

Ce ſoupçon ne m'étonne pas. Votre façon de penſer me l'a fait prévoir. Cependant, il eſt auſſi vrai que j'ignorois qu'Araſpe étoit votre créancier, qu'il eſt vrai que vous ignoriez qu'il eſt mon Oncle.

ADRASTE.

C'eſt ce que nous verrons.

THEOPHANE.

Et j'eſpere que ce ſera à votre ſatisfaction..... Prenez un air plus

tranquille, & venez réjoindre la compagnie avec moi....

ADRASTE.

Je ne veux plus la revoir.

THEOPHANE.

Quelle idée ! Votre ami, votre maîtreſſe.....

ADRASTE.

Il ne m'en coûtera pas beaucoup pour les quitter. Mais ne craignez pas que ce ſoit avant de vous avoir ſatisfait, & je vais de ce pas tenter les derniers moyens....

THEOPHANE.

Demeurez, Adraſte..... J'ai regret de ne vous avoir pas tiré d'inquiétude dès le premier moment..... Apprenez à mieux connoître mon Oncle; (*En tirant les billets de ſa poche.*) quelque mal que vous penſiez ſur mon compte, il mérite votre eſtime. Il eſt ſi éloigné de vouloir vous cauſer aucun chagrin, que voilà vos billets qu'il m'a chargé de vous remettre. (*Il les lui préſente.*) Vous les garderez juſqu'à ce que vous ſoyez en état de

les acquitter ſans vous gêner. Il croit qu'ils ſeront en ſûreté entre vos mains comme entre les ſiennes ; votre réputation d'honneur & de probité ....

ADRASTE, (*frappé, & repouſſant la main de Théophane.*)

De quel nouveau piege me ménacez-vous ? Les bienfaits d'un ennemi...

THEOPHANE.

C'eſt moi que vous entendez par cet ennemi .... Mais Araſpe n'a pas mérité votre haine. Ce n'eſt pas moi, c'eſt lui qui veut vous faire ce bienfait, ſi cependant un ſi petit ſervice en mérite le nom .... Vous rêvez ? Tenez, Adraſte, reprenez vos billets !

ADRASTE.

Je m'en garderai bien.

THEOPHANE.

Je vous en prie, mon cher Adraſte ; ne me donnez pas le déſagrément d'aller porter votre refus à un homme qui ne veut que votre bien. Il rejetteroit ſur moi, le mépris que vous auriez fait de ſon offre. (*Dans le mo-*

ment qu'il préſente les billets à Adraſte, Jean les lui arrache de la main.)

JEAN.

Eh bien, Monſieur, entre les mains de qui ſont-ils à préſent ?

THEOPHANE, (*tranquillement.*)

Entre les tiennes. Garde-les.

ADRASTE, (*marche en fureur vers ſon domeſtique*)

Infâme ! il t'en coûtera la vie....

THEOPHANE.

Modérez-vous, Adraſte.

ADRASTE.

Rends ces billets à l'inſtant. (*Il les lui prend.*) Ote-toi de mes yeux !

JEAN.

En vérité....

ADRASTE.

Si tu dis encore un mot.... (*Il le pouſſe dehors.*)

SCENE VI.

THEOPHANE, ADRASTE.

ADRASTE.

JE rougis de honte, Théophane! Mais je ne crois pas cependant que vous pouſſiez l'injuſtice juſqu'à me croire d'accord avec ce malheureux... Reprenez ce qu'on vouloit vous ravir....

THEOPHANE.

Il eſt dans les mains où je deſirois qu'il fût.

ADRASTE.

Non, vous dis-je, non : je ne vous eſtime pas aſſez pour vous empêcher de commettre la mauvaiſe action que vous méditez.

THEOPHANE.

Ce que vous dites-là eſt ſenſible! (*Il reprend les billets.*)

ADRASTE.

Je vous remercie de ne m'avoir pas forcé de les jetter à vos pieds. Je saurai trouver des moyens plus décents, pour les faire rentrer dans mes mains ; mais si par malheur je n'en trouve point, ce sera la même chose : vous vous réjouirez de me perdre, & moi de pouvoir vous haïr de tout mon cœur.

THEOPHANE, (*en dépliant les billets, & les lui montrant.*)

Ces billets sont bien véritablement les vôtres, Adraste ?

ADRASTE.

Croyez-vous que je veuille les nier ?

THEOPHANE.

Je ne crois pas cela ; je voulois seulement être sûr de mon fait. (*Il les déchire avec un air d'indifférence.*)

ADRASTE.

Que faites-vous, Théophane ?

THEOPHANE.

Rien. (*en jettant les morceaux dans les scenes.*) J'anéantis une misérable

bagatelle qui a pu engager Adraſte à des propos indignes de lui.

ADRASTE.

Mais ils ne ſont pas à vous.....

THEOPHANÈ.

Ne vous inquiétez pas; je peux juſtifier ce que je fais.... Vos ſoupçons ſubſiſtent-ils encore ? (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

ADRASTE (*le ſuit quelque temps des yeux.*)

QUEL homme! J'en ai trouvé mille de ſon ordre, qui trompoient ſous le maſque de la dévotion, mais pas un ſous celui de la généroſité. Il eſt le premier!... Ou il cherche à me confondre, ou à me gagner: ni l'un ni l'autre ne lui réuſſira. Heureuſement je me ſuis ſouvenu d'un Banquier avec qui j'ai fait autrefois des affaires. Il ne connoît pas encore le dérangement de mes affaires, & il ne fera point de difficulté

difficulté de m'avancer la somme dont j'ai besoin. D'ailleurs il ne risque rien avec moi ; il me reste des biens fonds au-delà de ce que je dois, & je ne cherche qu'à gagner du temps pour m'en défaire le mieux que je pourrai.

SCENE VIII.

HENRIETTE, ADRASTE.

HENRIETTE.

Ou vous êtes-vous donc caché, Adraste ? *Voilà pour la vingtieme* fois qu'on demande après vous. Il est honteux pour vous que je sois obligée de venir vous chercher.

ADRASTE.

Pardon, Mademoiselle ; j'ai une affaire extrêmement pressée....

HENRIETTE.

Vous ne devez rien avoir de plus pressé que d'être auprès de moi.

Bayerische Staatsbibliothek München

ADRASTE.

Vous raillez, Mademoiſelle....

HENRIETTE.

Je raille? Mais ſavez-vous que vous me faites là un joli compliment?

ADRASTE.

Je n'en fais jamais....

HENRIETTE.

Quel air ſombre..... Je crains bien que nous n'ayions ſouvent des querelles enſemble ſur votre taciturnité, même avant que la cérémonie nous y autoriſe.....

ADRASTE.

Ce que vous dites-là, ne ſied pas dans votre belle bouche.

HENRIETTE.

Vous croyez que les idées malignes n'ont bonne grace que dans la vôtre, ſans doute?

ADRASTE.

A merveille, Mademoiſelle; vous avez la réplique prompte!

HENRIETTE.

Ce n'eſt pas par-là que nous bril-

lons, nous autres pauvres créatures !

ADRASTE.

Plût à Dieu !

HENRIETTE.

Votre franchiſe me fait rire quoique j'aye fort envie de me fâcher. Allons, Adraſte, faiſons la paix ; je ne ſuis plus en colere.

ADRASTE.

Vous en êtes une fois plus charmante quand vous voulez vous fâcher. Un peu d'humeur vous convient à merveille : elle vous donne un petit air ſérieux, qui vous va d'autant mieux qu'il eſt étranger à votre viſage : une vivacité conſtante, un ſourire continuel, deviennent inſipides à la fin.

HENRIETTE, (*d'un air grave.*)

Oh, mon bon Monſieur ! ſi l'air ſérieux vous plaît ſi fort, nous vous en donnerons.

ADRASTE.

Je le ſouhaiterois .... car je n'ai encore rien à vous preſcrire ....

HENRIETTE.

Cet *encore* eſt bien heureux pour moi. Mais que ſouhaiteriez-vous donc ?

ADRASTE.

Que vous voluſſiez vous régler un peu plus ſur Mademoiſelle votre ſœur. Je n'exige pas cependant que vous preniez tout-à-fait ſon air & ſon maintien modeſte ; peut-être ne vous réuſſiroient-ils pas auſſi-bien qu'à elle.

HENRIETTE.

Je ſuis enchantée que vous en ſoyez venu au chapitre des exemples : j'ai auſſi un petit verſet de ce même chapitre à vous prêcher.

ADRASTE.

Quelle façon de s'exprimer !

HENRIETTE.

Je ſais que vous ne faites pas grand cas de la prédication ; mais n'importe, écoutez .... (*ſur le ton d'Adraſte.*) Je ſouhaiterois... car je n'ai rien encore à vous preſcrire ....

ADRASTE.

Et vous ne l'aurez jamais.

HENRIETTE.

Je ſouhaiterois que vous voluſſiez un peu plus vous former ſur le modele de Théophane. Je n'exige pas que vous preniez tout-à-fait ſon air gracieux & complaiſant, parce que je ne veux rien exiger d'impoſſible; mais un peu, un peu de cet air vous rendroit beaucoup plus ſupportable. Ce Théophane qui vit d'après des principes plus auſteres que ne ſont ceux d'un certain Eſprit Fort, eſt toujours de bonne humeur, toujours affable. Sa vertu, & quelqu'autre choſe dont vous rirez, ſa piété..... Ne riez-vous pas?

ADRASTE.

Ne vous dérangez pas: continuez, Mademoiſelle. En attendant, je vais travailler à mon affaire, & je ne tarderai pas à revenir. (*Il s'en va.*)

HENRIETTE.

Ne vous preſſez pas. Vous reviendrez quand vous reviendrez.....

Quelle groſſiéreté ! Je ne ſais ſi je dois m'en fâcher ou rire. Allons y penſer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE.

DIS tout ce que tu voudras ; ſa conduite n'eſt pas excuſable.

JULIE.

C'eſt de quoi je pourrois juger, ſi j'avois entendu ſes raiſons auſſi. Mais, ma chere Henriette, prendrois-tu en mauvaiſe part un petit avertiſſement que je voudrois te donner en bonne ſœur ?

HENRIETTE.

Je ne peux te le dire d'avance. S'il portoit ſur un certain point que j'imagine....

JULIE.

Oh, ſi tu veux y mêler tes imaginations....

HENRIETTE.

Je ſuis très-contente de mes imaginations; elles ne m'ont jamais beaucoup trompée.

JULIE.

Que veux-tu dire par-là?

HENRIETTE.

Faut-il donc toujours vouloir dire quelque choſe? Ne ſais-tu pas que je parle aſſez légérement, & que je ſuis étonnée de moi-même, lorſque par haſard il arrive que je touche le moins du monde ſur un certain point qu'on voudroit bien que je n'euſſe pas touché?

JULIE.

L'entends-tu, Liſette?

HENRIETTE.

Oui, Liſette; voyons quelle eſt cette leçon de ſœur qu'elle veut me donner!

JULIE.

Moi te donner une leçon?

HENRIETTE.

Tu le disois tout-à-l'heure.

JULIE.

Je me garderai bien de te dire la moindre chose.

HENRIETTE.

Oh, je t'en prie ....

JULIE.

Laisse moi.

HENRIETTE.

La leçon, ma petite Sœur! ...

JULIE.

Tu ne la mérites pas.

HENRIETTE.

Donne-la moi toujours.

JULIE.

Tu me fâcheras.

HENRIETTE.

Et moi je suis toute fâchée ..... mais ne pense pas que ce soit contre toi. Je ne le suis que contre Adraste; & ce qui m'irrite davantage, c'est de voir que ma Sœur devient injuste à mon égard, à cause de lui.

JULIE.

De quelle Sœur me parles-tu ?

HENRIETTE.

De laquelle ? .... De la ſeule que j'aye jamais eue.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vu ſi ſenſible .... Tu ſais, Liſette, ce que je lui ai dit ?

LISETTE

Oui, je le ſais ; & en effet, ce n'étoit qu'un panégyrique d'Adraſte, où je n'ai rien trouvé à redire, ſi ce n'eſt qu'il devoit rendre Mademoiſelle Henriette un peu jalouſe.

JULIE.

Un panégyrique d'Adraſte ?

HENRIETTE.

Moi jalouſe ? jalouſe d'Adraſte ? Je ne demande rien au Ciel avec tant d'inſtances que d'être débarraſſée de lui ! JULIE.

Moi ? un panégyrique d'Adraſte ? Eſt-ce donc faire le panégyrique d'un homme, que de dire qu'il ne peut pas être tous les jours d'une humeur égale? quand je dis que l'amertume d'Adraſte dont ſe plaint ma ſœur, ne lui eſt pas naturelle, & qu'il faut qu'elle ait été

occaſionnée par quelqu'accident ? quand je dis qu'un homme comme lui, qui peut-être ne s'occupe que trop de ſombres réflexions....

SCENE II.

ADRASTE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

HENRIETTE.

VOUS arrivez bien à propos, Adraſte. Vous m'avez tantôt quittée impoliment au milieu de l'éloge que je faiſois de Théophane; mais cela n'empêchera pas de vous inviter à venir entendre la répétition du vôtre..... Vous promenez vos regards ? ſans doute pour voir votre Panégyriſte ? En vérité, ce n'eſt pas moi; c'eſt ma chere Sœur. Une Dévote faire le panégyrique d'un Eſprit Fort! Quelle contradiction! Ou votre converſion, Adraſte, ou la ſéduction de ma ſœur ſe manifeſtera inceſſamment.

JULIE.

La voilà rentrée dans ſon caractere !

HENRIETTE.

Ne vous tenez donc pas là comme un corps ſans ame !

ADRASTE.

Vous voyez, belle Julie, comme elle me traite !

HENRIETTE.

Viens, Liſette, laiſſons-les ſeuls. Adraſte, ſans doute, n'a pas beſoin de notre préſence, ni pour faire ſes remerciments, ni pour m'accuſer.

JULIE.

Liſette reſtera ici.

HENRIETTE.

Non, je ne le veux pas.

LISETTE.

Vous ſavez bien que j'appartiens aujourd'hui à Mademoiſelle Henriette.

HENRIETTE.

Prends garde à toi, ma Sœur, je t'en avertis ; ſi je rencontre ton Théophane, tu verras ce qui arrivera. Ne

vous imaginez pas, Monſieur, que je diſe cela, pour vous rendre jaloux: c'eſt que je ſens très-ſérieuſement que je commence à vous haïr.

ADRASTE.

Vous ferez très-bien de ne pas ſonger à me rendre jaloux.

HENRIETTE.

Il ſeroit plaiſant que vous me reſſemblaſſiez en cela! C'eſt alors que nous pourrions eſpérer que notre mariage ſeroit peut-être heureux. Réjouiſſez-vous, Adraſte! Oh! comme nous allons nous rendre mépris pour mépris!..... Partons, Liſette.

SCENE III.

ADRASTE, JULIE.

JULIE.

VOUS aurez un peu beſoin de patience avec elle.... mais elle le mé-

rite ; elle a le meilleur cœur du monde, quoique ſa langue....

ADRASTE.

Vous êtes trop bonne, belle Julie. Elle a le bonheur d'être votre ſœur ; mais qu'elle profite peu de cet avantage ! J'excuſe tout dans une femme dont la jeuneſſe eſt reſtée ſans culture & ſans modele à imiter ; mais vouloir excuſer celle qui a eu Julie pour exemple, & qui n'eſt cependant devenue qu'une Henriette : ma complaiſance ne va pas juſques-là....

JULIE.

Vous êtes irrité, Adraſte ; ce n'eſt pas le moment d'être juſte.

ADRASTE.

Je ne ſais pas ce que je ſuis à préſent ; mais ce que je ſais, c'eſt que je parle d'après le ſentiment....

JULIE.

Mais il eſt trop violent pour durer.

ADRASTE.

Quel malheur m'annoncez-vous ?

JULIE.

Que voulez-vous donc dire ? .... Avez-vous oublié que ma ſœur ....

ADRASTE.

Ah Julie ! pourquoi me forcez-vous de vous dire que mon cœur ne ſent rien pour elle ?

JULIE.

Vous m'effrayez ....

ADRASTE.

Vous ne ſavez cependant encore que la plus petite partie de ce que j'ai à vous dire.

JULIE.

Vous me permettrez donc de ne pas entendre le reſte. (*Elle veut s'en aller.*)

ADRASTE.

Où fuyez-vous, belle Julie ? Je vous ai avoué mon changement, & vous auriez la cruauté de ne pas entendre les raiſons qui le juſtifient ? vous me quitterez avec la prévention que je ſuis un homme inconſéquent ou volage ?

JULIE.

Ce n'eſt pas moi, Adraſte, c'eſt

mon pere, c'eſt Henriette, qui ont ſeuls droit d'exiger & d'entendre votre juſtification.

ADRASTE.

Eux?.... Hélas!....

JULIE.

Ne me retenez pas davantage....

ADRASTE.

Encore un mot.... on entend le plus grand criminel....

JULIE.

Oui, ſon Juge; & je ne ſuis pas le vôtre.

ADRASTE.

Soyez-le pour un moment, belle Julie! Votre pere & votre mere me condamneront & ne me jugeront pas. C'eſt à vous ſeule que j'ai la confiance de ſuppoſer l'équité qui peut me tranquilliſer.

JULIE, (*à part.*)

Je crois qu'il me perſuadera de l'écouter.... Eh bien, dites-moi donc ce qui vous a prévenu à ce point contre ma ſœur?

ADRASTE.

C'eſt elle-même qui m'a prévenu contre elle. Elle a peu des agréments de ſon ſexe, & preſque tous les inconvénients du nôtre. Si ſes traits n'annonçoient pas qu'elle eſt femme, on la prendroit pour un jeune Étourdi déguiſé, qui joueroit mal ſon rôle. Quelle intempérance de langue ! Et quel doit être la trempe de l'eſprit qui lui inſpire tout ce qu'elle dit ! N'allez pas me dire que ſon eſprit n'a point de liaiſon avec ſa langue. Tant pis. En prouvant que les écarts d'une telle perſonne ſont moins répréhenſibles, vous anéantiriez en même-temps juſqu'à l'ombre du bien qu'on pourroit penſer d'elle. S'il faut lui paſſer ſes mauvaiſes plaiſanteries, ſes remarques inſultantes, par la raiſon, comme on dit, qu'elle n'y entend pas malice : ne faudra-t'il pas, par la même raiſon, n'attacher aucun mérite à ce qu'elle peut dire d'honnête & d'obligeant ? Comment pourra-t-on juger de la façon de penſer de quelqu'un, ſi on ne le peut pas ſur ſa façon de

parler ? Et ſi les conſéquences qu'on tire des diſcours pour le ſentiment, ne ſont pas bonnes dans un cas, pourquoi le ſeroient-elles dans l'autre ? Elle dit, en termes clairs, qu'elle commence à me haïr : & je croirai qu'elle m'aime ? Je croirai donc auſſi qu'elle me hait, quand elle me dira qu'elle commence à m'aimer ?

JULIE.

Vous attachez trop d'importance à des petites vivacités, & vous confondez la fauſſeté avez l'étourderie. Elle peut ſe rendre vingt fois par jour coupable de l'une, & cependant être toujours fort éloignée de la premiere. Il faut la juger ſur les faits, & non ſur les paroles. Au fond, elle a l'ame belle & faite pour aimer.

ADRASTE.

Ah, Julie ! les paroles annoncent les faits ; elles en ſont comme les éléments. Comment voulez-vous qu'on préſume qu'une perſone agira bien & ſe conduira avec prudence, quand elle parle toujours mal & ſans diſcrétion ? Sa langue n'épargne rien, pas

même ce qui devroit lui être le plus ſacré au monde. Devoir, vertu, décence, réligion : tout devient un objet de raillerie pour elle....

JULIE.

Doucement, Adraſte ! Vous devriez être le dernier à faire une pareille remarque.

ADRASTE.

Pourquoi cela ?

JULIE.

Pourquoi ?... Voulez-vous que je vous parle ſincérement ?

ADRASTE.

Pourriez-vous parler autrement ?

JULIE.

Si je vous faiſois remarquer que toute la ſingularité de ma ſœur, que ſes efforts pour paroître indévote, & ſon penchant à la raillerie ſur tout, ne ſe ſont développés que depuis un certain temps, & que cette époque eſt la même que celle de votre ſéjour chez nous ?

ADRASTE.

Que dites-vous ?

JULIE.

Je ne veux pas dire que vous ayez eu deſſein de l'égarer ; mais où l'exemple ne nous conduit-il pas ? Quand même vous auriez moins fait paroître votre façon de penſer.... & quelquefois, convenez-en, vous ne l'avez que trop fait paroître.... Henriette n'auroit pas été long-temps à la deviner. Et dès qu'elle l'a eu devinée, il étoit aſſez naturelle qu'une jeune perſonne de ſon âge cherchât à s'y conformer, dans la vue de vous plaire. Après cela, aurez-vous encore la cruauté de lui imputer comme un crime, une choſe dont vous devriez lui ſavoir gré ?

ADRASTE.

Je ne ſaurois avoir obligation à quelqu'un qui a la petiteſſe de ſortir de ſon caractere pour me plaire, & qui me prend pour un ſot qui ne connoît de bonne façon d'être que la ſienne qu'il voudroit que tout le monde copiât.

JULIE.

De cette maniere, vous ne ferez pas beaucoup de Proſélytes.

ADRASTE.

Moi faire des Proſélytes ? Me ſoupçonneriez-vous capable d'un projet auſſi inſenſé ? A qui m'avez-vous vu vouloir faire adopter mes idées ? Je ſerois bien fâché qu'elles ſe repandiſſent trop. Quelquefois je les ai ſoutenues avec une certaine chaleur ; mais c'étoit plus pour me juſtifier que pour perſuader les autres. Si mes principes devenoient trop communs, je les abandonnerois bientôt, & j'en adopterois d'autres.

JULIE.

Ainſi ce n'eſt pas parce que vous les croyez bons, que vous vous y tenez : c'eſt parce qu'ils ſont ſinguliers ?

ADRASTE.

Non, je ne cherche pas le ſingulier, mais le vrai ; & ce n'eſt pas ma faute, ſi malheureuſement celui-ci eſt une ſuite de celui-là. Il ne m'eſt pas poſſible de croire que la vérité puiſſe être commune. Ce qui, ſous la forme de la vérité, ſe traîne parmi tous les peuples de la tetre, & qui eſt reçu avidement par les plus ſtupides, n'eſt

certainement pas la vérité. On n'a qu'à oſer lui arracher ſon maſque, & on verra l'impoſture dans toute ſa laideur.

JULIE.

Les hommes ſeroient bien malheureux, & leur créateur bien injuſte, ſi ce que vous dites eſt vrai ! De deux choſes l'une, Adraſte : ou il y a une vérité, ou il n'y en a point. S'il n'y en a point, vous êtes dans l'erreur comme le reſte du monde ; & s'il y en a une, elle doit néceſſairement être de nature à être apperçue & ſentie par le plus grand nombre, & même par tous les hommes, dans ce qu'elle a d'eſſenciel.

ADRASTE.

Ce n'eſt pas la faute de la vérité, ſi elle n'eſt pas ſentie : c'eſt la faute des hommes..... Au reſte, je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on éclaire la multitude. Le peuple a beſoin d'erreurs ; elles ſont le fondement de ſon bonheur, & les ſoutiens des Etats dans leſquels il trouve ſa ſûreté, l'abondance & ſes plaiſirs. Il eſt néceſ-

ſaire de conſerver la Réligion, non-ſeulement au peuple, mais encore à cette portion aimable du genre humain, deſtinée à faire la félicité de l'autre. C'eſt pour elle une eſpece d'ornement, comme elle eſt un frein pour l'autre. La Réligion s'unit à merveille avec la modeſtie d'une femme : elle donne à la beauté un certain air noble, ſenſé, touchant....

JULIE.

Arrêtez, Adraſte ; vous ne faites pas plus d'honneur à mon ſexe qu'à la Réligion. Quelque délicate que ſoit votre tournure, vous nous confondez l'un avec le peuple, & vous faites de l'autre une eſpece de fard propre à relever nos appas. Non, Adraſte ! la Réligion eſt un ornement pour tous les hommes, & doit être leur ornemant principal. C'eſt par orgueil qu'ils la méconnoiſſent, mais par un orgueil mal entendu. Car enfin, rien peut-il remplir votre ame d'idées auſſi nobles, auſſi ſublimes que la Réligion ? Et la beauté de l'ame, en quoi conſiſte-t-elle ſi ce n'eſt dans ces idées ? En

eſt-il au-deſſus de celles de la Divinité, de notre Etre, de ſes devoirs & de ſa deſtination ? Qui peut mieux calmer l'agitation de notre cœur, en remplir le vuide, en arracher les penchants & les paſſions qui le dégradent, que cette même Réligion ? Qui peut mieux nous conſoler dans le malheur ? C'eſt par elle ſeule que l'homme peut être véritablement homme, bon citoyen, ami généreux & ſincere... Peu s'en faut que je ne rougiſſe, Adraſte, d'avoir pris ce ton ſérieux avec vous ; ce n'eſt pas ſans doute celui qui vous plaît dans une femme, quoique cependant le contraire ne paroiſſe pas vous y plaire davantage ..... Vous pourriez entendre ces choſes-là d'une bouche plus éloquente, & ſi Théophane ....

SCENE IV.

SCENE IV.

HENRIETTE *s'arrête à la ſcene pour écouter.* ADRASTE, JULIE.

HENRIETTE.

ST!

ADRASTE.

Ne me parlez pas de Théophane. Un mot de votre bouche fait plus d'impreſſion ſur moi, que toutes ſes triſtes déclamations. Vous en êtes ſurpriſe? .... Ah! ſi vous connoiſſiez l'aſcendant, le pouvoir qu'a ſur moi la ſeule perſonne que j'aime, que j'adore.... oui, que j'aime.... le mot eſt lâché! il eſt dit!... Me voilà enfin débarraſſé d'un ſecret qui me tourmentoit.... mais ne croyez pas que j'eſpere rien d'une découverte..... Vous pâliſſez?....

JULIE.

Qu'ai-je entendu, Adraſte?....

ADRASTE (*en ſe jettant à ſes pieds.*)

La vérité ! Laiſſez-moi vous jurer à vos genoux, que vous avez entendu la vérité..... Oui, belle Julie, je vous aime & je vous aimerai à jamais. Mon cœur eſt à préſent à découvert devant vous. En vain voulois-je vous perſuader que mon indifférence pour Henriette étoit l'effet des qualités blâmables que je trouvois en elle; elle n'étoit que l'effet du penchant qui m'entraînoit vers vous. Ah! l'aimable Henriette n'a peut-être de défaut que celui d'avoir une ſœur encore plus aimable....

HENRIETTE.

Bravo ! Il faut que je faſſe interrompre cette ſcene par Théophane.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

JULIE, ADRASTE.

ADRASTE (*se levant brusquement.*)

QUELLE voix ai-je entendue ?

JULIE.

Ciel ! c'est la voix de Henriette.

ADRASTE.

Oui, c'étoit elle. Quelle lâche & perfide curiosité! Non, non, je n'ai rien révoqué; elle a tous les défauts que je lui ai imputés, & bien d'autres encore; elle me seroit odieuse, quand même je serois indifférent pour toute autre.

JULIE.

Quel chagrin vous m'occasionnez, Adraste !

ADRASTE.

Soyez sans aucune inquiétude; je saurai vous mettre à l'abri de tout chagrin par mon prompt éloignement.

JULIE.

Par votre éloignement ?

ADRASTE.

Oui, il eſt réſolu. Ma ſituation eſt telle que ce ſeroit abuſer de la bonté de Liſidor, ſi je demeurois plus long-temps ici. D'ailleurs, j'aime mieux prendre mon congé que d'attendre qu'on me le donne.

JULIE.

Vous n'y ſongez pas, Adraſte. Et qui vous le donneroit ?

ADRASTE.

Je connois les peres, belle Julie; & je connois auſſi les Théophanes. Permettez que je ne m'explique pas davantage. Ah ! ſi je pouvois ſeulement me flatter que Julie..... Mais non ; elle ne peut aimer Adraſte : elle doit même le haïr ....

JULIE.

Je ne hais perſonne, Adraſte....

ADRASTE.

C'eſt me haïr que ne pas m'aimer... Théophane a votre cœur.... Le voici.

SCENE VI.

THEOPHANE, ADRASTE, JULIE.

JULIE (*à part.*)

QUE me va-t-il dire ? que lui répondrai-je ?

ADRASTE.

Je me doute bien par quels ordres vous venez ici. Mais que croit-elle y gagner ? M'attirer à elle de nouveau ? .... Il ne ſied guere, Théophane, à un homme d'un caractere auſſi reſpectable que le vôtre, de ſe rendre l'inſtrument de la jalouſie d'une femme ! Mais vous êtes venu, peut-être, pour me demander une explication ? Je vous avouerai tout ; je ferai même gloire ....

THEOPHANE.

De quoi me parlez-vous ? Je ne vous entends pas.

JULIE.

Permettez que je me retire. Je me flatte, Théophane, que vous avez quelque eſtime pour moi, que vous ne ferez point d'interprétations ſiniſtres, & que vous reſterez convaincu que je connois aſſez mes devoirs pour ne pas même avoir la penſée d'y manquer.

THEOPHANE.

Attendez.... Que veulent dire ces diſcours? Je n'y connois pas plus qu'à ceux d'Adraſte.

JULIE.

Je ſuis charmée que vous ſachiez vous mettre au deſſus d'une bagatelle, dans le fond très-innocente.... mais je vous prie de me laiſſer aller..... (*Elle s'en va.*)

SCENE VII.

ADRASTE, THÉOPHANE.

THEOPHANE.

VOTRE Amante, Adraſte, m'envoie ici, où elle me dit que ma préſenſe eſt néceſſaire; j'accours: & tout ce que j'entends eſt une énigme pour moi.

ADRASTE.

Mon Amante?.... Que ce mot eſt finement employé! Il étoit difficile que vous puſſiez mettre plus d'amertume & plus de préciſion dans vos reproches.

THEOPHANE.

Dans mes reproches? Qu'ai-je donc à vous reprocher?

ADRASTE.

En voudriez-vous peut-être entendre la confirmation par ma bouche?

THEOPHANE.

Que voulez-vous donc me confirmer ? Expliquez-vous : vous me jettez dans un étonnement.....

ADRASTE.

Cela va trop loin. Quelle baſſe diſſimulation ! cependant, pour ne pas vous tenir plus long-temps mal à votre aiſe, je vais vous forcer de la quitter.... Oui, Monſieur, tout ce que vous a dit Henriette eſt vrai ; elle a été aſſez lâche pour nous épier..... J'aime Julie, & je lui ai déclaré mon amour....

THEOPHANE.

Vous aimez Julie ?

ADRASTE (*d'un air moqueur.*)

Et ce qu'il a de plus audacieux de ma part, ſans en avoir demandé la permiſſion à Théophane.

THEOPHANE.

Raſſurez-vous là-deſſus ; vous n'avez négligé qu'une très-petite formalité.

ADRASTE.

Votre ſang froid, Théophane, n'a rien de merveilleux. Vous croyez être ſûr du cœur de Julie.... Ah que ne l'êtes vous moins en effet! Que ne puis-je être autoriſé par la plus légere vraiſemblance, à vous dire que Julie m'aime auſſi! Avec quelle ſatisfaction je jouirois de votre trouble! Quelle volupté ce ſeroit pour moi, de vous voir ſoupirer & frémir! de vous entendre, dans votre fureur, exhaler contre moi tout ce que le déſeſpoir & la haine ont de plus envenimé!

THEOPHANE.

Ainſi il n'y auroit point de vrai bonheur pour vous, s'il n'étoit aſſaiſonné du malheur d'un autre?..... Je plains Adraſte! Il faut que l'amour ait verſé ſur lui une influence bien maligne, puiſqu'il ſe ravale juſqu'à tenir des propos ſi indécents.

ADRASTE.

Fort bien! Votre air & votre ton me font ſouvenir que je ſuis votre débiteur, Théophane; & on a le droit

de trancher de l'homme important avec ceux qui nous doivent..... Mais patience! J'eſpere que je ne le ſerai pas encore long-temps. J'ai été aſſez heureux pour trouver un galant homme qui veut bien me tirer de ce cruel embarras. Il m'avoit promis de venir ici avec l'argent que je vous dois; mais je vois bien qu'il vaut mieux l'aller chercher.

THEOPHANE.

Écoutez-moi, Adraſte, je vais vous découvrir le fond de mon cœur....

ADRASTE.

Cette découverte ne me ſeroit peut-être pas agréable. Adieu; je pourrai bientôt paroître plus hardiment devant vous. (*Il s'en va.*)

THEOPHANE (*ſeul.*)

Eſprit inflexible! Je commence preſque à déſeſpérer du ſuccès de mon entrepriſe. Tout devient inutile auprès de lui. Qu'auroit-il dit, s'il m'avoit laiſſé la liberté de m'expliquer, & que je lui euſſe payé ſa confidence par une pareille confidence?....

SCENE VIII.

HENRIETTE, LISETTE, THÉOPHANE.

HENRIETTE.

Eh bien, Théophane, ne vous ai-je pas procuré un joli ſpectacle ?

THEOPHANE.

Vous êtes méchante, belle Henriette ! Mais de quel ſpectacle voulez-vous me parler ? Je ne comprends rien dans tout ceci.

HENRIETTE.

C'eſt dommage ! ..... Vous êtes donc venu trop tard ? Adraſte n'étoit donc plus aux genoux de ma Sœur ?

THEOPHANE.

Vous l'avez vu à genoux devant elle ?

HENRIETTE.

Et ma Sœur ſe tenoit, là . . . là . . .

je ne saurois bien vous peindre..... d'une maniere, là... là... comme si elle avoit été bien aise de le voir dans cette posture. Je vous plains, Théophane....

THEOPHANE.

Vous êtes bien compâtissante : vous voulez donc que je vous plaigne aussi ?

HENRIETTE.

Que vous me plaigniez ? moi ? Vous me devez féliciter.

LISETTE.

Une pareille chose crie vengeance !

THEOPHANE.

Et comment Lisette pense-t-elle qu'on devroit s'en venger ?

LISETTE.

Vous êtes donc dans l'intention de vous venger ?

THEOPHANE.

Peut-être.

LISETTE.

Et vous aussi, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Peut-être.

LISETTE.

Bon! voilà deux *peut-être* dont on pourra faire quelque chose.

THEOPHANE.

Mais il est encore très-incertain que Julie aime Adraste; & si elle ne l'aime pas, je penserois trop tôt à la vengeance.

LISETTE.

N'allez-vous pas faire réflexion qu'on ne doit pas se venger?

THEOPHANE.

La vengeance que je permettrois, seroit très-innocente.

LISETTE.

Je le crois. Ecoutez, Monsieur Théophane: votre vengeance à vous seroit une vengeance masculine; & la vôtre, Mademoiselle, seroit une vengeance féminine. Or, une vengeance masculine & une vengeance féminine..... comment expliquerai-je ceci avec assez d'esprit.....

HENRIETTE.

Tu es folle, Lisette.

LISETTE.

Aidez-moi donc un peu, Monſieur Théophane!..... Qu'en penſez-vous ? Si deux perſonnes ont la même route à faire, n'eſt-il pas convenable qu'elles la faſſent enſemble ?

THEOPHANE.

Aſſurément ; mais dans la ſuppoſition, cependant, que ces deux perſonnes ſe conviendroient.

HENRIETTE.

Voilà le point !

LISETTE (*à part.*)

Ils n'y veulent pas mordre ! Eſſayons une autre tournure .... Monſieur Théophane diſoit tantôt, & il peut avoir raiſon, qu'il étoit encore incertain ſi Mademoiſelle Julie aime Adraſte. J'ajoute qu'il eſt même très-incertain auſſi, que Monſieur Adraſte aime Julie en effet.

HENRIETTE.

Tais-toi ! je veux que cela ſoit ainſi.

LISETTE.

Je le veux bien auſſi.... Il me vient

une excellente idée pour ſavoir, au juſte, ce qui en eſt entre Monſieur Adraſte & Mademoiſelle Julie....

THEOPHANE.

Quelle eſt-elle ?

HENRIETTE.

Tu me donnerois de la curioſité, ſi je n'étois pas déja ſûre de la vérité.

LISETTE.

Si nous leur donnions une fauſſe allarme ?

HENRIETTE.

Qu'entends-tu par-là ?

LISETTE.

Une fauſſe allarme eſt une allarme dans laquelle il n'y a rien de réel; mais qui cependant tient l'ennemi alerte..... & le rend attentif..... Par exemple, pour ſavoir ſi Mademoiſelle Julie aime Adraſte, il faudroit que Monſieur Théophane fît ſemblant d'en aimer une autre ; & pour ſavoir ſi Monſieur Adraſte aime Mademoiſelle Julie, vous, Mademoiſelle, vous feriez ſemblant d'en aimer un autre. Or, comme il ne conviendroit pas

que M. Théophane fît ſemblant d'être amoureux de moi, & moins encore que vous fiſſiez ſemblant d'être amoureuſe de ſon Martin : mon avis ſeroit que vous fiſſiez ſemblant d'être amoureux l'un de l'autre.... Remarquez bien que je ne parle que de faire ſemblant.... ſans quoi ce ne ſeroit plus une fauſſe allarme..... Dites-moi maintenant comment vous trouvez mon projet ?

THEOPHANE (*à part.*)

Si je ne quitte pas la partie, elle fera ſi bien que je ſerai obligé de m'expliquer..... Le projet n'eſt pas ſi mauvais.... mais....

LISETTE.

Mais..... vous ferez ſeulement ſemblant....

THEOPHANE.

C'eſt juſtement ce *ſemblant* qui ne me plaît pas.

LISETTE.

Et vous, Mademoiſelle ?

HENRIETTE.

Je n'aime pas non plus ce déguiſement.

LISETTE.

Craindriez-vous l'un & l'autre d'y mettre trop de naturel ? ....

THEOPHANE.

Il faut abſolument que je vous quitte pour quelques moments, belle Henriette ....

HENRIETTE.

Dirai-je que vous reviendrez bientôt, Théophane ?

THEOPHANE.

Dans un inſtant.

(*Henriette & Liſette s'en vont par un côté. Au moment que Théophane veut s'en aller par l'autre, le Banquier arrive.*)

SCENE IX.

THEOPHANE, LE BANQUIER.

LE BANQUIER.

PARDON, Monſieur ! je cherche Monſieur Adraſte.

THEOPHANE.

Il vient de ſortir ; pourriez-vous me charger de ce que vous avez à lui dire ?

LE BANQUIER.

Si vous vouliez avoir la bonté.... Il eſt venu tantôt chez moi, pour m'emprunter une ſomme que je lui avois promiſe d'abord; mais j'y trouve à préſent des difficultés, & je venois pour lui dire que la choſe ne ſe peut pas.

THEOPHANE.

Des difficultés, Monſieur ? Quelles difficultés ? Ce n'eſt pas ſur le compte

d'Adraſte que vous en avez, ſans doute ?

LE BANQUIER.

Pourquoi ?

THEOPHANE.

C'eſt un homme dont le crédit eſt bien établi.

LE BANQUIER.

Vous ſavez auſſi bien que moi, Monſieur, ce que c'eſt que le crédit. On peut en avoir aujourd'hui, ſans être ſûr d'en avoir encore demain. Je viens d'apprendre l'état actuel de ſes affaires....

THEOPHANE (*à part.*)

Empêchons que rien n'en tranſpire dans le public..... (*haut.*) Il faut qu'on vous ait mal inſtruit.... Ai-je l'honneur d'être connu de vous, Monſieur ?

LE BANQUIER.

Je ne connois pas votre perſonne; mais peut-être ſi vous me diſiez votre nom.....

THEOPHANE.

Théophane.

LE BANQUIER.

J'ai toujours entendu parler de vous avec la plus grande considération.

THEOPHANE.

Si vous ne voulez pas donner à Adraſte, ſur ſon billet, la ſomme qu'il vous demande, voudriez-vous bien la lui donner ſur le mien?

LE BANQUIER.

Avec plaiſir.

THEOPHANE.

Ayez donc la bonté de paſſer avec moi dans mon cabinet. Je vais vous expédier tout ce qui ſera néceſſaire pour votre ſûreté. Je vous prierai ſeulement de ne rien dire de ceci à Adraſte.

LE BANQUIER.

Pourquoi?

THEOPHANE.

Il faut lui épargner la petite mortification que lui donneroit votre peu de confiance....

LE BANQUIER.

Vous êtes un ami bien généreux....

THEOPHANE.

Ne nous arrêtons pas plus longtemps.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE BANQUIER *arrive d'un côté*, & ADRASTE *de l'autre.*

ADRASTE.

JE n'ai pu trouver mon homme....

LE BANQUIER.

De cette maniere, la choſe me convient.

ADRASTE.

Ah vous voilà, Monſieur; je vous ai cherché par-tout.

LE BANQUIER.

Je ſuis bien aiſe que nous nous ſoyons rencontrés ici.

ADRASTE.

Je ſors de chez vous. Mon affaire preſſe au moins. Je puis toujours compter ſur vous ?

LE BANQUIER.

Oui, pour le préſent.

ADRASTE.

Que voulez-vous dire par-là ?

LE BANQUIER.

Rien. Oui, vous pouvez compter ſur moi.

ADRASTE.

Auriez-vous quelque défiance ſur mon compte ?

LE BANQUIER.

Point du tout.

ADRASTE.

Auroit-on cherché à vous en donner !

LE BANQUIER.

Encore moins.

ADRASTE.

Ce n'eſt pas la premiere affaire que nous ayons faite enſemble ; & vous

me trouverez dans celle-ci comme dans les autres.

LE BANQUIER.

Je n'en ai aucune inquiétude.

ADRASTE.

Il importe à ma réputation de confondre la méchanceté de ceux qui voudroient détruire mon crédit.

LE BANQUIER.

Je trouve qu'on fait tout le contraire.

ADRASTE.

Je ſais que j'ai des ennemis.

LE BANQUIER.

Vous avez auſſi des amis....

ADRASTE.

Soi-diſants. Je ne ſuis pas aſſez ſot pour y compter.... & je ſuis même fâché que vous ſoyez venu dans cette maiſon.

LE BANQUIER.

Vous devriez cependant en être bien aiſe.

ADRASTE.

Il eſt vrai que je ne devrois m'y attendre

tendre qu'à de bons procédés : mais il y a un certain homme, Monſieur, un certain homme .... je ſais que je m'en ſerois reſſenti, ſi par haſard vous lui aviez parlé.

LE BANQUIER.

Je ſuis venu tantôt demander après vous, & la perſonne à qui je me ſuis adreſſé, a fait voir le plus grand attachement pour vous.

ADRASTE.

Ce n'eſt donc pas Monſieur Théophane !

LE BANQUIER.

Théophane ?

ADRASTE.

Oui, Théophane. Celui-là ne vous auroit certainement point dit du bien de moi ; c'eſt l'ennemi le plus dangereux ....

LE BANQUIER.

Théophane votre ennemi ?

ADRASTE.

Vous vous en étonnez ?

LE BANQUIER.

Et avec raiſon.

ADRASTE.

Parce que vous croyez, ſans doute, qu'un homme de ſon état ne peut être que bienfaiſant & généreux....

LE BANQUIER.

Monſieur....

ADRASTE.

C'eſt l'hypocrite le plus à craindre que jamais j'aye trouvé parmi ſes ſemblables.

LE BANQUIER.

Monſieur....

ADRASTE.

Il ſait que je le connois, & voilà pourquoi il fait tous ſes efforts pour me nuire.

LE BANQUIER.

Que dites-vous?

ADRASTE.

Il n'y a point de ruſes qu'il n'ait employé pour me faire ſortir de cette maiſon; & il a l'art de leur donner une

tournure ſi innocente, que j'en ſuis confondu moi-même.

LE BANQUIER.

Cela va trop loin, Monſieur, & je ne puis me taire plus long-temps. Vous vous trompez de la maniere la plus injuſte....

ADRASTE.

Moi, je me trompe ?

LE BANQUIER.

Il eſt impoſſible que Théophane ſoit tel que vous vous imaginez. Apprenez tout. J'étois venu ici tantôt pour retirer la parole que je vous avois donnée. J'avois appris, par une voie ſûre, le mauvais état de vos affaires : j'ai trouvé Monſieur Théophane, à qui je n'ai pas fait difficulté de m'en ouvrir....

ADRASTE.

A Théophane ? Comme cette confidence a dû le réjouir !

LE BANQUIER.

Il a parlé pour vous on ne peut pas plus chaudement ; & ſi je vous tiens

ma premiere parole, c'eſt à lui que vous en avez l'obligation.

ADRASTE.

L'obligation ? Où ſuis-je ....

LE BANQUIER.

Il s'eſt rendu votre caution, & m'en a fait ſon billet. Il m'avoit bien défendu d'en parler à perſonne ; mais je n'ai pu entendre calomnier ſi témérairement un homme de bien. Vous enverrez toucher chez moi, quand il vous plaira, la ſomme que vous m'avez demandée. Je vous prie ſimplement de ne rien dire à Théophane de l'éclairciſſement que j'ai cru vous devoir. Il a témoigné dans cette occaſion tant de droiture & de ſincérité, qu'il faudroit qu'il fût le plus monſtrueux de tous les hommes, s'il étoit capable d'une pareille diſſimulation ..... Adieu, Monſieur.

SCENE II.

ADRASTE, (*ſeul.*)

QUEL nouvel artifice !.... Je ne puis revenir de mon étonnement.... Que faire contre un homme de ce caractere ? J'ai employé le mépris, l'offenſe.... & l'offenſe dans l'objet qui doit lui être le plus cher.... Tout eſt inutile ; il ne veut rien ſentir..... Qui peut l'endurcir à ce point ? La méchanceté, ſans doute ; l'eſpoir de laiſſer mûrir ſa vengeance.... A qui cet homme n'en impoſeroit-il pas ? Je ne ſais plus moi-même ce que je dois en penſer ; & la maniere dont il s'efforce de me faire accepter ſes bienfaits.... ah, quand il n'y auroit point de ſerpent caché ſous ces fleurs, je ne l'en haïrois que davantage ! Je le haïrois quand même il m'auroit ſauvé la vie ! Il m'a ravi un bien qui m'étoit cent fois plus précieux, & dont rien ne peut me dédommager : le cœur de Julie !....

SCENE III.

THEOPHANE, ADRASTE.

THEOPHANE.

DANS quelle violente agitation je vous trouve encore, Adraſte ?

ADRASTE.

Elle eſt votre ouvrage.

THEOPHANE.

Il eſt donc du nombre de ces effets que nous produiſons malgré nous, en tâchant d'en produire de contraires. Je ne ſouhaite rien plus ſincérement que de vous voir tranquille, j'aurois même beſoin que vous le fuſſiez, pour pouvoir vous entretenir ſur une choſe qui nous intéreſſe également l'un & l'autre.

ADRASTE.

Convenez, Théophane, que c'eſt le comble de l'habileté, que de ſavoir jouer un tour à quelqu'un de ma-

niere qu'on le mette dans le cas de ne pouvoir ou n'oſer en faire des reproches ?

THEOPHANE.

J'en conviens.

ADRASTE.

Félicitez-vous donc : vous êtes parvenu à ce ſuprême degré.

THEOPHANE.

Qu'y a-t-il donc encore ?

ADRASTE.

Je vous avois promis tantôt de payer les billets en queſtion .... (*d'un air mocqueur*) vous m'excuſerez ſi je ſuis dans l'impuiſſance de le faire à préſent. A la place de ceux que vous avez déchirés, je vais vous en faire d'autres.

THEOPHANE (*ſur le même ton.*)

Sans doute, & je ne les ai déchirés que pour que vous m'en fiſſiez de nouveaux....

ADRASTE.

Que ç'ait été votre intention ou non : vous les aurez .... Mais ne ſe-

riez-vous pas bien aiſe de ſavoir pourquoi je ne peux les payer à préſent ?

THEOPHANE.

Eh bien ?

ADRASTE.

C'eſt que je n'aime pas les cautions, Monſieur.

THEOPHANE.

Les cautions ?

ADRASTE.

Oui ; & parce que je ne veux rien recevoir de votre main droite, pour le rendre à votre main gauche.

THEOPHANE, (*à part.*)

Le Banquier m'a manqué de parole.

ADRASTE.

Me comprenez-vous, maintenant ?

THEOPHANE.

Je ne ſaurois le dire poſitivement.

ADRASTE.

Je fais l'impoſſible pour ne vous avoir aucune obligation : & vous affectez de me mettre dans le cas de paroître vous en avoir ?

THEOPHANE.

J'admire avec quel art vous préſentez tout du mauvais côté.

ADRASTE.

J'admire bien plus votre adreſſe à cacher ce mauvais côté. Je ne ſais bientôt plus moi-même ce que je dois penſer de votre conduite à mon égard.

THEOPHANE.

C'eſt que vous ne voulez pas vous rendre au ſentiment le plus naturel.

ADRASTE.

Vous voulez dire, ſans doute, que le ſentiment le plus naturel ſeroit de croire que votre démarche a été l'effet de votre généroſité & de l'intérêt que vous prenez à ma réputation ? Mais, ne vous en déplaiſe, je penſe que ce ſeroit préciſément le moins naturel.

THEOPHANE.

Et vous avez raiſon ; car eſt-il poſſible d'imaginer qu'un homme de mon état ſoit capable du moindre bon procédé ?

ADRASTE.

Dans cette circonſtance, mettons votre état à part.

THEOPHANE.

Le pourriez-vous ? . . .

ADRASTE.

Suppoſons donc que vous ne ſoyez pas un de ces hommes qui, pour ſoutenir ce qu'ils appellent la dignité de leur caractere, ſont obligés de tenir leurs paſſions auſſi ſecretes qu'il eſt poſſible, & qui à force de ſe contrefaire par préjugé de bienſéance, finiſſent par ſe faire de la diſſimulation une ſeconde nature : quand, dis-je, vous ne ſeriez pas de ces gens-là, n'êtes-vous pas au moins un homme, & par conſéquent ſenſible à l'offenſe ? Et pour dire tout en un mot ..... n'êtes-vous pas l'Amant de Julie ? & pouvez-vous n'être pas jaloux ? ....

THEOPHANE.

Je ſuis enchanté que vous touchiez ce point-là.

ADRASTE.

Ne croyez pas que je puiſſe en par-

ler avec modération .... je vous en avertis.

THEOPHANE.

Je tâcherai donc d'en apporter d'autant plus.

ADRASTE.

Vous aimez Julie, & moi je ..... je... pourquoi chercher des détours?... je vous hais à cauſe de cet amour, quoique je n'aye aucun droit ſur l'objet aimé; & vous qui y avez des droits, vous ne me haïriez pas auſſi, moi qui vous envie ces droits?

THEOPHANE.

Aſſurément je ne le devrois pas.... mais examinons les droits que vous & moi, nous avons ſur Julie.

ADRASTE.

Si ces droits dépendoient de la violence de notre amour, je vous les diſputerois peut-être .... Il eſt heureux pour vous qu'ils dépendent du conſentement d'un pere, & de l'obéiſſance d'une fille....

THEOPHANE.

Voilà juſtement de quoi je ne veux

pas qu'ils dépendent : l'amour ſeul doit en décider ; mais prenez garde qu'ici je n'entends pas parler ou du vôtre ou du mien, mais de l'amour de celle dont vous me croyez en poſſeſſion. Si vous me pouvez convaincre que Julie ſoit ſenſible à votre paſſion...

ADRASTE.

Vous conſentirez peut-être à me céder vos droits ?....

THEOPHANE.

Dites que j'y ſerois obligé.

ADRRASTE.

Avec quel mépris vous me traitez.... Vous êtes ſûr de votre fait & bien convaincu que vous ne riſquez rien....

THEOPHANE.

Ainſi vous ne pouvez donc pas me dire, ſi Julie vous aime ?

ADRASTE.

Si je le pouvois, croyez-vous que je vous aurois laiſſé ignorer ſi long-temps un avantage qui vous déchireroit le cœur ?

THEOPHANE.

Quels propos, Adraſte !... Vous

vous faites plus inhumain que vous n'êtes..... Eh bien, je vous dis donc.... moi.... que Julie vous aime.

ADRASTE.

Que dites-vous?.... Mais ce que cette nouvelle a de raviſſant, alloit me faire oublier de quelle bouche je la tiens..... Fort bien, Théophane, fort bien; triomphez! inſultez votre ennemi! Pour rendre votre raillerie plus amere, aſſurez-moi auſſi que vous n'aimez pas Julie!

THEOPHANE (*avec humeur.*)

Il n'y a pas moyen de parler raiſonnablement avec vous. (*Il veut s'en aller.*)

ADRASTE (*à part.*)

Il ſe fâche?.... Attendez donc un moment, Théophane! ce ton de colere que je vous vois pour la premiere fois, pique ma curioſité & me donne envie d'entendre ce que vous avez de raiſonnable à me dire?

THEOPHANE (*en colere.*)

Savez-vous qu'à la fin je ſuis las de vos manieres extravagantes?

ADRASTE (*à part.*)

C'eſt tout de bon....

THEOPHANE (*toujours en colere.*)

Je tâcherai de vous montrer Théophane tel que vous l'avez ſuppoſé.

ADRASTE.

Un moment ! je crois voir dans votre dépit plus de ſincérité que je n'en ai jamais vu dans votre douceur.

THEOPHANE.

Homme biſarre & ſingulier ! Faut-il donc vous reſſembler, être auſſi hautain, auſſi défiant, auſſi dur que vous, pour attirer votre miſérable confiance?

ADRASTE.

Il faut vous pardonner ce langage en faveur de ſa nouveauté.

THEOPHANE.

Il n'en ſera peut-être pas moins dangereux pour vous !

ADRASTE.

Mais..... vous achevez de me confondre.... ce que vous me diſiez tantôt, ſeroit-il ſérieux en effet ? Comment peut-on parler de choſes auſſi impor-

tantes avec autant de calme & de ſang froid ? Je vous avoue que j'ai pris tout cela pour une dériſion de votre part, & je vous prie de me répéter....

THEOPHANE.

je le fais, ne croyez pas que ce ſoit à votre conſidération.

ADRASTE.

J'y compterai davantage.

THEOPHANE.

Mais ſans m'interrompre ! ſans quoi...

ADRASTE.

Dites toujours.....

THEOPHANE.

Je vais d'abord vous donner la clef de ce que j'ai à vous dire. Mon inclination ne m'a pas moins trompé que vous la vôtre. Je connois & j'admire toutes les qualités qui ſont de Julie l'ornement de ſon ſexe ; mais .... je ne l'aime pas.

ADRASTE.

Vous ?....

THEOPHANE.

Il m'eſt égal que vous le croyiez ou non..... J'ai fait aſſez

d'efforts pour changer mon eſtime en tendreſſe ; mais tous ces efforts n'ont abouti qu'à me faire découvrir que Julie, de ſon côté, ſe faiſoit la même violence. Elle vouloit m'aimer, & ne pouvoit m'aimer. Le cœur n'écoute pas la raiſon : on peut le tyranniſer, mais on ne le force pas. A quoi bon ſe ſacrifier ſoi-même, lorſqu'on a la certitude qu'un ſacrifice auſſi cruel ne peut jamais nous procurer la tranquillité ? . . . J'eus pitié de Julie . . . . ou plutôt de moi-même : je ne ſongeai plus à réprimer le penchant qui m'entraînoit vers une autre, & j'eus la ſatisfaction de voir que Julie cédoit également au ſien. Malheureuſement il avoit pour objet un homme qui en étoit auſſi indigne qu'il l'eſt d'avoir un ami. Adraſte depuis long-temps auroit lu ſon bonheur dans les yeux de Julie, ſi Adraſte ſe poſſédoit aſſez pour obſerver de ſang froid ce qui ſe paſſe autour de lui ; mais il ne voit que la ſuperficie des choſes, & encore prend elle la couleur de ſes préventions. Depuis long-temps je méditois la maniere de vous faire connoître à l'un & à l'autre

que vous ne deviez pas me regarder comme un obſtacle à votre bonheur ; c'eſt même dans ce deſſein que je ſuis venu ici ; mais Adraſte ne ſait qu'inſulter & braver, & je l'aurois quitté ſans lui dire un ſeul mot, ſi je ne m'étois fait violence par amitié pour la perſonne que je deſire de tout mon cœur voir heureuſe..... Je n'ai plus rien à vous dire..... Adieu, Monſieur..... (*Il veut s'en aller.*)

ADRASTE.

Où allez-vous, Théophane ?.... Jugez par mon ſilence de mon étonnement !.... Il eſt de la foibleſſe humaine, de ſe laiſſer aiſément perſuader ce qu'on ſouhaite ardemment.... M'y livrerai-je ? ou rejetterai-je....

THEOPHANE.

Je ne veux pas aſſiſter à votre délibération.

ADRASTE.

Malheur à celui qui aura voulu ſe jouer de moi d'une façon ſi cruelle !

THEOPHANE.

Que le tourment de votre incertitude me venge de vous !

ADRASTE (*à part.*)

Je vais l'embarraſſer... (*haut.*) Me permettrez-vous encore un mot, Théophane?.... Comment pouvez-vous vous fâcher contre un homme qui eſt dans le doute plutôt par étonnement de ſon bonheur que par défiance?....

THEOPHANE.

Adraſte, je rougirois de m'être fâché un moment, dès que vous voulez parler raiſon.

ADRASTE.

S'il eſt vrai que vous n'aimez pas Julie, ne ſera-t-il pas néceſſaire que vous en parliez à Liſidor?

THEOPHANE.

Sans doute.

ADRASTE.

Et vous en avez l'intention?

THEOPHANE.

Et même plutôt que plus tard.

ADRASTE.

Vous voulez dire à Liſidor que vous n'aimez pas Julie?

THEOPHANE.

Quelle autre chose lui dirois-je ?

ADRASTE.

Et que vous en aimez une autre ?

THEOPHANE.

C'est même ce que je lui dirai avant toute autre chose. Je ne veux lui laisser aucun droit d'imputer à Julie la rupture de notre alliance.

ADRASTE.

Feriez-vous cet aveu dans le moment même ?

THEOPHANE.

Tout-à-l'heure.

ADRASTE (*à part.*)

Je le tiens..... Tout-à-l'heure, dites-vous ?

THEOPHANE.

Mais vous, feriez-vous la même démarche ? & diriez-vous aussi à Lisidor que vous n'aimez pas Henriette ?

ADRASTE.

J'en brûle d'impatience.

THEOPHANE.

Et que vous aimez Julie ?

ADRASTE.

En doutez-vous ?

THEOPHANE.

Eh bien, ſuivez-moi.

ADRASTE (*à part.*)

Il veut....

THEOPHANE.

Allons donc !

ADRASTE.

Réfléchiſſez-y bien.

THEOPHANE.

Et à quoi voulez-vous que je réfléchiſſe ?

ADRASTE.

Il eſt encore temps....

THEOPHANE.

N'en perdons point. Allons, venez.... (*en voulant aller le premier.*) Vous reſtez ? Vous rêvez ? Vous me regardez avec des yeux étonnés ? Que veut dire cela ?

ADRASTE, (*après une petite pauſe.*)

Théophane !...

THEOPHANE.

Eh bien ? ne ſuis-je pas prêt ?

ADRASTE (*touché.*)

Théophane !.... vous êtes peut-être un honnête homme.

THEOPHANE.

Comment cette idée vous vient-elle à préſent ?

ADRASTE.

Comment elle me vient ? Eh ! puis-je exiger une preuve plus forte que mon bonheur ne vous eſt pas indifférent ?

THEOPHANE.

Vous le reconnoiſſez bien tard.... mais vous le reconnoiſſez.... Cher Adraſte, embraſſez votre ami....

ADRASTE.

Je meurs de honte !... je ne mérite pas.... laiſſez-moi ſeul.... je vous ſuivrai bientôt....

THEOPHANE.

Je ne vous laiſſerai pas ſeul.....

Eſt-il poſſible que j'aye vaincu l'horreur que vous aviez pour moi ? que je l'aye vaincue par un ſacrifice qui me coûte ſi peu ? Ah ! Adraſte, vous ignorez encore à quel point je ſuis intéreſſé dans tout ceci. Je perdrai peut-être de nouveau votre eſtime ..... J'aime Henriette.

ADRASTE.

Vous aimez Henriette ? Ciel ! Nous pouvons donc être heureux ici en même-temps ! Pourquoi ne nous ſommes-nous pas expliqués plutôt ? O Théophane ! Théophane ! j'aurois vu votre conduite avec d'autres yeux ; vous n'auriez pas eſſuyé l'injuſtice de mes reproches.

THEOPHANE.

Oublions tout, Adraſte ! La prévention & un amour malheureux juſtifieroient des excès plus condamnables que les vôtres .... Mais que tardons-nous ?

ADRASTE.

Oui, Théophane, dépêchons-

nous .... Mais ſi Liſidor nous étoit contraire ? Si Julie en aimoit un autre ?

THEOPHANE.

Prenez courage. Voici Liſidor qui vient à nous.

SCENE IV.

LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE.

LISIDOR.

VOUS êtes des gens admirables, vous autres ! Avez-vous donc juré de me laiſſer ſeul avec votre Etranger ?

THEOPHANE.

Nous étions ſur le point de vous aller trouver.

LISIDOR.

Qu'avez-vous fait enſemble ? diſputé ? Croyez-moi une fois pour toutes ; il ne réſulte rien de vos diſputes, & vous avez raiſon tous deux .....

Par exemple, (*à Théophane*) celui-ci dit que la raiſon eſt foible, & (*à Adraſte*) celui-là dit que la raiſon eſt forte ; l'un prouve par de fortes raiſons que la raiſon eſt foible ; & l'autre prouve par de foibles raiſons que la raiſon eſt forte : tout cela ne revient-il pas au même ? Foible & fort, fort & foible : quelle différence y a-t-il donc là ?

THEOPHANE.

Pour cette fois-ci nous n'avons parlé ni de la force ni de la foibleſſe de la raiſon....

LISIDOR.

C'étoit donc de quelqu'autre choſe auſſi peu importante..... peut-être de liberté : & vous n'aurez pas oublié l'hiſtoire de l'âne qui, placé entre deux bottes de foin parfaitement égales, mourut de faim, faute de pouvoir faire un choix....

THEOPHANE.

Nous n'y avons pas penſé non plus. Nous étions occupés d'une affaire dont la déciſion dépend abſolument de vous.

LISIDOR.

LISIDOR.

De moi?

THEOPHANE.

De vous-même. Tout notre bonheur eſt entre vos mains.

LISIDOR.

Oh! vous me ferez plaiſir ſi vous le mettez, le plutôt poſſible, entre les vôtres.... Vous parlez de mes filles ſans doute?

THEOPHANE.

Oui, Monſieur, & nous ne pourrions jamais témoigner aſſez, à quel point nous ſommes ſenſibles à l'honneur de votre alliance; mais cette affaire tient encore à une grande difficulté.

LISIDOR.

Quoi?

THEOPHANE.

A une difficulté qu'il étoit impoſſible de prévoir.

LISIDOR.

Eh bien?

THEOPHANE & ADRASTE.

Il faut vous avouer....

LISIDOR.

Tous les deux à la fois ? Il faut que je vous entende l'un après l'autre.... De quoi s'agit-il, Théophane ?

THEOPHANE.

Il faut vous avouer.... que je n'aime pas Julie.

LISIDOR.

N'aime pas ?... Et vous, Adraſte ?

ADRASTE.

Il faut vous avouer.... que je n'aime pas Henriette.

LISIDOR.

N'aime pas ?..... Vous ne pas aimer, & vous ne pas aimer; cela ne ſe peut pas ! Il eſt impoſſible que dans ce moment-ci vous vous trouviez d'accord pour refuſer mes filles. Encore une fois, cela ne ſe peut pas ! vous voulez plaiſanter.

ADRASTE.

Nous ? plaiſanter ?

LISIDOR.

Ou bien il faut que la tête vous tourne. Vous ne pas aimer mes filles ?... Mais puis-je vous demander à vous, pourquoi vous ne pouvez pas aimer Julie ?

THEOPHANE.

Je ne vous diſſimulerai pas que je crois ſon cœur épris pour un autre.

ADRASTE.

Je crois, avec raiſon, que Henriette eſt dans le même cas.

LISIDOR.

Eclairciſſons ce myſtere..... Liſette ! holà, Liſette !

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LISETTE.

LISETTE.

ME voici ! qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

LISIDOR.

Dis-leur de venir ſur le champ.

LISETTE.

A qui ?

LISIDOR.

A mes filles ; n'entends-tu pas ?

LISETTE.

J'y vais. (*En ſe retournant*) Ne puis-je pas les prévenir ſur ce que vous avez à leur dire ?

LISIDOR.

Non.

LISETTE (*s'en va & revient.*)

Mais ſi elles me le demandent ?

LISIDOR.

Partiras-tu ?

LISETTE.

Je vais..... (*elle revient.*) C'eſt ſans doute quelque choſe d'important ?

LISIDOR.

Je crois, coquine, que tu veux le ſavoir avant elles !

LISETTE.

Je ne ſuis pas ſi curieuſe.

SCENE VI.

LISIDOR, THÉOPHANE, ADRASTE.

LISIDOR.

Vous m'avez confondu tout-à-coup; mais patience : je racommoderai tout cela. Je ſerois bien fâché d'aller chercher d'autres gendres. Vous étiez préciſément à mon goût, & je n'en trouverois point qui me convinſſent autant.

ADRASTE.

Vous, Monſieur, aller chercher d'autres gendres ?.... De quel malheur nous menacez-vous ?

LISIDOR.

Mais vous ne voulez pas ſans doute épouſer mes filles ſans les aimer.

THEOPHANE.

Sans les aimer ?

ADRASTE.

Nous n'avons pas dit cela !

LISIDOR.

Et qu'avez-vous donc dit ?

ADRASTE.

J'adore Julie.

LISIDOR.

Julie ? ....

THEOPHANE.

J'aime Henriette plus que moi-même.

LISIDOR.

Henriette ? ... Ouf, je reſpire .... eſt-ce là le nœud ? .... ainſi tout peut ſe racommoder par un troc ?

THEOPHANE.

Quelle bonté vous avez, Liſidor !

ADRASTE.

Vous nous permettrez donc.....

LISIDOR.

Oui, oui.... il vaut bien mieux que vous troquiez avant qu'après la noce. Si mes filles y conſentent, j'y conſens auſſi de tout mon cœur.

ADRASTE.

Nous nous flattons qu'elles ne s'y oppoſeront pas... Mais, je ſerois indigne de l'amitié que vous nous témoignez, Liſidor, ſi je ne vous faiſois pas encore un autre aveu.

LISIDOR.

Encore un autre aveu ?

ADRASTE.

Je manquerois à la probité, ſi je vous laiſſois ignorer ma ſituation.

LISIDOR.

De quoi s'agit-il ?

ADRASTE.

Mon bien eſt diſſipé au point qu'en

payant mes dettes, il ne me reſtera plus rien.

LISIDOR.

N'eſt ce que cela? Je ne t'ai pas demandé tes facultés! Je ſais que tu as été un homme de plaiſirs, & que tu as tout mangé; c'eſt pour cela même que je veux te donner ma fille, afin que tu ayes quelque choſe..... Paix! les voici. Laiſſez-moi faire.

SCENE VII.

JULIE, HENRIETTE, LISETTE, ADRASTE, THEOPHANE.

LISETTE.

VOILA Meſdemoiſelles vos filles, Monſieur, très-curieuſes, comme vous pouvez croire, de ſavoir ce que vous avez à leur ordonner.

LISIDOR.

Prenez un air gai, mes enfants; je vais vous annoncer une bonne nou-

velle : demain vos affaires ſeront terminées ; préparez-vous.

LISETTE.

Quelles affaires ?

LISIDOR.

Ce ne ſont pas les tiennes..... Allons, à demain la noce..... Eh bien ? vous voilà toutes conſternées, toutes je ne ſais comment. Qu'as-tu, Julie ?....

JULIE.

Vous me trouverez toujours ſoumiſe à vos volontés.... mais oſerois-je vous repréſenter que votre réſolution eſt bien précipitée..... Ciel ! demain ?

LISIDOR.

Et toi, Henriette ?

HENRIETTE.

Moi, mon petit Papa ? Je ſerai demain malade..... mais malade à mourir !

LISIDOR.

Remets cela à après-demain !

HENRIETTE.

Cela ne ſe peut pas ; Adraſte ſait mes raiſons.

ADRASTE.

Je ſais, belle Henriette, que vous ne m'aimez pas.

THEOPHANE.

Et vous, belle Julie, vous voulez obéir ? ... mais je vous reſpecte & je vous chéris trop ſincérement, pour ne pas vous avouer que je ſuis indigne du ſacrifice que vous conſentiriez à me faire .... Je vous rends tout ce qui vous eſt dû ; je connois tout votre mérite, & cependant je n'oſe ſentir pour vous ce que je ne veux ſentir que pour une ſeule perſonne au monde.

LISETTE.

Mais cela a bien l'air d'un refus. Il n'eſt pas permis que les hommes ſe permettent ces choſes-là. Vîte donc, Mademoiſelle Julie, parlez !

THEOPHANE.

Ce que je viens de dire ne pourroit offenſer qu'une femme vaine, & je

ſais que Julie eſt au-deſſus d'une foibleſſe....

JULIE.

Ah, Théophane, je vois que vous avez porté des regards trop perçants dans mon cœur!

ADRASTE.

Vous voilà libre, belle Julie. Je ne vous répéterai pas l'aveu que je vous ai déja fait.... que voulez-vous que j'eſpere?

JULIE.

Mon pere!.... Adraſte!... Théophane!.... ma Sœur!...

LISETTE.

Je me doute du reſte. Il faut que la grand-maman le ſache bien vîte.

(*Liſette s'en va en courant.*)

THEOPHANE.

Et vous, ma chere Henriette, que penſez-vous? Adraſte, vous le voyez, eſt un Amant infidele! Ah! ſi vous vouliez jetter les yeux ſur un plus fidele! Nous parlions tantôt d'une vengeance..... d'une vengeance innocente....

HENRIETTE.

Touchez-là, Théophane! je me venge.

LISIDOR.

Fort bien, ma fille, fort bien; tu as raiſon. As-tu oublié la maladie de demain?

HENRIETTE.

Si elle vient, je ferai dire que je n'y ſuis pas.

LISIDOR.

Vous êtes des Etres ſinguliers, vous autres! Je voulois vous aſſortir ſelon vos caracteres, donner la dévote au dévôt, la femme enjouée à l'homme du monde; point du tout! le dévôt veut l'enjouée, & l'homme diſſipé la dévote....

SCENE VIII
& derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, Madame PHILANE, LISETTE.

Madame PHILANE.

CE que je viens d'apprendre eſt-il vrai, mes enfants ?

LISIDOR.

Oui, ma Mere, & nous eſpérons que vous n'y ſerez pas contraire ?

Madame PHILANE.

Moi, j'y ſerois contraire ? Ce changement a toujours été l'objet de mes vœux. Ah Adraſte ! ah Henriette ! combien j'ai tremblé pour vous ! Vous ſeriez devenus des époux infortunés. Vous avez l'un & l'autre beſoin d'un guide qui connoiſſe mieux le vrai chemin que vous. Théophane, depuis long-temps vous avez ma bénédiction ;

mais voulez-vous avoir auſſi celle du Ciel? faites de ma chere Henriette une femme digne de vous. Et vous, Adraſte, je vous ai cru pendant un temps un homme dangereux, un méchant homme; mais je me raſſure. Qui peut aimer une perſonne pieuſe, eſt déja pieux à moitié. A l'égard d'Adraſte, c'eſt à toi que je m'en rapporte, ma chere Julie.... Tâche ſur-tout de lui faire ſentir l'injuſtice & la cruauté qu'il y a de traiter les gens de bien avec autant de mépris qu'il en a fait paroître pour Théophane....

ADRASTE.

Ah, Madame, je vous demande grace! Ne me rappellez pas des torts dont je rougis. Ciel! ſi je me trompe par-tout comme je me ſuis trompé ſur votre compte, Théophane!.... Ah quel homme, quel homme abominable je ſuis!

LISIDOR.

Ne vous l'ai-je pas dit, que vous deviendriez les meilleurs amis du monde, quand vous ſeriez beau-fre-

res ? Ce n'eſt encore là que le commencement !

THEOPHANE.

Je le répete, Adraſte ; vous êtes infiniment meilleur que vous ne le croyez vous-même, meilleur que vous n'avez voulu le paroître juſqu'ici.

Madame PHILANE (*à Liſidor.*)

Viens, mon fils, donne-moi la main : la joie m'avoit fait oublier que j'ai laiſſé Araſpe ſeul.

LISIDOR.

Allons, ma mere, allons..... Au moins, mes enfants, plus de troc ! plus de troc !

LISETTE.

Que nous ſommes à plaindre nous autres qui n'avons rien à troquer !

FIN.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

LE TRÉSOR,

COMÉDIE EN UN ACTE.

DE M. LESSING.

ACTEURS.

LÉANDRE.
STÉLÉNO.
PHILTO, Vieillard.
ANSELME.
LÉLIO, fils d'Anſelme.
MASCARILLE, Valet de Lélio.
RAPS.
UN CROCHETEUR.

La ſcene eſt dans la rue.

LE TRÉSOR, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, STÉLÉNO.

STELENO.

QUOI ſi jeune, Léandre, vous avez déja fait choix d'une Maîtreſſe ?

LEANDRE.

C'eſt préciſément parce que je ſuis jeune, que je lui plairai davantage. Au reſte, quelle eſt donc ma jeuneſſe ? Si j'avois le double de mon âge, je

pourrois avoir des enfants auſſi âgés que je le ſuis.

STELENO.

Et vous voulez que je la demande en mariage ?

LEANDRE.

Je vous en conjure, mon cher tuteur !

STELENO.

Mon cher tuteur ? Comme on devient poli, quand on eſt amoureux ! Mais ne peut-on la connoître ? Vous n'avez pas encore dit qui elle eſt.

LEANDRE.

C'eſt une perſonne adorable.

STELENO.

A-t-elle du bien ? Quelle ſera ſa dot ?

LEANDRE.

C'eſt la beauté même, & avec cela innocente..... innocente comme moi !

STELENO.

Croit-elle auſſi qu'avec le double de ſon âge elle pourroit avoir des

enfants auſſi âgés qu'elle ?..... Mais dites-moi ce qu'on lui donne en mariage.

LEANDRE.

Si vous la voyiez, vous l'aimeriez autant que moi. Un viſage charmant, une taille de Nymphe....

STELENO.

Et la dot ?

LEANDRE.

Elle a tout ce qu'il faut pour faire une femme accomplie.

STELENO.

Et la dot ?

LEANDRE.

Sa démarche eſt d'une nobleſſe, d'une aiſance!... Et on voit qu'elle doit toutes ſes graces à la nature....

STELENO.

Et la dot ?

LEANDRE.

Quand ſon viſage ne ſeroit pas le plus aimable du monde, ſon caractere & ſes manieres la feroient adorer....

STELENO.

Répondez-moi donc enfin ! C'eſt de la dot que je parle : combien lui donne-t-on en mariage ?

LEANDRE.

On trouveroit difficilement dans aucune perſonne de ſon ſexe, autant d'eſprit & de vertu....

STELENO.

Tout cela eſt bon ; mais ſa dot ?

LEANDRE.

Outre cela, Monſieur, elle eſt d'une bonne famille.... d'une excellente famille.

STELENO.

Les meilleures familles ne ſont pas toujours les plus riches. La dot ?

LEANDRE.

J'oubliois de vous dire auſſi qu'elle chante comme un ange.

STELENO.

Eh, morbleu ! me ferez-vous demander cent fois la même choſe ? Je veux ſavoir, avant toute autre choſe, quelle eſt la dot.

LEANDRE.

Je l'ai entendue chanter hier ſoir, pour la premiere fois....

STELENO.

C'eſt trop vous moquer de votre tuteur. Si vous ne voulez pas me répondre, paſſez votre chemin, & laiſſez-moi paſſer le mien.

LEANDRE.

Ne vous fâchez pas, mon cher tuteur; je vais répondre à votre queſtion.

STELENO.

Faites-le donc!

LEANDRE.

Que me demandiez-vous?..... Vous me demandiez, je crois, ſi elle étoit bonne économe?..... On ne peut pas davantage! Ce ce ſera un tréſor pour un mari.

STELENO.

C'eſt quelque choſe: cependant ce n'eſt pas encore ce que je vous demandois..... Je voulois ſavoir ſi elle eſt

riche, ſi elle aura une bonne dot. M'entendez-vous ?

LEANDRE (*triſtement.*)

Une dot ?

STELENO.

Oui, une dot ! Je parie que vous n'avez ſeulement pas ſongé à vous en informer ..... O jeuneſſe ! jeuneſſe ! Eh bien, ſi vous ne ſavez pas encore combien on donnera en mariage à votre maîtreſſe, allez le demander ; alors nous parlerons ſérieuſement de cette affaire.

LEANDRE.

Je n'ai pas été ſi étourdi que vous le croyez ; je m'en ſuis informé, & je peux vous dire ce qu'il en eſt.

STELENO.

Vous ſavez donc ce qu'elle aura ?

LEANDRE.

A peu de choſe près.

STELENO.

Et combien ?

LEANDRE.

Cela n'eſt pas trop conſidérable.

STELENO.

Voyons! Vous êtes riche de votre côté; ainſi.....

LEANDRE.

Vous êtes un homme adorable, mon cher tuteur! Comme vous dites très-bien, je ſuis aſſez riche pour paſſer quelque choſe ſur ce point....

STELENO.

Aura-t-elle à-peu-près la moitié de ce que vous avez?

LEANDRE.

Pas tout-à-fait.

STELENO.

Le tiers?

LEANDRE.

Pas tout-à-fait non plus.

STELENO.

Le quart?

LEANDRE.

Pas encore.

STELENO.

C'eſt donc le huitieme ? Cela feroit aux environs de huit ou dix mille francs : ce n'eſt pas beaucoup pour ſe mettre en ménage.

LEANDRE.

Je vous ai déja dit qu'elle n'avoit pas beaucoup .... pas beaucoup ....

STELENO.

Mais enfin, elle a quelque choſe. Combien donc ?

LEANDRE.

Peu, mon cher tuteur.

STELENO.

Eh bien, ce peu ? ....

LEANDRE.

Oh ! très peu .... très-peu ....

STELENO.

Enfin, ce peu a un nom.

LEANDRE.

Ce peu, Monſieur Stéléno, ce peu eſt.... eſt rien.

STELENO.

Rien du tout?.... Mais y penſez-vous, Léandre, de vouloir prendre pour femme une fille qui n'a rien du tout?

LEANDRE.

Rien du tout? Elle a tout ce qui fait une femme accomplie; il ne lui manque de l'argent.

STELENO.

C'eſt-à-dire qu'elle ſeroit une femme accomplie, ſi elle avoit encore ce qui fait une femme accomplie..... Mais peut-on ſavoir, au moins, comment s'appelle cette belle Mendiante?

LEANDRE.

Mendiante? Quel nom! Ah, Monſieur Stéléno, ſi le mérite donnoit l'opulence, ce ſeroit elle qui ſeroit riche, & nous, nous ſerions les pauvres.

STELENO.

Dites-moi donc comme elle s'appelle ?

LEANDRE.

Camille.

STELENO.

Camille ? La ſœur de ce libertin de Lélio ?

LEANDRE.

Elle-même. On dit que ſon pere eſt le plus honnête homme du monde.

STELENO.

Il l'eſt en effet, ou il l'a été ; car il y a neuf ans qu'il eſt parti d'ici, & depuis quatre à cinq on n'a point eu de ſes nouvelles. Il eſt mort vraiſemblablement, & c'eſt un bonheur pour lui ; le chagrin de voir le déſordre de ſa famille, l'auroit également tué.

LEANDRE.

Vous le connoiſſiez donc beaucoup ?

STELENO.

Il étoit le plus ancien & le plus cher de mes amis.

LEANDRE.

Et vous vous montrez ſi cruel envers ſa fille ? Vous voulez m'ôter la gloire & la ſatisfaction de la remettre dans une ſituation qui ſoit digne d'elle ?

STELENO.

Léandre, ſi vous étiez mon fils, je ne balancerois pas un moment ; mais vous n'êtes que mon pupille. Parvenu à un âge plus mûr, vous pourriez changer d'inclination, vous repentir de ce que vous auriez fait, & le blâme en retomberoit ſur moi.

LEANDRE.

Mon inclination changeroit ? Je pourrois ceſſer d'aimer Camille ? Je.....

STELENO.

Attendez que vous ſoyez devenu votre maître ; alors vous ferez ce que vous jugerez à propos. Si Camille étoit encore dans l'état d'aiſance où ſon pere l'avoit laiſſée : ſi ſon frere n'avoit pas tout diſſipé : ſi le vieux Philto à qui Anſelme avoit confié le ſoin de ſes enfants, n'en avoit pas abuſé pour

les ruiner, vous me verriez moi-même faire tous mes efforts pour vous assurer la possession de Camille ; mais les choses étant comme elles sont, je ne dois pas m'en mêler.

LEANDRE.

Mon cher Monsieur Stéléno ....

STELENO.

Vous cherchez en vain à m'ébranler ; je vous ai dit mon dernier mot. Quand je vous ai rencontré, j'allois chez Philto, qui est mon ami, lui faire des reproches sur sa conduite avec Lélio. Il vient d'acheter de ce jeune dissipateur la maison de son pere, qui étoit l'unique bien qui restoit à ces malheureux enfants. Cela va trop loin & devient inexcusable..... Allez m'attendre au logis, Léandre ; à mon retour, nous pourrons encore causer de cette affaire.

LEANDRE.

J'y vais dans l'espérance de vous voir revenir avec des sentiments plus

favorables pour moi.. Serez-vous bientôt de retour ?

STELENO.

Je vous le promets.

SCENE II.

STELENO, (*seul.*)

Je sais qu'on ne gagne rien en disant aux gens leurs vérités, & qu'on risque de se brouiller avec eux en les éclairant sur leurs torts. N'importe. Je ne veux plus rien avoir de commun avec un homme capable d'un mauvais procédé..... Qui m'auroit jamais dit que Philto, lui en qui j'avois une si entiere confiance.... Le voilà justement qui vient vers moi....

SCENE III.

PHILTO, STÉLÉNO,

STELENO.

BON jour, Monſieur Philto.

PHILTO.

Eh, vous voilà, Monſieur Stéléno ! Comment cela va-t-il, mon ancien, mon cher ami ? Où alliez-vous ?

STELENO.

J'allois chez vous.

PHILTO.

Chez moi ? Voulez-vous que j'y retourne avec vous ?

STELENO.

Cela n'eſt pas néceſſaire ; il m'eſt égal de vous parler dans votre maiſon ou dans la rue ; d'ailleurs, j'aime encore mieux vous parler en plein air : je craindrai moins la contagion.

PHILTO.

Que voulez-vous dire par là ? Eſt-ce que j'ai été attaqué de la peſte depuis que je ne vous ai vu ?

STELENO.

De quelque choſe de pire encore.... O Philto, Philto ! Etes-vous le vertueux Philto que toute la ville a compté juſqu'ici au nombre de ſes plus honnêtes citoyens ?

PHILTO.

Voilà un excellent début ! Comment me le ſuis-je attiré ?

STELENO.

Ignorez-vous comme on parle de vous dans toute la ville ? On ne prononce plus votre nom ſans l'accompagner des épithetes de trompeur, d'uſurier, de fripon....

PHILTO.

J'en ſuis fâché ; mais que voulez-vous que j'y faſſe ? Il faut laiſſer parler le monde. Je ne puis empêcher qu'on ne penſe & qu'on ne diſe de moi des

choſes déſavantageuſes ! Il me ſuffit d'être convaincu intérieuremeet qu'on me fait injuſtice.

STELENO.

Quoi, vous êtes indifférent à ces choſes là ? Je ne le ſuis pas tant pour vous, quand je les entends. Croyez-vous que votre ſang froid vous juſtifie ? On eſt ſouvent modéré, parce qu'on ſent bien qu'on n'eſt pas en droit de s'emporter..... Si quelqu'un parloit de moi ſur ce ton-là ..... je crois que je lui tordrois le cou ..... Auſſi n'y donnerai-je jamais priſe par mes actions.

PHILTO.

Me direz-vous quels ſont les crimes qu'on m'impute ?

STELENO.

Il faut que votre conſcience ſoit déja bien familiariſée avec le mal, puiſque vous ne vous les rappellez pas vous-mêmê .... Dites-moi, Philto, Anſelme étoit-il votre ami ?

PHILTO.

Il l'étoit & l'eſt encore, quelqu'éloignés que nous ſoyons l'un de l'autre. Ne ſavez-vous donc pas qu'à ſon départ il me confia ſon fils & ſa fille ? M'auroit-il commis un pareil dépôt, s'il ne m'avoit pas cru ſon ami ?

STELENO.

Pauvre Anſelme, que tu t'es trompé !

PHILTO.

Je ne le penſe pas comme vous.

STELENO.

Non ? Eh bien, quand j'aurai un fils que je voudrai voir courir à ſa ruine, je ne manquerois pas de le remettre entre vos mains. Vous avez fait un joli garçon de Lélio !

PHILTO.

Allez-vous mettre ſur mon compte une choſe dont vous-même m'avez juſtifié autrefois ? Tous les excès de Lélio ont été commis à mon inſu ; & quand ils ſont venus à ma connoiſ-

ſance, il étoit trop tard pour y remédier.

STELENO.

Je ne crois plus rien de tout cela : votre dernier trait vous démaſque.

PHILTO.

Quel trait ?

STELENO.

A qui Lélio vient-il de vendre ſa maiſon ?

PHILTO.

A moi.

STELENO.

Vous pouvez arriver quand il vous plaira, Seigneur Anſelme ! Vous aurez le plaiſir de coucher dans la rue.... Ah Philto !....

PHILTO.

Ne l'ai-je pas payée trois mille écus ?

STELENO.

Elle vous coûte auſſi votre réputation d'honnête homme.

PHILTO.

J'ai donc eu tort de l'acheter ?

STELENO.

STELENO.

Deviez-vous rien acheter de Lélio ? Donner de l'argent à un homme comme celui-là, n'eſt-ce pas donner les armes entre les mains d'un furieux ? N'eſt-ce pas s'aſſocier avec lui pour ruiner ce pauvre pere ?

PHILTO.

Mais Lélio avoit un beſoin indiſpenſable de cet argent. Il lui en falloit au moins la moitié pour le mettre à l'abri de l'ignominie de la priſon ; & ſi je n'avois pas acheté la maiſon, un autre l'auroit achetée.

STELENO.

Un autre auroit fait ce qu'il auroit voulu..... Mais ne cherchez pas à vous excuſer ; on ne devine que trop votre motif. La maiſon vaut au moins quatre bons mille écus ; on la donnoit pour trois mille, & vous vous êtes hâté de profiter du bon marché. J'aime l'argent auſſi bien que vous, Philto, mais je perdrois plutôt cette main que voilà, que d'en acquérir d'une façon ſi honteuſe ! Je ne voudrois pas d'un

million à ce prix. Pour finir en un mot, je vous renonce pour mon ami.

PHILTO.

Vous me pouſſez à bout, Stéléno, & je crois qu'à force d'injures vous me forcerez enfin à vous révéler un ſecret que perſonne n'auroit été capable de m'arracher.

STELENO.

Je ne penſe pas que vous ayiez de l'inquiétude ſur ce que vous pourrez me confier ?

PHILTO.

Prenez bien garde qu'on ne nous écoute. Ne voyez-vous perſonne aux fenêtres ?

STELENO.

C'eſt donc un ſecret bien important ? Je ne vois perſonne.

PHILTO.

Ecoutez. Le même jour qu'Anſelme partit, il me prit en particulier & me conduiſit en un certain endroit de

ſa maiſon, en me diſant : Mon cher Philto, ſuis moi ; j'ai encore une choſe à te communiquer. Dans ce..... Je vois venir quelqu'un : attendons qu'il ſoit paſſé....

STELENO.

Il eſt paſſé.

PHILTO.

Ici, ſous cette voute, dans un de ces..... Paix ! je vois encore venir quelqu'un....

STELENO.

C'eſt un enfant.

PHILTO.

Les enfants ſont curieux !

STELENO.

Il eſt parti.

PHILTO.

Sous un de ces pavés, dit-il, j'ai... Je vois courir quelque choſe....

STELENO.

C'eſt un chien.

PHILTO.

Cela a des oreilles!.... J'ai, dit-il, (*Il regarde de côté & d'autre avec inquiétude.*) enfoui quelqu'argent comptant.

STELENO.

Quoi?

PHILTO.

St! On ne répete pas deux fois ces choſes-là.

STELENO.

De l'argent comptant? un tréſor?

PHILTO.

Oui, vous dis-je..... Il m'a fallu, continua-t-il, économiſer pendant bien long-temps, pour amaſſer cette ſomme. Combien elle m'a coûté! Je pars, mon ami; je laiſſe à mon fils de quoi vivre honnêtement, & je ne lui doi rien de plus. Il a toutes ſortes de diſpoſitions à devenir un libertin; & plus il auroit d'argent, plus il en dépenſeroit. Que me reſteroit-il pour ma fille? Mon voyage eſt long & périlleux; qui ſait, ſi j'en reviendrai?

Avant de l'entreprendre, je veux pourvoir à tout. Je deſtine une telle partie de cette ſomme pour la dot de Camille, ſi pendant mon abſence il ſe préſente une bonne occaſion de la marier; le reſte eſt à mon fils, mais à condition que tu ne le lui remettras avant d'être ſûr que je ſuis mort. Juſque-là je te conjure, mon cher Philto, de n'en rien faire ſavoir à Lélio, & je te demande le même ſecret à l'égard de tout le monde. Je promis tout à mon ami, & je confirmai ma promeſſe par un ſerment.... A préſent dites-moi, Stéléno, ce que je devois faire, quand j'appris que Lélio vouloit à toute force vendre cette maiſon, cette même maiſon où eſt le tréſor?

STELENO.

Qu'entends-je! La choſe change bien de face.

PHILTO.

Lélio avoit fait afficher la maiſon préciſément lorſque j'étois à la campagne.

STELENO.

Il vouloit profiter de votre abſence!

PHILTO.

Je revins à la ville fort effrayé. Je ne ſavois quel parti prendre. Devois-je trahir mon ami & indiquer le tréſor à ſon libertin de fils ? ou devois-je laiſſer paſſer la maiſon en des mains étrangeres d'où Anſelme, peut-être, n'auroit jamais pu la retirer ? Enlever le tréſor, étoit une choſe impraticable. En un mot, je ne vis d'autre expédient que celui d'acheter la maiſon moi-même, pour ſauver l'un & l'autre. Vous voyez que je ne fais aucun uſage de la maiſon ; j'en ai délogé le fils & la fille, & elle reſte inhabitée. Qu'Anſelme arrive demain, je l'en mettrai en poſſeſſion, & perſonne n'y entrera plus que lui. J'ai bien prévu que le monde parleroit & me calomnieroit ; mais après tout, j'ai cru qu'il valoit mieux paſſer pendant quelque temps pour moins honnête homme, que de l'être en effet.... Maintenant ſuis-je encore à vos yeux un vieux trompeur, un uſurier ?

STELENO.

Vous êtes un homme reſpectable ;

c'eſt moi qui ſuis un fou .... Je ſuis honteux de ma ſotte crédulité, & je vous en demande bien ſincérement pardon.

PHILTO.

Je ne me fâche pas des injuſtices où je vois une intention droite. Vous venez de me prouver que ma réputation vous étoit chere, & je vous en remercie. Vous y auriez été moins ſenſible, ſi vous n'aviez pas été véritablement mon ami.

STELENO.

Je ſuis indigné contre moi ....

PHILTO.

Et de quoi?

STELENO.

Je ne me conſole pas d'avoir pu douter un moment de votre probité.

PHILTO.

Et moi je vous en aime davantage, d'en avoir agi avec tant de franchiſe à mon égard. On ne ſauroit faire aſſez

de cas d'un ami qui a le courage de nous dire en face ce qu'il connoît de repréhenſible en nous. Je vous conjure de me continuer le même intérêt....

STELENO.

Vous m'enchantez! Touchez-là! Nous ſommes amis, & nous le ſerons pour toujours.

PHILTO.

De tout mon cœur!... Avez-vous quelqu'autre choſe à me dire?

STELENO.

Je ne crois pas..... mais oui! (*à part.*) Peut-être puis-je donner à mon pupille une joie à laquelle il ne s'attend pas.

PHILTO.

De quoi s'agit-il?

STELENO.

Ne m'aviez-vous pas dit qu'une partie de cet argent caché étoit deſtinée pour la dot de Camille?

PHILTO.

Oui.

STELENO.

A combien peut-elle monter ?

PHILTO.

A ſix mille écus.

STELENO.

Cela n'eſt pas mauvais. Et s'il ſe trouvoit un parti ſortable pour Camille, ſeriez-vous d'humeur à donner votre conſentement ?

PHILTO.

Si ce parti lui convenoit, pourquoi pas ?

STELENO.

Par exemple ; que penſeriez-vous de mon pupille ?

PHILTO.

Le jeune Léandre ? Auroit-il des vues ſur Camille ?

STELENO.

Il en eſt ſi éperdument amoureux,

qu'il aimeroit mieux l'épouſer aujourd'hui que demain, dût-elle ne pas lui apporter un ſou.

PHILTO.

C'eſt aimer en effet ! Votre propoſition me plaît fort, & ſi vous parlez ſérieuſement ....

STELENO

Très-ſérieuſement !

PHILTO.

Oui ; mais Camille a-t-elle du goût pour Léandre ?

STELENO.

Ce que je peux vous dire, c'eſt qu'il la déſire fort ; & quand vingt mille écus en veulent épouſer ſix mille, les ſix mille, je penſe, ne ſeront pas aſſez fous pour rebuter les vingt mille. La fille d'Anſelme ſait compter, ſans doute ?

PHILTO.

Je crois que ſi le pere revenoit aujourd'hui, il ne pourroit pas ſouhaiter lui-même un meilleur parti pour

ſa fille. J'en fais mon affaire ; regardez cela comme une affaire faite.

STELENO.

Pourvu que les ſix mille écus ſoient une choſe faite auſſi.

PHILTO.

Vous me faites penſer à la plus grande difficulté.... Faudroit-il que Léandre eût les ſix mille écus ſur le champ ?

STELENO.

Pas abſolument ; mais auſſi ne faudroit-il pas qu'il eût Camille ſur le champ non plus.

PHILTO.

Dites-moi vous-même ce qu'il faut que je faſſe. Si je donne ſix mille écus, où dirai-je que je les ai pris ? Si j'avoue la vérité, on n'ôtera jamais à Lélio la perſuaſion qu'où il y avoit ſix mille écus cachés, il n'y en ait pas encore d'autres. Si je dis que je donne cet argent de ma bourſe, voilà de quoi faire recommencer les mauvais propos ; on ne manqueroit pas de dire

que je ne ſerois pas ſi généreux, ſi ma conſcience ne me reprochoit rien ....

STELENO.

Cela pourroit bien arriver.

PHILTO.

Ne ſeroit-il pas mieux de laiſſer l'affaire de la dot juſqu'au retour d'Anſelme ? Léandre peut toujours compter ſur cette ſomme.

STELENO.

Léandre, comme je vous l'ai déja dit, n'y feroit pas attention ; mais moi, mon cher Philto, qui ſuis ſon tuteur, je dois craindre la médiſance & la calomnie auſſi bien que vous. Oui, oui, diroit-on ; le jeune pupille eſt en bonnes mains ! On lui donne une fille qui n'a rien ; Stéléno entend ſes affaires ; il ſait que des comptes tels que ceux qu'il a avec Léandre ne ſe rendent pas aiſément, & il s'eſt fait une médiatrice qui fermera les yeux à ſon mari, quand il faudra débrouiller les affaires .... Je n'aimerois pas de pareilles gloſſes.

PHILTO.

Vous avez raiſon..... Mais comment parer à cela?... Rêvez-y un peu....

STELENO.

Rêvez-y auſſi.

PHILTO.

Mais ſi nous....

STELENO.

Quoi?

PHILTO.

Cela ne vaut rien.

STELENO.

Ecoutez : je croirois..... cela ne vaut rien non plus.

PHILTO & STELENO (*enſemble, après avoir rêvé quelque temps.*)

Ne pourroit-on pas....

PHILTO.

Quel étoit votre avis?

STELENO.

Qu'alliez-vous dire?

PHILTO.

Parlez toujours.

STELENO.

Dites toujours.

PHILTO.

Je veux ſavoir auparavant votre idée.

STELENO.

Et moi la vôtre ..... la mienne n'eſt pas encore digérée.

PHILTO.

Et la mienne .... Ma foi, la mienne m'eſt échappée.

STELENO.

Attendez un moment... j'y ſuis...

PHILTO.

Voyons.

STELENO.

Si nous trouvions quelque drôle qui eût aſſez d'eſprit & d'effronterie pour bien ſoutenir un menſonge....

PHILTO.

A quoi nous ſerviroit-il ?

STELENO.

Il faudroit qu'il ſe déguiſât, & qu'il feignît qu'il arrive de quelque pays éloigné....

PHILTO.

Eh bien ?...

STELENO.

Qu'il dît qu'il a vu Anſelme....

PHILTO.

Enſuite ?...

STELENO.

Qui lui a donné des lettres, une pour ſon fils & une pour vous.

PHILTO.

Et alors ?...

STELENO.

Ne voyez-vous pas encore où j'en veux venir ? Dans la lettre pour Célio nous ferions dire à Anſelme qu'il n'eſ-

pere pas revenir de ſitôt ; qu'en attendant ſon retour, il l'exhorte à vivre d'économie & à ne point faire de folles dépenſes, & autres choſes de cette nature ; mais dans la lettre qui ſeroit pour vous, nous lui ferions dire qu'eu égard à l'âge de ſa fille, & deſirant la trouver établie, il vous envoie une telle ſomme pour ſa dot, en cas que vous trouviez à la marier convenablement.

PHILTO.

Et ce drôle feroit ſemblant d'apporter l'argent deſtiné à l'établiſſement de Camille ?

STELENO.

Juſtement !

PHILTO.

Ma foi, la choſe eſt faiſable..... Mais Lélio connoît l'écriture de ſon pere & ſon cachet.....

STELENO.

Il y a mille choſes à répondre aux difficultés que vous vous faites. Soyez

tranquille.... Je penſe en ce moment à un garnement qui jouera ce rôle à merveille.

PHILTO

A la bonne heure ! Allez donc vous concerter avec lui ; moi, de ce pas, je vais préparer l'argent. J'en avancerai du mien en attendant que je trouve un moment favorable pour le tirer en ſûreté de la cave.

STELENO.

Allez, allez ; dans une demi-heure mon homme ſera chez vous.

PHILTO (*ſeul.*)

Il m'eſt aſſez déſagréable à mon âge, d'avoir recours à des ſtratagêmes ſi éloignés de mon goût, & c'eſt à cauſe de ce libertin de Lélio.... Mais ne le voilà-t-il pas lui-même avec ſon maître en fait de fourberies ? Ils ont l'air affairé ; ſans doute que quelque créancier les talonne. (*Il ſe met un peu à l'écart.*)

*

SCENE IV.

LÉLIO, MASCARILLE.

LELIO.

ET ce seroit-là le reste de trois mille écus ? (*Il compte.*) Dix, vingt, trente, quarante, cinquante-cinq .... Quoi ! cinquante-cinq écus de reste ?

MASCARILLE.

Cela me paroît inconcevable à moi-même. Voyons, Monsieur, que je compte aussi. (*Lélio lui remet l'argent.*) Dix, vingt, trente, quarante, quarante-cinq, & pas un liard avec. (*Il lui rend l'argent.*)

LELIO.

Quarante-cinq ? Tu veux dire cinquante-cinq.

MASCARILLE.

Je crois savoir compter aussi bien que vous.

LELIO (*après avoir compté tout bas.*)

Ah! ah! Monſieur l'eſcamoteur! Heureuſement vous n'avez pas encore porté vos mains à vos poches. Avec votre permiſſion, voyons un peu.....

MASCARILLE.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice?

LELIO.

Votre main, Monſieur Maſcarille?...

MASCARILLE.

Fy donc, Monſieur!

LELIO.

Je vous en prie....

MASCARILLE.

Fy donc, encore une fois, Monſieur; je rougis....

LELIO.

Tu rougis? Ce ſeroit quelque choſe de nouveau.... Allons, ſans tant de façons; montre-moi tes mains.

MASCARILLE.

Vous me faites rougir, vous dis-je, Monſieur Lélio; ma foi.... je ne les ai pas encore lavées aujourd'hui.

LELIO.

Ah, nous y voilà donc! Il n'eſt pas ſurprenant que tout s'attache à la craſſe. (*Il lui ouvre la main, & trouve deux pieces d'or entre ſes doigts.*) Tu vois, mon ami, combien la propreté eſt une vertu néceſſaire. On pourroit te prendre pour un fripon, tandis que dans le fond tu n'es qu'un cochon.... Mais ſérieuſement, ſi ſur chaque cinquantaine d'écus il s'en eſt attaché dix dans tes doigts..... ſur les trois mille écus dont tu as eu le maniement, il doit en être reſté ſix cent dans ta bourſe.

MASCARILLE.

Je n'aurois jamais cru qu'un diſſipateur ſût ſi bien compter!

LELIO.

Et malgré cela je ne vois pas encore le compte de mes trois mille écus.

MASCARILLE.

Je vous en aurai bientôt montré l'emploi.... Premiérement, pour acquitter le billet à ordre que vous aviez été condamné à payer.....

LELIO.

Cela ne fait pas encore la ſomme.

MASCARILLE.

A Mademoiſelle votre ſœur, pour l'entretien du ménage.....

LELIO.

C'eſt une bagatelle.

MASCARILLE.

A Monſieur Stiletti, pour des huîtres & du vin d'Italie....

LELIO,

C'eſt une affaire de cent vingt écus.

MASCARILLE.

Pour acquit de pluſieurs dettes d'honneur.

LELIO.

Elles ne montoient guere à une plus groſſe ſomme.

MASCARILLE.

Encore une autre eſpece de dettes d'honneur, mais qui n'ont pas été faites au jeu .... A la bonne & complaiſante Madame Lelane & à ſes bonnes & complaiſantes nieces.

LELIO.

Je mets cent écus pour cet article; on a bien des rubans pour cent écus.

MASCARILLE.

Mais votre tailleur....

LELIO.

A-t-il été payé?

MASCARILLE.

Ah! c'eſt vrai, c'eſt vrai; il n'eſt pas encore payé.... Et moi....

LELIO.

Mais vraiment, il faudroit que je

miſſe pour toi plus que pour le billet, plus que pour Stiletti, & plus que pour Madame Lelane tout enſemble!

MASCARILLE.

Non, non, Monſieur .... Et moi, allois-je avoir l'honneur de vous dire, je ne ſuis pas encore payé. Il m'eſt dû ſept années entieres de mes gages.

LELIO.

Mais en revanche tu as eu la permiſſion de me tromper de toutes les manieres pendant ſept années, & tu as ſu ſi bien profiter de cette permiſſion ....

PHILTO (*s'approche d'eux.*)

Que le maître ſera bientôt obligé d'endoſſer la livrée à ſon tour, & de ſervir ſon valet.

MASCARILLE.

Quelle prophétie! Je crois qu'elle vient du ciel. (*En ſe retournant.*) Ha, ha! Monſieur Philto, venoit-elle de vous? Je vous aime trop pour vous ſouhaiter le ſort des nouveaux prophetes.... Mais puiſque vous avez

entendu tout ce que nous avons dit, ne convenez-vous pas qu'il eſt bien dur pour un pauvre malheureux domeſtique après ſept ans de ſervice ....

PHILTO.

C'eſt à la potence que tu devrois trouver ton ſalaire ..... Monſieur Lélio, j'ai un mot à vous dire.

LELIO.

Pourvu que ce ne ſoit pas des reproches, Monſieur Philto! Je peux bien les mériter, mais ils viendroient trop tard.

PHILTO.

Monſieur Léandre vient de faire demander votre ſœur en mariage par Monſieur Stéléno, ſon tuteur.

LELIO.

Je regarde cela comme un grand bonheur.

PHILTO.

C'en ſeroit un en effet; mais il eſt queſtion d'une dot. Stéléno ne croyoit pas

pas que vous aviez tout dissipé ; & dès que je l'en ai eu instruit, il a retiré sa parole.

LELIO.

Que dites-vous ?

PHILTO.

Je dis que vous avez fait votre malheur & celui de votre sœur. Elle ne s'établira jamais, & vous en serez la cause.

MASCARILLE.

Non par sa faute, mais par celle d'un vieil avare. Que le Diable puisse emporter tous les tuteurs intéressés, & (*En regardant Philto.*) tous ceux qui leur ressemblent. Faut-il donc qu'une fille ait de l'argent pour devenir l'honnête femme d'un honnête homme ? En tout cas je sais bien quelqu'un qui pourroit lui faire une dot. Il y a de certaines gens qui achetent de certaines maisons à fort bon marché....

LELIO (*pensif.*)

Malheureuse Camille !... Que ton frere est coupable !

MASCARILLE.

Monſieur Philto, un petit ſurplus de mille écus ſur l'acquiſition de la maiſon !...

LELIO.

Adieu, Lélio ; ma nouvelle paroît vous faire faire de ſérieuſes réflexions : je ne veux pas les troubler.

MASCARILLE.

Ni en faire, n'eſt-ce pas ? Autrement le petit ſurplus pourroit fournir matiere à d'excellentes réflexions....

PHILTO.

Prends garde que mon ſurplus ne ſoit pas de ton goût ! (*Il s'en va.*)

SCENE V.

MASCARILLE, LÉLIO.

MASCARILLE.

QU'EST-CE que ceci deviendra? Je ne vous ai jamais vu l'air ſi ſombre, même en perdant votre argent..... Parions que je devine ce qui vous fait rêver?.... Vous regrettez que votre ſœur n'épouſe pas le riche Léandre, parce que vous auriez eu un excellent beau-frere à plumer.

LELIO (*toujours réveur.*)

Ecoute, Maſcarille....

MASCARILLE.

Eh bien.... Mais, je ne peux pas vous entendre penſer; il faut que vous parliez.

LELIO.

Veux-tu réparer par une ſeule bonne

action, toutes les friponneries que tu m'as faites dans ta vie ?

MASCARILLE.

Voilà une ſinguliere queſtion ! Pour qui me prenez-vous donc, Monſieur ? Pour un fripon qui eſt homme de bien, ou pour un homme de bien qui eſt fripon ?

LELIO.

Je te prends, mon cher Maſcarille, pour un homme qui pourroit bien me prêter quelques milliers d'écus, s'il vouloit me prêter ce qu'il m'a volé.

MASCARILLE.

Et que feriez-vous de ces quelques milliers d'écus ?

LELIO.

Je les donnerois en mariage à ma ſœur, & puis..... je me caſſerois la tête d'un coup de piſtolet.

MASCARILLE.

Vous vous caſſeriez la tête d'un coup de piſtolet ?..., Ce ſeroit une

vilaine façon de m'emporter mon argent. Cependant..... (*Il fait ſemblant de rêver.*)

LELIO.

Tu ſais combien j'aime ma ſœur. Il n'y a point d'efforts dont je ne ſois capable, pour réparer le tort que va lui faire mon inconduite.... Laiſſe-toi toucher, ne me refuſe pas le ſecours....

MASCARILLE.

Vous me prenez par mon foible. J'ai un penchant diabolique à la généroſité; & les ſentiments fraternels que vous montrez, Monſieur Lélio..... en vérité, j'en ſuis enchanté, attendri.... C'eſt auſſi quelque choſe de bien noble & de bien touchant..... Mademoiſelle votre ſœur en eſt digne aſſurément, & je me ſens porté.....

LELIO.

Que je t'embraſſe, mon cher Maſcarille; Dieu veuille que tu m'aies volé beaucoup, afin que tu puiſſes me le prêter. Je ne t'aurois pas cru le

cœur ſi bon..... Dis-moi donc ce que tu peux me prêter....

MASCARILLE.

Je vous prête, Monſieur....

LELIO.

Ne m'appelle pas Monſieur; appelle-moi ton ami : je te regarderai toute ma vie comme le meilleur des miens.

MASCARILLE.

A Dieu ne plaiſe ! Un ſi petit ſervice ne me fera pas oublier le reſpect que je vous dois.

LELIO.

Tu ne te contentes pas d'être généreux ? tu es modeſte auſſi ?

MASCARILLE.

Vous allez me rendre tout confus.... Je vous prête donc pour l'eſpace de dix ans....

LELIO.

Pour dix ans ? Quel excès de bonté !

Je ne te demande que cinq ans, Maſcarille, & même deux ans, ſi tu veux. Prête-moi ſeulement, & mets le terme du payement auſſi court que tu jugeras à propos.

MASCARILLE.

Eh bien, je vous prête donc pour quinze ans.....

LELIO.

Je vois bien qu'il faut te laiſſer faire, obligeant Maſcarille....

MASCARILLE.

Pour quinze ans, je vous prête, ſans rente....

LELIO.

Sans rente? Voilà ce que je n'accepterai jamais! Il faut que tu prennes, au moins, quarante pour cent de ce tu me prêteras....

MASCARILLE.

Sans aucune rente!...

LELIO.

Me crois-tu aſſez lâche pour abuſer

à ce point de ta bonté ? Si tu veux te contenter de trente pour cent, je regarderai cela comme une preuve du plus grand désintéressement.

MASCARILLE.

Sans rente, dis-je ....

LELIO.

Tu n'y penses pas, Mascarille ! accepte, au moins, vingt pour cent : c'est ce que prend le Juif le plus chrétien.

MASCARILLE.

Enfin, sans rente, ou ....

LELIO.

Soit.

MASCARILLE.

Ou je ne prête rien du tout !

LELIO.

Puisque tu ne veux pas absolument mettre des bornes à ton amitié ....

MASCARILLE.

Sans rente !....

LELIO.

Sans rente ?... Je dois rougir.... Eh bien, tu me prêtes donc pour quinze ans, ſans rente, la ſomme....

MASCARILLE.

Je vous prête pour quinze ans, les cent ſoixante & quinze écus que vous me devez pour mes gages de ſept années.

LELIO.

Quoi ? Les cent ſoixante écus que je te dois déja....

MASCARILLE.

Font tout mon bien, Monſieur ; & je vous les laiſſe, de tout mon cœur, encore pour quinze ans, ſans rente, ſans rente.

LELIO.

Et c'eſt donc là, maroufle....

MASCARILLE.

Cela ne ſent guere la reconnoiſſance.

LELIO.

Je vois bien à préſent ce que j'ai à attendre d'un fripon, d'un ſcélérat, d'un infâme....

MASCARILLE.

Le Sage eſt indifférent à tout : à la louange comme au blâme, à la flatterie comme aux injures. Vous l'avez vu tantôt, & vous le voyez encore.

LELIO.

De quel front oſerai-je paroître devant ma ſœur ?

MASCARILLE.

D'un front armé d'impudence. On n'a jamais tort, quand on a le courage de ne pas en convenir.... C'eſt, direz-vous, un malheur pour toi, ma chere ſœur ; je te plains ; mais quel remede ? Je veux mourir, ſi dans toutes les dépenſes que j'ai faites, il m'eſt ſeulement venu une ſeule fois dans l'eſprit que je diſſipois ton bien ; je croyois ne toucher qu'au mien..... Voilà à-peu-près, Monſieur, ce que vous pourrez lui dire.

LELIO (*après avoir rêvé quelque temps.*)

Oui, voilà le ſeul moyen ; je vais le propoſer moi-même à Stéléno. Viens, maraut !

MASCARILLE.

Le chemin de l'aſſemblée où je devois vous accompagner eſt de ce côté-là....

LELIO.

Au Diable toi & l'aſſemblée..... Mais n'eſt-ce pas là Monſieur Stéléno que je vois venir ?

SCENE VI.

STÉLÉNO, LÉLIO, MASCARILLE.

LELIO.

J'ALLOIS chez vous, Monſieur. Je viens d'apprendre dans le moment, par Monſieur Philto, les vues de votre pupille ſur ma ſœur. Quelque mauvaiſe opinion que mon inconduite ait pu vous donner de moi, croyez cependant que je ſerois au déſeſpoir que cette union manquât par ma faute. Mes folies, il eſt vrai, m'ont réduit à l'extrémité, mais la pauvreté dont je commence à ſentir les horreurs, m'afflige beaucoup moins que les reproches que j'aurois à me faire, ſi je ne faiſois pas tout ce qui dépend de moi, pour éloigner d'une ſœur chérie le malheur dont elle eſt menacée. Voyez donc, Monſieur Stéléno, ſi la propoſition que je vais vous faire, mérite votre attention. Vous n'ignorez peut-

être pas qu'une maraine ma légué, par ſon teſtament, une ferme aſſez conſidérable. Elle eſt encore à moi : ſeulement, comme vous pouvez bien vous en douter, elle eſt affectée de quelques dettes. Malgré cela elle me rapporte encore tous les ans de quoi me faire vivre dans une ſorte d'aiſance. Je la céderai avec plaiſir à ma ſœur. Votre pupille eſt en état de la libérer, & d'y faire les améliorations dont elle eſt ſuſceptible. Elle pourroit alors tenir lieu de la dot que vous demandez, & ſans laquelle, m'a dit Monſieur Philto, vous ne voulez rien conclurre.

MASCARILLE (*bas à Lélio.*)

Vous êtes donc fou, Monſieur Lélio ?

LELIO.

Tais-toi !

MASCARILLE.

Quoi, la ſeule choſe qui vous reſte...

LELIO.

Je n'ai point de compte à te rendre.

MASCARILLE.

Vous voulez donc aller demander l'aumône ?

LELIO.

Je ferai ce que je jugerai à propos.

STELENO.

Je ne vous diſſimulerai pas, Monſieur, que le manque de dot m'arrêtoit, & m'auroit empêché de conſentir à un mariage qui d'ailleurs me plaiſoit fort ; mais ſi la propoſition que vous venez de me faire eſt ſérieuſe, je pourrai bien me raviſer.

LELIO.

Je vous ai parlé très-ſérieuſement, Monſieur Stéléno.

MASCARILLE.

De grace, retirez votre parole.

LELIO.

Te tairas-tu ?

MASCARILLE.

Songez donc, Monſieur....

LELIO.

Si tu dis encore un mot....

STELENO.

Je crois qu'avant toute choſe il ſeroit à propos, Monſieur Lélio, que vous me remiſſiez un état de la valeur de cette ferme & de toutes les dettes dont elle eſt affectée; avant cela, nous ne pouvons rien conclurre....

LELIO.

Voilà qui ſuffit; je vais travailler ſur le champ à ce que vous demandez....Quand pourrai-je avoir l'honneur de vous voir?

STELENO.

Vous me trouverez toujours chez moi.

LELIO.

Au revoir, Monſieur.

SCENE VII.

STÉLÉNO, MASCARILLE.

MASCARILLE (*à part.*)

IL faut que je lui rende ſervice malgré lui..... Un moment, Monſieur Stéléno, un moment!...

STELENO.

Que me veux-tu?

MASCARILLE.

Vous me paroiſſez homme à faire d'un bon avis le cas qu'on en doit faire.

STELENO.

Tu me prends pour ce que je ſuis.

MASCARILLE.

Et vous n'êtes pas homme non plus à croire qu'un domeſtique trahit ſon maître, toutes les fois qu'il n'eſt pas abſolument d'accord avec lui?

STELENO.

A quel propos me dis-tu cela ? Eſt-ce que Lélio formeroit quelque mauvais deſſein contre moi ?

MASCARILLE.

Tenez-vous ſur vos gardes, je vous en conjure, Monſieur Stéléno, par tout ce qui vous eſt cher au monde, par le ſalut de votre pupille, par le reſpect que vous devez à vos cheveux blancs....

STELENO.

Eh bien, parle; ſur quoi faut-il que je me tienne en garde ?

MASCARILLE.

Sur l'offre que Lélio vient de vous faire.

STELENO.

Et comment ?

MASCARILLE.

Vous & votre pupille, vous êtes des gens perdus ſi vous acceptez la ferme; car premiérement il faut que je

vous diſe qu'il doit ſur cette miſérable ferme preſqu'autant qu'elle peut valoir.

STELENO.

Si ce n'eſt que preſqu'autant....

MASCARILLE.

J'entends bien, il en reviendra toujours quelque choſe, voulez-vous dire; mais écoutez ce que j'ai à vous apprendre maintenant.... Il faut que cette malheureuſe ferme ſoit préciſément l'endroit où s'eſt raſſemblée toute la malédiction qui jadis fut prononcée contre la terre....

STELENO.

Tu m'effrayes....

MASCARILLE.

Quand les champs voiſins ſont couverts de la plus abondante récolte, ceux qui appartiennent à cette ferme rendent à peine leur ſemence. Tous les ans la mortalité regne dans les étables....

STELENO.

Il n'y faut donc pas nourrir des beſtiaux.

MASCARILLE.

C'eſt auſſi ce qu'a compris Monſieur Lélio, & voilà pourquoi il a vendu, depuis long-temps, moutons, bœufs, cochons, chevaux, poules & pigeons; mais lorſque la mortalité ne trouve point d'animaux à détruire, croiriez-vous qu'elle attaque les hommes ?

STELENO.

Eſt-il poſſible !

MASCARILLE.

Oui, Monſieur. Aucun fermier n'y peut tenir l'eſpace de ſix mois, eût-il une ſanté de fer. Monſieur Lélio y a mis les hommes les plus robuſtes qu'il avoit fait venir du Meklembourg; mais à peine le printemps venu, il n'en étoit plus queſtion.

STELENO.

Il faudra donc eſſayer de la faire exercer par des Pommeraniens ! Ils

ſont encore plus durs à la fatigue que les Meklembourgeois ; ils ſont comme des rocs.

MASCARILLE.

Et le petit bois, Monſieur Stéléno, le petit bois qui tient à la ferme ....

STELENO.

Eh bien, le petit bois ?

MASCARILLE.

Il n'y a pas un arbre ſur lequel la foudre ne ſoit tombée ! ...

STELENO.

La foudre ne ſoit tombée ?...

MASCARILLE.

Ou bien auquel quelqu'un ne ſe ſoit pendu. Auſſi Lélio a-t-il pris ce bois dans une ſi grande averſion, qu'il le fait abattre tous les jours. Croiriez-vous qu'on ne vend le bois qu'on y fait, que la moitié de ſon prix ?

STELENO.

Cela eſt mal.

MASCARILLE.

Il le faut bien ! Encore ſi ceux qui l'achetent, connoiſſoient les riſques auxquels ils s'expoſent, ils n'en voudroient point pour rien. Chez les uns ce bois a fait ſauter les poëles, chez d'autres il a exhalé une vapeur ſi infecte qu'une fille de cuiſine en eſt tombée évanouie entre les bras du cuiſinier.

STELENO.

Cela eſt épouvantable ! ... Mais ne ments-tu pas, Maſcarille ?

MASCARILLE.

Non, Monſieur, je ne ments pas: je ſuis incapable ... de mentir ... Et les étangs, Monſieur, les étangs ? ..

STELENO.

Cette ferme a auſſi des étangs ?

MASCARILLE.

Oui; mais des étangs où il s'eſt noyé plus d'hommes qu'il n'y a de gouttes d'eau. Comme les poiſſons ne

ſe nouriſſent que de cadavres humains, vous vous doutez bien ce que c'eſt que ces poiſſons.

STELENO.

Ils ſont gros & gras, ſans doute ?

MASCARILLE.

Cette nourriture les rend ſi fins & ſi ruſés qu'il n'y a plus moyen de les attrapper, même en mettant l'étang à ſec. En un mot, Monſieur, il n'y a pas de coin ſur la terre, où l'on puiſſe trouver tant de déſaſtres & de malheurs raſſemblés que dans cette déteſtable ferme. Les annales font foi que depuis trois cent cinquante ou quatre cent ans, aucun de ceux qui l'ont poſſédée n'eſt mort d'une mort naturelle.

STELENO.

Excepté la vieille maraine qui l'a léguée à Lélio.

MASCARILLE.

On craint de le dire, mais cette vieille maraine même...

STELENO.

Eh bien ?

MASCARILLE.

Eh bien, cette vieille maraine fut étouffée, pendant la nuit, par un gros chat tout noir qu'elle avoit toujours à côté d'elle... & il eſt très-vraiſemblable que ce chat noir.... étoit le Diable... Dieu ſait quel ſera le ſort de mon maître! On lui a prédit que des voleurs l'aſſaſſineroient; & je lui dois la juſtice qu'il ne néglige rien pour faire mentir la prophétie & pour éloigner les voleurs, en ſe dépouillant généreuſement de ſes biens; mais toutefois....

STELENO.

Mais toutefois j'accepterai ſa propoſition...

MASCARILLE.

Vous, Monſieur ?... Vous ne l'accepterez jamais.

STELENO.

Aſſurément je le ferai.

MASCARILLE (*à part.*)

Le vieux renard!

STELENO (*à part.*)

Quelle ſatisfaction j'ai à déſeſpérer ce coquin... Cependant, Maſcarille, je te remercie toujours des inſtructions que tu m'as données : elles peuvent m'être utiles, en ce qu'elles détermineront mon pupille à vendre cette ferme auſſitôt qu'elle lui aura été donnée.

MASCARILLE.

Le parti le plus ſage ſéroit que vous ne vous en mêlaſſiez en rien du tout. Il s'en faut de beaucoup que je vous aie raconté tout...

STELENO.

Je t'en diſpenſe ; maintenant je n'ai plus de temps à perdre ; une autre fois j'écouterai le reſte de tes beaux contes. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

MASCARILLE.

IL n'en eſt pas la dupe ! Ai-je été trop bête, ou bien eſt-il trop fin ? Ma foi, je m'en moque : ce n'eſt pas moi qui y riſque le plus ! Si Lélio veut ſe dépouiller du peu qui lui reſte, ce ſont ſes affaires ! Au bout du compte, je peux fort bien me paſſer de ſon ſervice, mon ſort eſt aſſuré. Ce que je fais pour lui, je le fais par pure amitié ; il eſt bon diable, & je ſerois fâché de le voir dans la miſere... Ah voici, je crois, un voyageur ! Voyons ce que celui-ci pourra m'apprendre de nouveau.

SCENE IX.

ANSELME, UN CROCHETEUR, MASCARILLE.

ANSELME.

GRACES au Ciel, je revois enfin ma maiſon, ma chere maiſon !

MASCARILLE.

Sa maiſon ?

ANSELME (*au Crocheteur.*)

Vous n'avez qu'à poſer la malle ici, mon ami ; je la ferai porter chez moi ; je n'ai plus beſoin de vous... Vous êtes payé, n'eſt-ce pas ?

LE CROCHETEUR.

Oh oui, Monſieur, oh oui.....; Vous voilà bien charmé, bien content d'être de retour chez vous.

ANSELME.

Assurément.

LE CROCHETEUR.

J'ai connu des personnes, Monsieur, qui, quand elles étoient contentes, se faisoient un plaisir de donner quelque chose... Vous m'avez payé, Monsieur, vous m'avez bien payé...

ANSELME.

J'entends.... Tenez, mon ami, voilà pour boire.

LE CROCHETEUR.

J'ai d'abord deviné à votre air que vous étiez libéral, & je suis bien aise de ne m'être pas trompé. Dieu vous le rende! (*Il s'en va.*)

ANSELME.

Personne de chez moi ne se fait voir. Je vais frapper à la porte.

MASCARILLE.

Cet homme se trompe à coup sûr?

ANSELME.

On diroit que tout y eſt mort...

MASCARILLE (*s'approchant.*)

Monſieur !... excuſez... pardonnez-moi... (*en reculant.*) Voilà un viſage qui ne m'eſt pas inconnu.

ANSELME.

Que voulez-vous, mon ami ?

MASCARILLE.

Je voudrois, je voudrois...

ANSELME.

Eh bien ? Pourquoi tournes-tu tant autour de moi ?

MASCARILLE.

Je voudrois...

ANSELME.

Reconnoître peut-être, par où ma bourſe eſt le plus acceſſible ?

MASCARILLE.

Je me trompe... Si c'étoit lui, il me connoîtroit auſſi... Je ſuis curieux ;

Monſieur; ma curioſité n'eſt pas une curioſité indiſcrete... Je ſuis curieux, dis-je, de ſavoir ce que vous venez chercher devant cette maiſon?

ANSELME.

Faquin!.... Mais que vois-je?.. Maſ....

MASCARILLE.

Monſieur An....

ANSELME.

Maſca....

MASCARILLE.

Anſel....

ANSELME.

Maſcarille....

MASCARILLE.

Monſieur Anſelme....

ANSELME.

C'eſt donc toi?

MASCARILLE.

Je ſuis moi, cela eſt certain; mais vous.... êtes-vous bien vous?

ANSELME.

Il n'eſt pas ſurprenant que tu doutes ſi c'eſt moi.

MASCARILLE.

Eſt-il poſſible !... Ah non ! Monſieur Anſelme eſt abſent depuis neuf ans ; & il ſeroit en vérité bien ſingulier qu'il revînt préciſément aujourd'hui ! aujourd'hui préciſément !

ANSELME.

Voilà une ſurpriſe que tu aurois pu avoir un autre jour comme celui-ci. Il auroit donc fallu que je ne revinſſe jamais.

MASCARILLE.

Cela eſt vrai !... Soyez donc mille fois le bien revenu, & mille fois encore, notre très-cher Monſieur Anſelme !.... Cependant, au bout du compte vous pourriez fort bien ne l'être pas.

ANSELME.

Aſſurément je le ſuis ; dis-moi ſeulement bien vîte, comment tout va

dans ma maiſon ; Lélio, Camille, ſe portent-ils bien ?

MASCARILLE.

Maintenant je ne peux plus douter que ce ſoit vous.... Ils ſe portent bien..... très-bien..... (*à part.*) Puiſſe-t-il apprendre le reſte par un autre !...

ANSELME.

Ils ſont ſans doute au logis ?... Je meurs d'impatience de les ſerrer entre mes bras.... Prends cette malle & ſuis-moi....

MASCARILLE.

Où, Monſieur, où ?

ANSELME.

Dans ma maiſon.

MASCARILLE.

Dans celle-ci ?

ANSELME.

Oui, dans la mienne.

MASCARILLE.

Cela ne ſe pourra pas ſi vîte. (*à part.*) Que vais-je lui dire ?

ANSELME.

Et pourquoi ?

MASCARILLE.

Cette maiſon, Monſieur Anſelme, eſt fermée....

ANSELME.

Fermée ?

MASCARILLE.

Oui, fermée; & cela.... parce que perſonne n'y demeure.

ANSELME.

Où demeurent donc mes enfants ?

MASCARILLE.

Monſieur Lélio & Mademoiſelle Camille ?... Ils demeurent... ils demeurent... dans une maiſon.

ANSELME.

Eh bien ? Mais tu me parles bien ſinguliérement....

MASCARILLE.

Vous ne ſavez donc pas ce qui eſt arrivé depuis peu ?

ANSELME.

Comment veux-tu que je le ſache ?

MASCARILLE.

Cela eſt vrai, vous n'y étiez pas. Il arrive bien des choſes en neuf ans, Monſieur ! Neuf ans, c'eſt bien du temps !.... Mais je n'en reviens pas encore.... Etre abſent pendant neuf ans, neuf ans entiers, & revenir préciſément aujourd'hui ! Si cela arrivoit dans une comédie, on ne le trouveroit pas vraiſemblable, & cependant cela eſt vrai !... Il a pu revenir préciſément aujourd'hui, & il revient préciſément aujourd'hui..... Cela eſt ſingulier, très-ſingulier !

ANSELME.

Peſte ſoit du maudit babillard ! Ne m'arrête pas davantage, & dis-moi....

MASCARILLE.

Je vais vous dire où ſont vos enfants. Mademoiſelle votre fille eſt... avec Monſieur votre fils.... & Monſieur votre fils....

ANSELME.

Eh bien, mon fils....

MASCARILLE.

A déménagé, & demeure.... Voyez-vous là-bas cette maiſon au coin de cette rue ? C'eſt-là où demeure Monſieur votre fils.

ANSELME.

Et pourquoi a-t-il quitté la maiſon paternelle ?

MASCARILLE.

Il la trouvoit trop grande.... trop petite... trop vaſte... trop étroite...

ANSELME.

Trop grande, trop petite ; qu'eſt-ce que tout cela veut dire ?

MASCARILLE.

Vous l'apprendrez mieux de lui-même..... Vous n'ignorez pas au moins qu'il eſt devenu grand négociant ?

ANSELME.

Mon fils, grand négociant ?

MASCARILLE.

Très-grand, Monſieur! Il y a plus d'un an qu'il ne vit plus que de ce qu'il vend.

ANSELME.

Que dis-tu? Il lui a donc fallu une grande maiſon pour contenir ſes marchandiſes?

MASCARILLE.

C'eſt cela même.

ANSELME.

Voilà qui eſt excellent! J'apporte auſſi des marchandiſes des Indes.

MASCARILLE.

Comme il va ſe mettre à vendre!

ANSELME.

Dépêche-toi donc, Maſcarille: prends vîte cette malle, & conduis-moi chez lui.

MASCARILLE.

Elle paroît lourde; attendez un moment, je vais faire venir un crocheteur.

ANSELME.

Tu la porteras aiſément; elle ne contient que des papiers & un peu de linge.

MASCARILLE.

Je me ſuis démis un bras il n'y a pas long-temps....

ANSELME.

Pauvre Diable! Va donc chercher quelqu'un.

MASCARILLE (*à part.*)

M'en voilà quitte à bon marché. Monſieur Lélio, Monſieur Lélio, qu'allez-vous dire à cette nouvelle? (*Il s'en va & revient.*)

ANSELME.

Tu n'es pas encore parti?

MASCARILLE.

Ma foi, je viens vous regarder de nouveau, pour voir ſi c'eſt bien vous?

ANSELME.

La peſte ſoit de tes doutes!

MASCARILLE (*En s'en allant.*)

Oui, oui, c'eſt lui..... Etre abſent pendant neuf ans, & revenir aujourd'hui !

SCENE X.

ANSELME, (*ſeul.*)

ME voilà donc obligé d'attendre en plein air ! Heureuſement cette rue eſt écartée, & peu de gens me verront... Combien de peines je me ſuis données, combien de dangers j'ai eſſuyés pour me mettre en état de paſſer, dans la paix & dans l'abondance, le peu de temps qui me reſte à vivre !.... Oui, je vais jouir enfin, & me repoſer après tant de travaux. Et qui pourroit m'en blâmer ? En ne comptant qu'en gros le bien que j'ai acquis, il monte.... (*En prononçant les dernieres paroles, il baiſſe la voix inſenſiblement, & finit par compter tout bas ſur ſes doigts.*)

SCENE XI.

RAPS, (*dans un habit étranger.*)
ANSELME.

RAPS.

IL faut ſavoir jouer toutes ſortes de rôles dans ce monde-ci. Sous ce ſingulier habillement, qui connoîtroit le tambour Raps ? Je ne ſais moi-même de qui j'ai l'air. On me charge d'une commiſſion où je n'entends rien ; n'importe ; on me paye, & cela ſuffit. C'eſt dans cette rue que Monſieur Stéléno m'a dit de chercher mon homme. Il ne demeure pas loin de ſon ancienne maiſon, & la voilà.

ANSELME.

Quel eſt cette eſpece de Revenant ?

RAPS.

Comme tout le monde me regarde !

ANSELME.

Avec ſon chapeau qui déborde ſes épaules, il a l'air d'un champignon.

RAPS.

Vous qui me conſidérez ſi attentivement, êtes-vous moins étranger ici que moi?... Il ne m'écoute pas... Monſieur qui êtes aſſis ſur cette malle, ne pourriez-vous pas m'indiquer un jeune homme que je cherche, nommé Lélio? & une vieille tête chauve comme la vôtre, nommé Philto.

ANSELME.

Lélio? Philto? (*à part.*) Mon fils & mon ancien ami.

RAPS.

Si vous daignez m'enſeigner la demeure de ces gens-là, vous obligerez un homme qui publiera votre courtoiſie aux quatre coins du monde, un célebre voyageur qui a fait ſept fois le tour de la terre: une fois en bateau, deux fois dans la diligence, & quatre fois à pied.

ANSELME.

Ne puis-je ſavoir, Monſieur, qui vous êtes ? comment vous vous appellez ? d'où vous venez, & ce que vous avez à faire avec les perſonnes que vous venez de nommer ?

RAPS.

Voilà bien des choſes à la fois ! A laquelle voulez-vous que je réponde en premier lieu ? Si vous vouliez faire vos queſtions les unes après les autres, je tâcherois de vous ſatisfaire, car je ſuis très-complaiſant de mon naturel. (*à part.*) Eſſayons mon rôle ſur celui-ci.

ANSELME.

Eh bien, Monſieur, commençons par le plus court. Quel eſt votre nom ?

RAPS.

Par le plus court ? Vous vous trompez ; c'eſt un nom qui ne finit pas.

ANSELME.

Paſſons donc à une autre queſtion.

Que voulez-vous au jeune Lélio & au vieux Philto ? Vous faites ſans doute des affaires avec le premier ? On m'a dit qu'il étoit un gros négociant.

RAPS.

Des affaires ? Non, Monſieur ; j'ai ſeulement des lettres à lui remettre.

ANSELME.

Peut-être des lettres d'avis pour des marchandiſes qu'on lui envoie, ou quelqu'autre choſe ſemblable ?

RAPS.

Non pas, Monſieur ; ce ſont ſimplement des lettres que ſon pere m'a remiſes pour lui.

ANSELME.

Qui ?

RAPS.

Son pere.

ANSELME.

Le pere de Lélio ?

RAPS.

Oui, le pere de Lélio, qui voyage actuellement, qui eſt mon ami.....

ANSELME (*à part.*)

Voici quelque fripon. Attends; je vais bien l'attrapper..... Je vous ai donné des lettres pour mon fils, dites-vous?

RAPS.

Plaît-il, Monſieur?

ANSELME.

Rien, rien..... Vous connoiſſez donc le pere de Lélio?

RAPS.

Si je ne le connoiſſois pas, m'auroit-il chargé des lettres pour ſon fils & pour ſon ami.... Tenez, Monſieur, les voilà.... C'eſt mon ami intime, vous dis-je.

ANSELME.

Votre ami intime?... Mais où étoit-il donc, cet ami intime, quand il vous a remis ces lettres?

RAPS.

Il étoit.... il étoit.... en bonne ſanté.

ANSELME.

J'en ſuis charmé ; mais où étoit-il, où, où ?

RAPS.

Monſieur, il étoit.... ſur la côte de Paphlagonie.

ANSELME.

Oui-dà !... Vous le connoiſſez, dites-vous ; mais eſt-ce ſeulement de nom ou de perſonne ?

RAPS.

De perſonne vraiment !.... N'ai-je pas vidé avec lui cent bouteilles de vin du Cap, & même ſur les lieux où il croît ?.. Vous ſavez bien, Monſieur....

ANSELME.

J'entends, j'entends ; mais ne pourriez-vous pas me dire à-peu-près, comment eſt fait le pere de Lélio ?

RAPS.

Comment il eſt fait ? Vous êtes très-

curieux; mais je ne hais pas les gens curieux..... Il eſt à-peu-près plus haut que vous de la tête.

ANSELME (*à part.*)

Fort bien! Je ſuis plus grand abſent que préſent.... Vous ne m'avez pas encore dit ſon nom; comment s'appelle-t-il?

RAPS.

Il s'appelle.... Il ne s'appelle pas comme ſon fils.... Il auroit mieux fait cependant de s'appeller de même... Il s'appelle....

ANSELME.

Eh bien?

RAPS.

Je crois que j'ai oublié ſon nom.

ANSELME.

Le nom d'un ami intime?

RAPS.

Un moment! Je l'ai ſur le bout de la langue. Dites-moi un nom qui ſonne à-peu-près comme le ſien. Il commence par un A.

ANSELME.

Arnolphe, peut-être?

RAPS.

Non.

ANSELME.

Antoine?

RAPS.

Ce n'eſt pas Antoine. Anſ....., Anſa.... Anſi.... C'eſt un diable de nom! An... Anſel....

ANSELME.

Ce n'eſt pas Anſelme?

RAPS.

Juſte! le voilà, Anſelme. Que le Diable emporte ce nom de coquin.

ANSELME.

Vous ne parlez pas là en ami.

RAPS.

Eh, pourquoi auſſi ce chien de nom s'accroche-t-il ainſi entre les dents? Y a-t-il de l'amitié à ſe faire chercher ſi long-temps?.... Je lui pardonne

pour cette fois-ci.... Anſelme, diſions-nous, n'eſt-ce pas?... Oui, Anſelme, cela eſt juſte. Je vous dirai donc que la derniere fois que je l'ai vu, c'étoit ſur la côte de Paphlagonie, d'où il ſe propoſoit d'aller faire un tour aux Rois de Gallipoli.

ANSELME.

Aux Rois de Gallipoli? Qui ſont-ils?

RAPS.

Comment, Monſieur, vous ne connoiſſez pas les deux freres qui regnent à Gallipolli? les célebres Dardanelles? Il y a environ vingt ans qu'ils firent leur tour d'Europe; c'eſt dans ce temps-là qu'il les a connus.

ANSELME (*à part.*)

Ces impertinences-là durent trop long-temps.

RAPS.

La Cour des Dardanelles eſt une des plus brillantes de l'Amérique, & je ſuis ſûr que mon ami Anſelme y aura été très-bien reçu; auſſi y fera-

t-il quelque ſéjour, & c'eſt préciſément pour cette raiſon-là que, ſachant que je venois ici, il m'a donné des lettres pour ſa famille, afin de les raſſurer de ſa longue abſence.

ANSELME.

C'eſt fort bien fait de ſa part..... Mais il me reſte encore une choſe à vous demander....

RAPS.

Tout ce qu'il vous plaira.

ANSELME.

Si tout-à-l'heure on vous montroit votre ami Anſelme, le connoîtriez-vous?

RAPS.

Si je conſervois mes yeux, ſans doute! Mais il ſembleroit que vous avez encore peine à croire que je connoiſſe Anſelme! Ecoutez une preuve ſans réplique. Non-ſeulement il m'a donné des lettres, mais il m'a donné auſſi ſix mille écus pour les remettre à Philto. Auroit-il eu cette confiance en moi, s'il ne me regardoit pas comme un autre lui-même?

ANSELME.

Six mille écus ?

RAPS.

En bons ducats, & tous de poids.

ANSELME (*à part.*)

Je ne ſais que penſer de ce drôle. Un trompeur qui apporte de l'argent, eſt un ſingulier trompeur.

RAPS.

Mais, Monſieur, c'eſt cauſer trop long-temps. Je vois bien que vous ne voulez pas, ou que vous ne pouvez pas m'indiquer les perſonnes que je cherche....

ANSELME.

Encore un mot, Monſieur : avez-vous ſur vous l'argent qu'Anſelme vous a remis ?

RAPS.

Oui ! Pourquoi ?

ANSELME.

Eſt-il bien certain qu'Anſelme, le pere

pere de Lélio, vous avoit donné ſix mille écus?

RAPS.

Très-certain.

ANSELME.

Çà donc! vous n'avez qu'à me les rendre.

RAPS.

Que voulez-vous que je vous rende?

ANSELME.

Les ſix mille écus que vous avez reçus de moi.

RAPS.

J'ai reçu de vous ſix mille écus?

ANSELME.

Mais vous le dites vous-même.

RAPS.

Qu'eſt-ce que je dis?... Vous êtes... Qui êtes-vous donc?

ANSELME.

Je ſuis celui-là même qui vous a, dites-vous, confié ſix mille écus: je ſuis Anſelme.

RAPS.

Vous Anſelme ?

ANSELME.

Ne me connoiſſez-vous pas ? Les Rois de Gallipoli, les célebres Dardanelles m'ont fait la grace de me laiſſer partir plutôt que je ne penſois ; & puiſque me voilà ici moi-même, je ne veux pas abuſer plus long-temps de la complaiſance d'un ami.

RAPS (*à part.*)

Je jurerois que cet homme eſt un plus grand fourbe que moi-même.

ANSELME.

Il n'y a beſoin de tant de réflexions. Rendez-moi mon argent.

RAPS.

Qui s'imagineroit qu'un homme de votre âge fût capable d'une pareille ruſe ? Vous entendez dire que j'ai de l'argent, & vîte vous voilà Anſelme. Mais, mon bon Monſieur, auſſi vîte vous vous êtes anſelmiſé, auſſi vîte

il faudra que vous vous défanſelmiſiez.

ANSELME.

Qui ſuis-je donc, ſi je ne ſuis pas qui je ſuis ?

RAPS.

Qu'eſt-ce que cela me fait, à moi ? Soyez qui vous voudrez, pourvu que vous ne ſoyez pas celui que je ne veux pas que vous ſoyez. Pourquoi n'avez-vous pas d'abord été qui vous voulez être ? & pourquoi voulez-vous être à préſent qui vous n'êtes pas ?

ANSELME.

Oh, rendez-moi....

RAPS.

Que voulez-vous que je vous rende ?

ANSELME.

Mon argent.

RAPS.

Ne vous fatiguez pas davantage inutilement. J'ai menti quand je vous ai dit que la ſomme étoit en ducats ; elle n'eſt qu'en papier.

ANSELME.

Je vois bien, Monſieur, qu'il faut vous parler ſur un autre ton. Je vous certifie donc que je ſuis Anſelme, & que ſi vous ne me remettez ſur le champ l'argent que vous avouez avoir reçu de moi, je vais appeller du monde & vous faire arrêter comme un impoſteur.

RAPS.

Vous croyez donc que je ſuis un impoſteur? Et vous êtes certainement Monſieur Anſelme? J'ai donc l'honneur de ſouhaiter le bon ſoir à Monſieur Anſelme....

ANSELME.

Tu ne m'échapperas pas ainſi, mon ami!

RAPS.

Je vous demande en grace, Monſieur.... (*Quand Anſelme veut le ſaiſir, Raps le pouſſe & le fait tomber aſſis ſur la malle.*) Le vieux pendart pourroit attrouper du monde. J'aurai ſoin de t'envoyer quelqu'un qui te connoiſſe mieux.

ANSELME.

Où eſt-il allé, le fripon ? où eſt-il allé ? ... Ce que je viens d'entendre eſt-il un rêve ? ... ou bien .... Ah pauvre Anſelme ! on te trahit. Il y a quelque choſe là-deſſous ; il y a certainement quelque choſe ! Et Maſcarille .... Maſcarille ne revient pas ; cela n'eſt pas naturel non plus. Que faire ? Je vais appeller le premier paſſant .... Holà ho, l'ami !

SCENE XII.

ANSELME, UN CROCHETEUR.

LE CROCHETEUR.

QU'Y a-t-il pour votre ſervice, Monſieur ?

ANSELME.

Veux-tu gagner de quoi boire, mon ami ?

LE CROCHETEUR.

Je ne demande pas mieux.

ANSELME.

Prends donc vîte cette malle, & conduis-moi chez le négociant Lélio.

LE CROCHETEUR.

Chez le négociant Lélio ?

ANSELME.

Oui : on m'a dit qu'il demeuroit là-bas dans la maiſon neuve qui fait le coin de la rue.

LE CROCHETEUR.

Je ne connois point de marchand du nom de Lélio dans toute la ville ; c'eſt tout un autre homme qui demeure là-bas dans cette maiſon neuve.

ANSELME.

Eh non ! c'eſt Lélio. Il demeuroit auparavant dans cette maiſon-ci qui lui appartenoit auſſi.

LE CROCHETEUR.

Je me doute à préſent de qui vous

voulez parler. C'eſt de ce vaurien de Lélio ? Oh, je le connois bien.

ANSELME.

Que veux tu dire par ce vaurien de *Lélio* ?

LE CROCHETEUR.

Eh oui ! Toute la ville le connoît ainſi : c'eſt le fils du vieil Anſelme. Son pere étoit un vilain, un avare qui entaſſoit ſou ſur ſou. Il partit d'ici il y a quelques années, & Dieu ſait où il eſt à préſent. Tandis qu'il ſe donne bien des peines dans les pays étrangers, où peut-être il eſt mort à préſent, ſon fils s'en donne ici tant qu'il peut. Je crois, à la vérité, qu'il aura bientôt mangé le peu qui lui reſte : il vient de vendre auſſi la maiſon, à ce qu'on m'a dit....

ANSELME.

Il a vendu la maiſon ?... La choſe eſt bien claire à préſent.... Ah ! traître de Maſcarille !.. Malheureux !... Fils dénaturé !...

LE CROCHETEUR.

Ne ſeriez-vous pas le vieil Anſelme lui-même ? . . . Pardon, Monſieur ; ſi vous l'êtes, je vous prie de ne pas prendre ce que j'ai dit, en mauvaiſe part. Je ne vous connoiſſois pas, ſans quoi je me ſerois bien gardé de vous dire que vous étiez un vilain & un ladre. Perſonne n'a ſon nom écrit ſur ſon front. Je renonce à gagner l'argent pour boire.

ANSELME.

Vous le gagnerez, mon ami, vous le gagnerez. Dites-moi ſeulement, s'il eſt bien vrai qu'il ait vendu ſa maiſon, & à qui il l'a vendue.

LE CROCHETEUR.

C'eſt le vieux Philto qui l'a achetée.

ANSELME.

Philto ? . . . Homme ſans honneur & ſans foi ! Voilà donc l'amitié que tu m'avois jurée ? . . . . Je ſuis trahi ! Je ſuis aſſaſſiné ! . . Il niera tout.

LE CROCHETEUR.

Toute la ville a été ſcandaliſée qu'il

ait fait cette acquiſition. N'eſt-ce pas lui qui pendant votre abſence devoit ſervir comme de tuteur à votre fils ? Le beau tuteur ! C'étoit bien faire du loup la garde. Il a toujours paſſé pour un homme intéreſſé, & ce qui eſt corbeau, reſte corbeau... Mais je le vois qui vient ! Je vous laiſſe enſemble.

(*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

ANSELME, PHILTO.

ANSELME.

AH, déteſtable Philto !.... Viens, viens traître !

PHILTO.

Voyons un peu quel eſt l'impoſteur qui oſe ici ſe donner pour Anſelme.... Mais que vois-je..... c'eſt lui-même.... Ah, mon ami, que je t'embraſſe ! Te voilà enfin de retour ! Le Ciel en ſoit loué mille fois !... Mais quel ſombre

accueil ? Ne connois-tu plus ton ancien ami Philto ?

ANSELME.

Je ſais tout, Philto ! je ſais tout. Eſt-ce là ce que je devois attendre de toi ?

PHILTO.

N'en dis pas davantage, mon cher Anſelme ; je vois que quelque calomniateur t'a déja prévenu contre moi. Nous ne ſommes pas dans un endroit où nous puiſſions nous expliquer ; viens dans ta maiſon : nous y ſerons plus commodément.

ANSELME.

Dans ma maiſon ?

PHILTO.

Oui, elle eſt toujours à toi, & ne ſera jamais à d'autres contre ton gré. Viens, heureuſement j'en ai la clef dans ma poche.... Sans doute cette malle eſt la tienne ? Allons, prends-là par un bout & moi par l'autre, & portons-la nous-mêmes chez toi ; perſonne ne nous voit.....

ANSELME.

Et mon argent....

PHILTO.

Tu le trouveras comme tu l'as laiſſé. (*Ils entrent dans la maiſon avec la malle.*)

SCENE XIV.

LÉLIO, MASCARILLE.

MASCARILLE.

EH bien, l'avez-vous vu? N'eſt-ce pas lui?

LELIO.

C'eſt lui-même.

MASCARILLE.

Que ne ſommes-nous quittes de la premiere entrevue!

LELIO.

Je n'ai jamais ſenti l'indignité de ma

conduite comme je la ſens dans ce moment où elle m'empêche d'aller me jetter dans les bras d'un pere qui m'a toujours aimé tendrement. Que ferai-je ? Me bannirai-je de ſa préſence, ou irai-je me précipiter à ſes pieds ? .

MASCARILLE.

Le dernier parti ne vaut pas grand choſe, mais le premier ne vaut rien du tout.

LELIO.

Conſeille-moi donc, nomme-moi un interceſſeur ....

MASCARILLE.

Un interceſſeur ? Une perſonne qui parle pour vous à votre pere ? .... Le ſieur Stiletti ....

LELIO.

Tu es fou.

MASCARILLE.

Ou Madame Lélane.

LELIO.

Traître !

MASCARILLE.

Une de ſes nieces . . .

LELIO.

Je te tuerai !

MASCARILLE.

Il ne faudroit plus que cela, pour mettre le comble à la ſatisfaction de votre pere.

LELIO.

Je n'oſe m'adreſſer à Philto. J'ai trop ſouvent mépriſé ſes conſeils, pour eſpérer qu'il veuille parler en ma faveur.

MASCARILLE.

Que ne vous adreſſez-vous à moi ?

LELIO.

Tâche plutôt de trouver quelqu'un qui daigne ſolliciter ta grace.

MASCARILLE.

J'ai trouvé quelqu'un.

LELIO

Qui ?

MASCARILLE

Vous.

LELIO.

Moi ?

MASCARILLE.

Oui, vous ; & cela en reconnoiſſance de ce que je vous aurai trouvé le meilleur interceſſeur que vous puiſſiez deſirer.

LELIO.

Si tu fais cela, mon cher Maſcarille....

MASCARILLE.

Eloignons-nous d'ici : les deux vieillards pourroient y venir...

LELIO.

Nomme-moi donc le médiateur que tu me promets.

MASCARILLE.

Soyez tranquille ; votre pere lui-même vous ſervira d'interceſſeur auprès d'Anſelme.

LELIO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

MASCARILLE.

Cela veut dire que j'ai une idée que

je ne ſaurois vous communiquer ici. Venez, partons. (*Ils s'en vont.*)

SCENE XV.

ANSELME, PHILTO (*ſortant de la maiſon.*)

ANSELME.

JE le répete, mon cher Philto; il ſeroit difficile de trouver dans le monde entier un ami plus fidele & plus prudent que toi; je t'en fais mille & mille remerciments, & je voudrois pouvoir te marquer ma reconnoiſſance des ſervices que tu m'as rendus.

PHILTO.

S'ils te ſont agréables, il ſont trop récompenſés.

ANSELME.

Il y a bien de la grandeur de s'expoſer à la calomnie pour obliger un ami!

PHILTO.

Pas tant que tu le crois. Qu'importe la calomnie, quand on n'a rien à ſe reprocher ? J'eſpere que tu ne blâmeras pas non plus la ruſe que je voulois employer au ſujet de la dot.

ANSELME.

Bien loin de là ! Je ſuis ſeulement fâché que la choſe ne puiſſe pas avoir lieu.

PHILTO.

Et pourquoi ? . . . Soyez le bien venu, Monſieur Stéléno : vous arrivez fort à propos.

SCENE XVI.

STÉLÉNO, ANSELME, PHILTO.

STELENO.

Il eſt donc vrai qu'Anſelme eſt de retour ? Je m'en réjouis de tout mon cœur.

ANSELME.

Je ſuis enchanté de revoir mon ancien ami en bonne ſanté ; mais je ſuis affligé que la premiere choſe que j'ai à lui dire, ſoit pour lui annoncer un refus. Philto vient de m'inſtruire des intentions de votre pupille pour ma fille ; ſans le connoître je l'accepterois pour gendre par égard pour vous, mais malheureuſement ma fille eſt promiſe au fils d'un de mes amis intimes, mort depuis peu en Angleterre. Avant de lui fermer les yeux, il a exigé ma parole que j'unirois ma fille avec ſon fils. Nous en avons même fait une eſpece d'engagement par écrit, & mon premier ſoin, dès que je ſerai libre, ſera d'aller trouver le jeune Léandre pour l'en inſtruire.

STELENO.

Le jeune Léandre ? C'eſt juſtement lui qui eſt mon pupille.

ANSELME.

Le fils de Pandolfe ?

STELENO.

Lui-même.

ANSELME.

Et c'eſt ce même Léandre qui vouloit épouſer ma fille ?

PHILTO.

Oui, lui-même.

ANSELME.

Quelle heureuſe rencontre ! Ah ! que je confirme de bon cœur la parole que Philto vous avoit donnée en mon nom ! Allons embraſſer ce cher Pupille & ma chere Camille. Sans mon déplorable fils, il n'y auroit point d'homme ſur la terre auſſi heureux que moi !

SCENE XVII.

MASCARILLE, ANSELME, PHILTO, STÉLÉNO.

MASCARILLE.

AH ! quel malheur ! quel affreux malheur !... Où pourrai-je trouver le Seigneur Anſelme ?

ANSELME.

N'eſt-ce pas Maſcarille ? Que crie ce coquin ?

MASCARILLE.

Ah ! pere infortuné ! Que diras-tu à cette triſte nouvelle ?

ANSELME.

Quelle nouvelle ? Parle.

MASCARILLE.

Le déplorable Lélio .... Ah !...

ANSELME.

Eh bien, que lui eſt-il donc arrivé ?

MASCARILLE.

Quelle cruelle aventure !

ANSELME.

Maſcarille ....

MASCARILLE.

Quel événement tragique !

ANSELME.

Ne m'inquiete pas plus long-temps, maraut, & dis-moi vîte...

MASCARILLE.

Ah ! Monſieur Anſelme, votre fils...

ANSELME.

Eh bien, mon fils?

MASCARILLE.

Quand j'ai été pour lui annoncer votre heureux retour, je l'ai trouvé étendu dans un fauteuil, la tête penchée ſur un bras....

ANSELME.

Expirant, peut-être?

MASCARILLE.

Non; il faiſoit expirer un flacon d'excellent vin de Hongrie.... Réjouiſſez-vous, Monſieur Lélio, lui ai-je crié; réjouiſſez-vous! Monſieur votre pere, ce pere ſi chéri, ſi deſiré, vient d'arriver! —Quoi? mon pere?.. A ces mots la bouteille lui échappe des mains de frayeur; elle ſe briſe en mille morceaux, & la liqueur précieuſe coule à grands flots ſur le parquet.... Quoi? s'écria t-il encore, mon pere eſt arrivé?... Que vais-je devenir?— Ce que vous avez mérité, lui ai-je dit.... Auſſi-tôt il ſe leve bruſquement, court à la croiſée qui donne ſur le canal, l'ouvre avec fracas....

ANSELME.

Et se précipite ?

MASCARILLE.

Et regarde quel temps il faisoit..... Mon épée ! m'a-t-il dit d'un air furieux, mon épée !... Je refusois de la lui donner, parce qu'on n'a que trop d'exemples.... Que voulez-vous faire de votre épée, Monsieur ? — Ne réplique pas, ou bien.... La façon dont il a prononcé ces mots étoit si terrible, que je lui ai donné son épée ; il la prend, & à l'instant....

ANSELME.

Il se la passe au travers du corps ?

MASCARILLE.

Et,....

ANSELME.

Ah ! pere infortuné que je suis !

SCENE XVIII
& derniere.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LÉLIO (*ſans être vu.*)

MASCARILLE.

ET la met à ſon côté. Viens, dit-il, Maſcarille ; mon pere, ſans doute, eſt indigné contre moi, & je ne peux en ſoutenir l'idée. Je ne veux pas vivre plus long-temps, ſi je perds l'eſpoir de l'appaiſer. Il ſe précipite de l'eſcalier, ſort de la maiſon & ſe jette non loin d'ici .... (*Tandis que Maſcarille dit ces mots & qu'Anſelme eſt tourné de ſon côté, Lélio de l'autre côté ſe jette à ſes pieds.*) aux pieds de ſon pere.

LELIO.

Pardonnez-moi, mon pere, un ſtratagême par lequel j'ai eſſayé, ſi votre cœur étoit encore ſuſceptible de quelque pitié pour moi. Ce que vous avez craint, arrivera certainement, s'il

faut que je me leve de vos pieds ſans avoir obtenu le pardon que j'implore. J'avoue que je ſuis indigne de votre tendreſſe, mais auſſi il m'eſt impoſſible de vivre, ſi j'en ſuis privé. Ma jeuneſſe & l'inexpérience doivent excuſer bien des choſes ; & mon ſincere répentir....

PHILTO.

Laiſſe-toi fléchir, Anſelme !

STELENO.

Je me joins à lui pour demander ſa grace. Soyez ſûr qu'il ſe corrigera.

ANSELME.

Si je pouvois le croire !... Allons, leve-toi ! Je veux bien encore faire un dernier eſſai ; mais ſi tu donnes de nouveau dans tes égarements, ſouviens-toi que je ne t'ai rien pardonné, & le moindre excès que tu te permettras, t'attirera la punition de tous les autres.

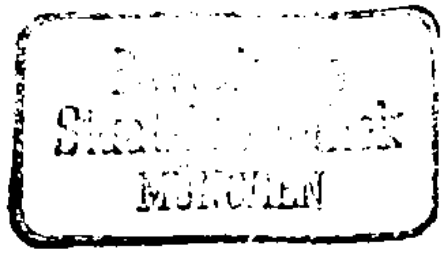
MASCARILLE.

Cela eſt juſte !

ANSELME.

Commence par chaſſer tout-à-l'heure ce vaurien de Maſcarille !

MASCARILLE.

Cela eſt injuſte!.... Chaſſez-moi, ou gardez-moi : cela me ſera égal; mais auparavant payez-moi au moins la ſomme que je vous ai prêtée pendant ſept ans, & que j'avois la généroſité de vouloir encore vous prêter pendant quinze autres.

Fin du ſecond Tome.